



H. Graulot. fecit.

J. Pasquier. c.



H. Gravelot. fecit.

J. Pasquier. c.

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,
TRADUCTION DE L'ANGLAIS
DE M. FIELDING.
Par M. D. L. P.
ENRICHIE D'ESTAMPES
dessinées par M. GRAVELOT.
TOME PREMIER.



A LONDRE,
Chez JEAN NOURSE.

1750.

HISTOIRE

TOI





EXTRAIT

DE

L'ÉPI TRE DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

..... **L**E nom seul d'un
Patron tel que
vous, justifiera toutes mes vuës
aux yeux de mes Lecteurs : cha-
cun d'eux , je l'espere du moins,
en ouvrant ce Livre , sera con-
vaincu par avance que la ver-
tu & la Religion y sont partout

* A M. George Lyttleton Esq ; l'un des
Lords Commissaires de la Trésorerie.

scrupuleusement respectées , & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus sévères loix de la décence , ni qui puisse offenser l'imagination la plus délicate. Je déclare même , n'avoir eu d'autre dessein , dans tout le cours de cette Histoire , que celui de travailler sincèrement à rendre l'innocence & la bonté également aimables. Un but si légitime , étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai , on peut raisonnablement espérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car , un *exemple* est une espèce de tableau , où la *vertu* devient pour ainsi dire un objet palpable , & frappe nos sens de cette idée délicieuse , dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement saisi que lors-



qu'il l'a vuë dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans que j'espérois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vuë que j'ai démontré, que les succès & les acquisitions du *Vice* ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquillité de l'ame, compagne inséparable de l'Innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secretes, que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés, ac-

quifitions généralement moins précieufes qu'on ne penfe, d'autant moins dignes des voyes baffes & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles font toujours incertaines, & par conféquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin osé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, fi ce n'est par l'*Imprudence*; & qu'elle feule peut les faire tomber dans les pièges que leur tendent perpétuellement & la Rufe & l'Envie.

Tel eft, Monsieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de foin, qu'il me paroît renfermer tous les autres; &, qu'une fois bien entendu, il peut m'affurer du

seul succès que je desire , puis-
que je crois sincèrement , qu'il
est plus aisé de rendre l'hon-
nête homme sage , que de ren-
dre le méchant honnête hom-
me.

C'est cet espoir seul qui m'a
fait employer dans cette histoire
tout l'esprit & l'enjouement
dont je suis capable , pour tâ-
cher de corriger les hommes ,
en les faisant rire de leurs pro-
pres défauts. Et c'est au juge-
ment de mes Lecteurs que je
soumets ma réussite , en leur
demandant très-humblement
deux graces : l'une , de ne pas
attendre de ma plume un Ou-
vrage parfait ; l'autre , de vou-
loir bien excuser certains en-
droits foibles , en faveur de
ceux qui auront pû leur plaire
davantage.

*Traduction d'une Lettre écrite à
M. FIELDING , Auteur
de cet Ouvrage.*

Je ne vous ai jamais vû ,
Monsieur , mais je vous aime ;
je ne vous connois point , mais
je vous admire : quels titres
plus propres à se concilier la
bienveillance de l'Auteur de
Joseph Andrews * , & de l'*En-
fant Trouvé* ? Cette dernière
production de votre plume m'a
séduit au point qu'il ne m'a pas
été possible de résister à la ten-
tation de la traduire dans ma
langue naturelle : je ne me
trouvois satisfait qu'à demi ,

* Ce petit Roman , qui n'étoit guères sus-
ceptible d'une Traduction Françoisse , a
fait une grande fortune en Angleterre.

si je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaisir que je tenois de vous , & s'ils n'ap-
plaudissoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Histoire aussi agréable , & aussi utile à l'humanité que l'est celle de *Tom Jones*. J'espère vous l'envoyer bientôt assez passablement imprimée, en quatre Volumes , & enrichie d'Estampes d'après les Dessins de M. *Gravelot*.

Que je serai content , si le respectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie , sous un habillement François ! ne craignez point , Monsieur, elle est toujours la même : c'est toujours cette même *Sophie* , digne objet de votre complaisance & de notre tendresse.

Mais , vos plus aimables An-

gloises , dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des Météores , celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque tems parmi nous , ne prennent-elles pas l'ajustement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels , toutes les graces & les ornemens , à la mode , d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est secrètement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réflexion ; si M. *Fielding* , ai-je dit , avoit écrit pour les François , il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très-excellens en eux-mêmes , mais qui leur paroïtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue patétique & adroitement tissuë , ils supportent impatiem-

ment toute espece de digressions, de Dissertations, * ou de Traité de Morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils soient, comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle est, Monsieur, toute mon apologie, pour avoir osé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Pièces Dramati-

* L'Histoire de *Tom Jones* est en 6 volumes, contenant 18 livres, chacun desquels est précédé d'un discours Préliminaire, en forme de Dissertation sur quelque point de littérature, ou de morale, souvent étranger au sujet. J'ai crû devoir supprimer ces morceaux, très-bons d'ailleurs, & dont on pouroit dans la suite former un petit volume détaché aussi instructif qu'amusant.

ques Angloises , & la Tragédie de *Venise sauvée* ajustée à notre Théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reste , si vous daignez m'excuser , naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier ; & le bruit se répandoit déjà que les Libraires de Hollande , toujours attentifs à leurs intérêts , en faisoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume , avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite, bien plus que je ne l'espere , de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en ferai pourtant pas moins ,
avec le sentiment d'estime &
de respect les plus sinceres &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez , de grace ,
au style d'un François, qui de-
puis son enfance n'écrivit ja-
mais dans votre langue. Ce
n'est point ma plume, c'est mon
cœur qui vous parle.







L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

*Contenant à peu près ce qu'il faut ,
quant à présent , pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.*

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de M. ALWORTHY, & de
Miss Brigitte ALWORTHY sa sœur.*

DANS cette partie Occiden-
tale de l'Angleterre , vul-
gairement appelée *Comté*
de Somerset, vivoit dernièrement (&
Tome I. A

peut-être vit encore) un Gentilhomme nommé *Alworthy*, mortel si abondamment favorisé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain & solide; mais il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée: trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible, il la soutint en homme ferme & sage; il renferma dans son cœur, & sa douleur & sa tendresse, resta fidele à la mémoire de son épouse, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capa-



ble de lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors , presque toujours retiré , dans sa Terre principale , avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentième année , époque à laquelle , suivant l'opinion des malins du siècle , le titre de vieille fille peut être donné sans que le terme soit impropre. Elle étoit de ces femmes dont on louë plus volontiers les qualités du cœur , que les charmes de la figure ; de celles enfin que leur sexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femme*. La privation de la beauté la touchoit si peu , qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature qu'avec un souverain mépris ; *Miss Brigitte* , en un mot (car c'étoit son nom) étoit infiniment persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme , étoient autant de pièges tendus pour elle-même , ainsi que pour autrui ; elle étoit cependant aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite ,

que si elle avoit eu à se tenir en garde contre tous les pièges qui furent jamais dressés contre son sexe entier ; & je comparerois volontiers la réserve & les précautions des laides contre la séduction , à nos troupes miliciennes , toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paroîtra sans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs ; mais , avant qu'ils aillent plus loin , je veux bien les avertir que j'aime les réflexions , & même les digressions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Histoire , autant de fois que j'en ferai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais , j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc , en m'honorant de leur indifférence , de se mêler de leurs propres affaires , sans se morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'est point dut out fait pour eux.

CHAPITRE. II.

*Etrange événement pour M. AL-
WORTHY. Caractère de DE-
BORA WILKINS.*

J'Ai dit dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy* étoit possesseur d'un bien très-considérable, qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à personne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maison, régaland bien ses voisins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler aimoient mieux demander lâchement leur pain: On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractère a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital?

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci : mais s'il s'en étoit tenu là , je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le sujet de cette Histoire.

M. *Alworthy* avoit passé trois mois à Londre , pour quelque affaire particuliere que j'ignore , mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si longtems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir , fort tard , à son Château ; & après un léger souper avec sa sœur , il se retira fort fatigué dans son appartement. Là , après avoir employé quelques minutes en prieres , coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre , il se disposoit à se mettre au lit , lorsqu'en levant la couverture , il aperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes , & profondément endor-

mi. Frapé d'étonnement , il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens , il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna , & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là. *Debora Wilkins* étoit son nom , fille plus que doublement majeure , qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques , & avoit acquis par degrés celui de parler familièrement à son Maître. Sa surprise , son trouble , & sa consternation à la vuë du poupart , sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... ah , Monsieur ! ah , Monsieur , dit-elle , que ferons-nous de cet enfant ?... Il faut en prendre soin cette nuit , lui répondit M. *Alworthy* , & demain matin lui chercher une nourrice. Oui , Monsieur , repliqua-t-elle , & j'espere que vous ordonnerez les

informations convenables pour connoître sa coquine de mere , car elle est sans doute de notre voisinage ; & je brûle déjà de la voir conduire à *Bridewel*. * Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles ? Ce n'est sûrement pas son premier , Monsieur . . . Jugez-en par son impudence , en vous attribuant cet enfant ! . . . A moi ? répondit M. *Alworthy* , je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil dessein : je pense plutôt que cette malheureuse a cru cette voie la plus propre pour assurer la subsistance de son fils ; & je suis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pire . . . Ah , Monsieur ! y songez-vous ? Que ne dira-t'on pas , que ne croira-t'on pas , si l'on vous voit prendre soin de cet enfant ? La Paroisse n'est-elle point là ? Pourquoi vous charger du péché d'une aussi vile créature ? Ah quelle horreur ! Je ne puis regarder cet enfant sans répugnance & sans dégoût. Si vous daignez m'en croire , la nuit est belle ,

* Maison de correction.

un peu de pluie & de vent n'y font rien : je puis l'enfermer chaudement dans un panier , & le mettre sous le portail de l'Eglise : il y a mille contre un à parier , qu'il ne lui arrivera aucun mal , & que vous en ferez débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue auroit sans doute pû offenser M. *Alworthy* , s'il avoit pû l'écouter avec plus d'attention ; mais la gentillesse de l'enfant , qui s'étoit emparé d'un de ses doigts qu'il pressoit dans ses petites mains , comme s'il eût imploré son assistance , le rendoit sourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna, d'un ton de Maître , de coucher l'enfant dans son lit même , & de faire lever une servante pour pourvoir à ses autres besoins. Il ajouta , qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin , & qu'on le lui apportât dans son appartement dès qu'il seroit levé.

Debora avoit du discernement : le ton de son Maître lui rappella le

respect qu'elle devoit à ses volontés ; elle craignoit d'ailleurs de perdre le poste avantageux qu'elle occupoit dans la maison. Cette réflexion dissipa sur le champ ses scrupules ; elle prit l'enfant dans ses bras , le trouva charmant , le combla de caresses , & l'emporta dans sa chambre. M. *Alworthy* se mit au lit , & se livra à ce sommeil tranquile dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter toutes les douceurs.

CHAPITRE III.

*Description abrégée. Complaisance
de MISS BRIGITTE
ALWORTHY.*

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la construction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui résultoit de son *Ensemble* , frappoit le Spec-

tateur d'une sorte de respect que nos Châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs aussi commode au dedans que vénérable au dehors. Les jardins , les bois , les eaux , les terrasses , tout enfin ce que la nature & l'art , joint à la situation la plus avantageuse , peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux , sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce Château pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On étoit alors à la *mi-Mai* , la matinée étoit belle , & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis longtems , & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jettoit un œil de complaisance sur les diverses richesses de son domaine , lorsque le son de la cloche du Château , en le tirant tout à coup de sa rêverie , l'avertit que *Miss Brigitte* étoit debout , & que le déjeuner étoit prêt.

A vj

Après les complimens ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle ne se paroît deux ou trois fois l'an, que pour lui plaire) s'épuisoit déjà en longs remercimens.... Mais, quel coup de surprise pour elle, en voïant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire ; & le frere eut le tems de lui raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractère austère de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue

de ce prétendu présent. *Miss Brigitte* (pensoit-elle) alloit parler haut : elle alloit très-fortement prier son frere , de mettre au plutôt hors de la maison cette pierre de scandale. Point du tout : aussi sensible que *M. Alworthy* , aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature , elle applaudit beaucoup à tout ce qu'il avoit fait , & finit par la recommander à sa charité.

Cette complaisance de la part de *Miss Brigitte* , paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur , quand il sçaura que cet homme respectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à sa sœur , en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec les mêmes soins & les mêmes attentions , que s'il étoit son propre fils.

Quoiqu'il en soit , *Miss Brigitte* s'indemnisa sur le compte de la mere inconnue de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur le compte de l'enfant. Elle épuisa sur ce sujet toutes les Epithètes que le langage

de la vertu prodigue à celles qui , par quelques disgraces de ce genre , sont censées avoir fait quelque deshonneur à leur sexe.

On tint enfin conseil , sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa d'abord en revue toutes les servantes de la maison : la sèvere *Debora* les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante , & ne produisit moins d'effet.

On convint , en second lieu , d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroisse ; & *Debora* fut encore chargée de cette commission , qu'elle accepta avec ardeur , & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées , M. *Alworthy* , suivant sa coutume , se retira dans son Cabinet , & laissa l'enfant à sa sœur , qui pour lui faire sa Cour , parut en être charmée.

Dès que son Maître fut sorti , *Debora* observa un profond silen-

ce, en attendant que *Miss Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en sçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de se passer en présence de *M. Alworthy*. *Miss Brigitte* ne la tint pas trop longtems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit sur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de sa beauté & de son innocence. A ces mots, *Debora* pressant & carressant le petit Orphelin, l'accable de baisers, l'étouffe de tendresses, en répétant à l'unisson, *O l'aimable petite créature ! O le beau petit garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompuës que par les ordres que lui donna sa Maîtresse, de pourvoir à tous les besoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour sa nourrice, une des plus belles chambres du Château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de DEBORA. Combien il est dangereux pour les jeunes Filles de vouloir devenir trop sçavantes.

Après avoir exécuté les ordres de son Maître , envers l'enfant , la vigilante *Debora* se disposa à faire ses informations dans la Paroisse , pour parvenir à en connoître la mere.

Ainsi qu'à l'aspect de l'Epervier , animal redoutable pour toute l'espèce emplumée , on voit les timides Oiseaux fuyant en foule chercher leur sureté dans le creux des arbres & des rochers , tandis que ce Tyran enflé de sa puissance , plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même , au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village , tous les habitans allarmés se sauvent en

fremlant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes surtout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du dessein qui conduisoit vers eux la superbe *Debora* : saisi par la beauté de cette comparaison, je prétens seulement faire entendre, que s'il est dans la nature de l'Epervier de faire main-basse sur les petits Oiseaux, il est également dans celle des *Deboras*, mâles ainsi que femelles, d'insulter & de tyranniser le petit peuple.

Il étoit dans le Village une vieille Matrone, qui par sa figure, & plus encore par le caractère, avoit le bonheur de ressembler à *Debora* : c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa commission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroisse, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine *Jenny Jones*, qui de-

puis long - tems bleffoit leurs regards.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentilleffe , & une forte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. *Jenny Jones* avoit servi pendant quelques années chez un Maître d'école , qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne , & du désir extrême qu'elle avoit de s'instruire davantage , avoit été assez généreux , ou assez fou , pour s'attacher à son éducation jusqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plut médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendu ses égales , quoique très - inférieures du côté de l'éducation ; il n'est pas surprenant non plus , que cette supériorité , jointe à sa façon de se conduire avec elles (qui est toujours

d'une conséquence nécessaire) n'eût excité l'envie , & peut-être la haine secrète de la plupart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encor fait que de legeres épreuves de cette jalousie cachée depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais , s'étant avisée de paroître un Dimanche à l'Eglise , avec une robe de soie neuve , ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta , & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible qu'un faste aussi éclatant pût être acquis & soutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles , auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient sans doute parties de là pour asséoir leurs soupçons sur la pauvre *Jenny* ; une autre circonstance , que *Debora* se rappella tout-à-coup , les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté , depuis peu , le Château de M. *Alworthy* ; elle avoit

gardé *Miss Brigitte* dans une grande maladie ; & qui plus est , *Debora* l'avoit apperçue sortant du Château le jour même du retour de son Maître , arrivant de Londres!....

Il n'en fallut pas davantage pour faire somner *Jenny*, de comparoître sur le champ en personne par-devant Madame *Debora* , qui ajoutant la gravité d'un Juge à la sévérité ordinaire de son visage , commença son interrogatoire par ces douces paroles , *C'est donc toi , malheureuse , &c.*

Le Lecteur peut juger par le début , du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra , c'est que *Jenny* accablée par l'éloquence de son Juge , & fondant en larmes , n'eut ni la force de nier , ni d'excuser son crime. Cet aveu , accompagné des marques apparentes de la contrition la plus sincère , eût attendri toute autre que *Debora* ; mais ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse.

L'éclat de cette scène avoit attiré la foule autour de la maison : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'assemblée la turpitude de *Jenny*, elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres , dont une populace envieuse & vindicative , est capable de couvrir impunément l'objet de sa haine secrète.

Debora ayant réussi au-delà de ses espérances, retourna triomphante au Château , & fit son rapport à *M. Alworthy* ; qui n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones* , (qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens avec un Curé voisin ,) fut très-surpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.



CHAPITRE V.

Matieres graves , où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire , si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

CEpendant M. *Alworthy* , en qualité de Seigneur de Paroisse , & de premier Magistrat du Lieu , fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant , & fut introduite dans le cabinet de son Juge , aux pieds duquel elle se jeta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-patétique sur l'énormité de son crime , sur le scandale qu'elle avoit causé dans la Paroisse , sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage , sur le châtimement enfin qu'elle avoit déjà mérité , mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir qu'il

croyoit sincere , pourvû qu'elle se rendît digne de ses bontés par une conduite plus réguliere à l'avenir. *Jenny* pénétrée jusqu'au fond de l'ame , étoit toujours à ses pieds , qu'elle serroit avec transport : les dernieres paroles de *M. Alworthy* produisirent en elle un mouvement subit ; elle se leva tout à coup , elle voulut parler , elle n'en eut pas la force , de nouveaux sanglots lui couperent la voix , elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur lui sçut gré de l'excès de son trouble ; il augura bien des sentimens de *Jenny* , & voulant totalement la rassurer : ce n'est pas , dit-il , mon enfant , pour insulter à votre malheur que je viens de vous parler si vivement ; je sçai que le passé est irrévocable. C'est votre avenir seul qui m'intéresse ; & je n'ai prétendu que vous fortifier & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux pièges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'eusse pas pris ce soin , si le bon

sens & l'esprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait espérer d'un repentir dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus douter. Si ces indices ne sont point trompeurs, je prens sur moi le soin, en cachant votre crime autant qu'il sera en mon pouvoir, de vous sauver de la honte & du châtiment qui lui étoient réservés par les loix. Tranquilisez-vous donc, ma fille, bannissez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant, les soins que je prendrai de lui passeront vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer le coupable qui vous a séduit: il n'est pas ainsi que vous digne de ma clémence; parlez: il faut qu'il soit puni.

A ces mots, *Jenny* qui avoit eu le tems de se remettre, leva modestement les yeux, & répondit ainsi:

Qui peut vous connoître, Monsieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractère, doit n'avoir aucun sentiment de générosité; & je serois un monstre d'in-

d'ingratitude, si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur, si je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords, que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant ... *Jenny* fut ici interrompue un moment par ses larmes, qui couloient en abondance, & reprit ainsi.....

Oui, Monsieur, votre générosité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez longtems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les faveurs dont vous daignez la combler ! Mais c'est à vos genoux, Monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous jure que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis, sans parjure, & sans blesser tout ce que l'honneur

& la Religion même ont de plus respectable, trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître , pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy , dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déjà connue , fut frappé de cette réponse ; il hésita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat : mais que la chose étant faite , il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas , ajouta-t-il , par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable : mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article , il reçut de *Jenny* les assurances les plus solennelles , que la personne en question ne dépendoit en aucune façon de lui , & selon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de *Jenny* avoient tellement disposé

M. Alworthy en faveur de cette fille, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même par un mensonge ; elle avoit même osé risquer d'indisposer son Juge , dans une circonstance aussi dangereuse pour elle , plutôt que de manquer à autrui en trahissant son serment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réflexion , il congédia *Jenny* , en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de son aventure , il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

*Moins instructif & moins ennuyeux
peut-être que le précédent.*

A peine *M. Alworthy* étoit-il entré dans son Cabinet avec *Jenny Jones* , que *Miss Brigitte* &

Debora s'étoient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la serrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu sçait quel silence fut observé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable ! Mais, à peine les deux *écoutes* crurent-elles pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que son Maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance pour une fille perdue, étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere si caché, & même avant la fin du jour, dût-il être dans le centre de la terre. A ces mots, *Miss Brigitte* décomposant les traits de son visage, par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité ; bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle se connoissoit, ses ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy* ; elle convint que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procédé, en s'exposant à tout plutôt que de manquer à la foi promise à son amant, avoit dû désarmer son frère, & l'intéresser pour elle. Qu'à son égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille ; & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin, que sous promesse de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

Debora l'entendant parler ainsi, se vit cruellement desorientée. On sçait déjà que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais son sentiment sur rien, sans avoir auparavant fondé & pressenti celui de ses Maîtres : aussi ne manqua-t-elle pas, en fine politique, d'entrer tout de suite dans la pensée de *Miss Brigitte*, & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiselle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus amère contre la *beauté* , fléau funeste & si dangereux pour tant d'honnêtes filles , que ce fatal présent du Ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le Lecteur.

Cependant *Jenny* étoit retournée chez elle fort satisfaite de la réception de M. *Alworthy* , dont elle laissa transpirer adroitement l'indulgence , qui devint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener par-là les esprits en sa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fussent ses vûes , le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit

été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit pourtant déjà à plaindre son sort; mais dès qu'on sçut la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre la pauvre *Jenny*; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur qui connoît déjà le caractère bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance; mais quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par degrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes sçavent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en soit , *Jenny* ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la Parroisse , & à devoir à son bienfaiteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute espece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que leur malice eut perdu de vuë son principal objet , il lui en fallut une autre ; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille , que lui seul étoit le pere de l'enfant en question. On en trouva la preuve dans sa conduite dans tout le cours de cette affaire : s'il n'avoit eu ses raisons secretes , le crime auroit été puni , *Jenny* seroit déjà à *Bridewel*.

Ces calomnies auroient pû toucher un homme moins ferme , & d'une réputation moins bien établie ; mais M. *Alworthy* les méprisa : elles tomberent d'elles-mêmes , ou ne servirent plus que d'un amusement innocent aux commères du voisinage.

Cela posé , nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny* , nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu , & nous passerons à des matières de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

*L'Hospitalité de M. ALWORTHY.
Caractères crayonnés de deux freres,
un Médecin , & un Capitaine.*

LE Château de M. *Alworthy* , ainsi que son cœur , étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité ; & principalement aux personnes de quelque mérite. C'étoit , à dire vrai , la seule Maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner , pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie , les Sçavants , les Artistes distingués , étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée , ses lumieres naturel-

les perfectionnées par une application continuelle à l'étude des Belles-Lettres , & par la fréquentation des gens de goût , l'avoient rendu Juge très-compétent en plusieurs genres de Littérature. Il n'est donc pas étonnant , que dans un siècle où cette sorte de mérite est si fort hors de mode , (pour ne pas dire méprisée) les Auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus , où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître ; où enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, *M. Alworthy* n'étoit pas de ces *Matadors* généreux , toujours prêts à choïer les Auteurs d'une certaine classe , sans autre espoir que celui d'en être amusés , instruits , flattés & prônés dans le monde. On étoit à soi-même , étant chez lui , on y dispoisoit à son gré de son tems , soit pour l'étude ou pour la dissipation : incapable de gêner , ou de prétendre asservir ses hôtes , on pensoit haut ou bas chez *M. Alworthy* , sûr d'en être égale-

ment estimé ; dès que par le fond du caractère on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Bliss* étoit un de ceux qui cultivoit le plus M. *Alworthy*. Cet homme avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens , par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur , par pure obéissance , s'étoit donc appliqué , ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine : car , au fond , de tous les livres , ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; & malheureusement pour lui , le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir passer pour l'être en toute autre science que celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi , notre sçavant se trouvoit à l'âge de quarante ans , dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espèce étoit

sur d'être bienvenu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable, quel que fût le malheureux, pourvu surtout qu'il ne le fût point par sa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroissoit avoir de grands sentimens de Religion; & que, par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiselle sa sœur. *Miss Brigitte*, qui possédoit les matieres de controverse au point d'avoir souvent embarassé tous les Curés des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur sçavoit presque toujours la faire briller, en cédant à la force des arguments qu'elle lui opposoit.

Le Docteur ne tarda pas à s'apercevoir combien il commençoit à plaire à *Miss Brigitte*: son amour propre en fut d'abord flatté; mais un ressouvenir cruel empoisonna bientôt toute sa joie. Il étoit marié depuis dix ans, & séparé de sa

femme; ce secret, qui pis est, étoit connu de M. *Alworthy* ! Cet Obstacle fatal barroit invinciblement l'espoir de la félicité à laquelle il auroit pû si vraisemblablement prétendre, en épousant cette riche héritière présomptive. Il étoit trop religieux pour oser concevoir d'autres pensées !

A force de rêver à son malheur, il se rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ 35 ans; d'une phisionomie un peu dure, à la vérité, & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, (car il étoit Officier réformé) mais qui, à tout prendre, étoit pourtant assez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été soignée, ainsi que celle du Docteur, attendu que leur pere avoit, avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée, destiné ce second fils à l'Etat Ecclésiastique. Mais le vieux Gentilhomme ayant cessé de vivre, avant que son cadet

eût pris les Ordres , ce jeune étudiant , qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre , n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu , par grades , au poste de Capitaine de Dragons ; mais une querelle qu'il avoit eue avec son Colonel , l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite , il s'étoit enrouillé pour fuir l'oisiveté , dans l'étude des matières de Religion ; & ne pouvoit par conséquent être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit , selon toute apparence , très-propre à réussir auprès d'une femme du caractère de *Miss Brigitte* : le Docteur le sentit , & se détermina à l'amener sur la scène. Il n'aimoit pourtant guères son frere ; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de *M. Alworthy* , ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur ? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens , qui se plaisent autant à faire le mal , que d'autres à faire le bien ? ou de ceux , qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes , sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette dernière conjecture assez probable) trouvons-nous quelque satisfaction réelle à procurer l'aggrandissement de notre famille , quoique très-indifférens , pour ne rien dire de plus , sur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur , il suffit de sçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire son frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il passé huit jours , que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discernement. Il est vrai que le Capitaine avoit jadis lû son *Ovide* , qu'il sçavoit le mettre en pratique auprès des femmes , & que son charitable frere avoit eu soin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

Miff Brigitte s'étant bientôt aperçue du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & sentant en même-tems que son but n'avoit rien que de légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat ; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le Capitaine, de son côté, calculoit les avantages solides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarrassoit peu des autres, qu'il regardoit comme dignes de n'occuper que les amants vulgaires. Pour n'en pas imposer au Lecteur, disons-lui nettement que le Capitaine, depuis son arri-

vée au Château , ou pour le moins depuis l'instant que son frere lui avoit fait quelque ouverture de son projet , étoit déjà très-amoureux : c'est-à-dire , de la maison de M. *Alworthy* , de ses jardins , de ses terres , & de ses amples possessions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne se remarieroit jamais ; & qu'il lui avoit laissé pressentir , que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un des enfans que sa sœur pourroit avoir : le Docteur & son frere crurent faire une bonne action , en se hâtant de donner l'être à une créature qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir , que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du Capitaine , que tandis qu'il dresse son plan d'attaque sur *Miss Brigitte* , cette Demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes desirs , n'ayant de son côté

d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du Capitaine , & voulant pourtant en laisser assez paroître pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échappoit : aussi réussit-elle.

Mais , si le Capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de *Miss Brigitte* , il n'étoit pas sans inquiétude du côté de *M. Alworthy*. Quel que fut le désintéressement de ce Seigneur , le Capitaine imaginoit qu'il en feroit de lui comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage aussi disproportionné pour sa sœur , ne pouvoit certainement lui plaire. Il se détermina à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à *Miss Brigitte* : mais d'être toujours sur ses gardes en présence de *M. Alworthy* ; & cette règle de conduite , qui fut très-approuvée par *M. le Docteur* , eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient, En

moins d'un mois, le Capitaine & Miss Brigitte furent mari & femme, sans que M. Alworthy se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matières prévues.

LEs nouveaux époux, & le Docteur, étoient également contents ; mais il falloit rompre la glace avec M. Alworthy, & personne n'osoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin, le Docteur, après avoir monté son visage sur l'air sérieux & affligé, le régala de cette nouvelle, qu'il feignoit d'avoir apprise dans le moment même ; & termina son discours, par jurer à M. Alworthy, qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais, que pour lui reprocher son crime,

& l'abus de la confiance qu'il avoit eue dans un perfide , en l'introduisant dans la maison d'un Seigneur aussi respectable.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philosophe , pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappella , que sa sœur étoit plus qu'en âge de faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris , étoit d'une naissance à ne la point faire rougir : il se plaignit seulement , mais avec modération , de n'avoir point été consulté par elle , dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie ; & finit sa réponse au Docteur , en l'assurant que pourvû que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort , il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Le Docteur , quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux , continua , en exagérant le trop de bonté de M. *Alworthy* , à accuser son frere de la plus noire ingratitude ; & s'emporta au point , que

M. *Alworthy* eut toutes les peines du monde à l'appaiser, & à obtenir de lui, la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin, & n'eut rien de plus pressé, que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J Ai lû, je ne sçai où, que l'un des conseils que le Diable laissa à ses disciples, lors de son dernier voyage sur terre, étoit celui-ci : *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverse l'échelle.* C'est-à-dire, en bon françois, si-tôt que ta fortune est faite, quel que soit l'amî qui te l'ait procurée, hâte-toi de lui tourner le dos.

Soit que le Capitaine eût adopté cette maxime, ou non, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas

fi-tôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec *M. Alworthy*, que son refroidissement pour le Docteur fut bientôt remarqué par les yeux des plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponse, sinon, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maître de se retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénètre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien, nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins une consolation: mais, comment se consoler des pro-

cedés insultans d'un ami , lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminel pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Les choses furent poussées au point que *M. Alworthy* lui-même voulut sçavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur , en protestant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere qu'il aimoit & respectoit autant que *M. Alworthy*.

Ce dernier fut indigné de cette déclaration , & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense , que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens , & de consentir à se réconcilier avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte* , elle étoit encore dans le premier mois de son mariage , & par conséquent si enchantée de son époux qu'elle n'i-

maginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainsi son dégoût & son indifférence pour quelque personne que ce fût, étoit une raison suffisante pour la faire penser de même. Cependant, les deux frères, à la sollicitation de M. *Alworthy*, se raccommoderent en apparence : mais le même fiel subsista toujours dans le cœur du cadet. Il faisoit tant d'occasions secrètes d'en donner des preuves au Docteur, que ce malheureux trouva enfin son séjour au Château insoutenable, & se déterminà à affronter tous les désagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde, plutôt que de supporter plus longtems les insultes cruelles d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage ; Il promit de revenir bientôt, & prit congé de son frere même, avec un visage si bien composé, que M. *Alworthy* ne douta point de son retour & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le

Le Docteur s'en alla droit à Londres , où il mourut peu après de chagrin : maladie qui tuë beaucoup plus de gens que l'on ne pense , & qui tiendrait une notable place dans les listes mortuaires annuelles, si Messieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.⁷

LIVRE SECOND,

*Contenant divers évènements arrivés
pendant les deux premières années
après le mariage du Capitaine
BLIFIL avec MISS BRIGITTE
ALWORTHY.*

CHAPITRE PREMIER,

*Délicatesse du Capitaine, au sujet
des bâtards. Grandes découvertes
de DEBORA WILKINS.*

Huit mois après la célébration
des nœces, Miss Brigitte Al-
worthy, à la suite d'un faisissement,
se trouva mere d'un beau garçon
qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier, né
d'une sœur chérie, en comblant

M. *Alworthy* de la joie la plus vive , ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé , dont il avoit été le parein , auquel il avoit donné le nom de *Thomas* , (celui de son propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour , depuis qu'il le faisoit nourrir dans le Château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit *Tom* , & elle y consentit , quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit , sans doute , qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin , que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans , qui , quoiqu'innocens , sont pourtant toujours regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une foiblesse dans M. *Alworthy*. Il tenta même plus d'une fois , en

jettant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes , & par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy* , dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes , (la charité en étoit la base) lui répondit si vertement sur cet article , que le Capitaine sentit qu'il falloit se taire , & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit son frein , la Dame *Debora* venoit de faire une découverte , qui par ses suites , menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom* , que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette bonne femme l'eût entraînée dans cette recherche , soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes grâces de sa maîtresse , il n'est pas moins vrai qu'elle étoit par-

venue à déterrer le pere du petit Tom.

Le Lecteur se ressouviendra sans doute , d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école , qui s'étoit plû à lui enseigner le latin ; & qui enfin en avoit fait une écoliere plus sçavante que son maître même. Il est vrai que cet homme , quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire , étoit en effet très-ignorant. C'étoit un des meilleurs baptisés du Canton , un vrai *Roger Bonlems* , d'un caractère d'esprit si jovial , qu'il étoit regardé comme le *plaisant* de la Province : aussi tous les Gentilshommes voisins se l'arrachoiént-ils , pour l'avoir à leur table ; & comme notre homme n'avoit pas le talent négatif , il passoit volontiers souvent , en se réjouissant chez eux , un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans son école. On peut juger de-là , qu'il n'avoit guères d'écoliers , qu'il n'étoit rien moins qu'opulent , & que

fans l'office de Clerc de la Parroisse , celui de Barbier , & dix livres sterlins qu'il recevoit chaque année à Noël , du généreux M. *Alworthy* , le pauvre *Partridge* (c'étoit son nom) n'eût pas été fort à son aise. Il avoit pris femme dans la cuisine de M. *Alworthy* , & l'avoit épousée pour sa fortune : elle y avoit amassé environ vingt livres sterlins ; laide au surplus autant que mauvaise ; & qui , en conséquence , s'étoit bientôt rendue plus redoutable dans l'école , & partout ailleurs , que son mari lui-même.

Dix ans s'étoient passés depuis que *Partridge* avoit épousé cette *Venus* ; il n'en avoit pourtant pas encore trente , & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là naissoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : sa jalouse moitié souffroit avec peine qu'il envisageât d'autre femelle ; la moindre politesse de son époux à ses voisines , suffisoit pour la mettre en fureur. De-là encore , le soin qu'elle avoit

toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes encore plus maussades qu'elle, de ces filles en un mot dont la figure est une caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déjà insinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très-estimée des femmes jalouses: ainsi elle avoit passé quatre ans entiers chez *Partridge*, sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à sa maîtresse, qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte: quand ces fortes de maladies sont dans le sang, rien ne peut prévenir leurs accès; un rien suffit pour les produire, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge*, après avoir souffert pendant quatre ans, que son mari enseignât cette fille, sans avoir conçu contre

eux le moindre soupçon. Etant un jour entrée dans l'école, où la fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, *Jenny Jones*, à la vuë de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect. Madame *Partridge*, pour la première fois, ayant ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'attendit pour éclater qu'une occasion que le hasard fit bientôt naître. *Partridge* & sa femme étoient à table; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum*. La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pû s'empêcher de sourire; lorsque sa maîtresse jettant les yeux sur elle, & interprétant ce sourire conformément à ses idées, lui fit voler son assiette à la tête, & la poursuivit le couteau à la main jusques dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que *Jenny* étoit sortie

de chez *Partridge*, qui pour faire sa paix avec sa chere épouse, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenuë obstinée & impertinente depuis qu'elle s'imaginait en sçavoir autant, & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surrogation, avoit tellement calmé l'épouse, que plusieurs mois s'étoient passés entre eux dans la tranquillité la plus profonde, quand le babil d'une vieille Commère vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à Madame *Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de suites plus terribles ! Madame *Partridge*, après avoir calculé sur ses doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle ; ses anciens soupçons renaissent, & se changent en certitu-

de ; son mari n'a laissé mettre *Jenny* à la porte , que pour tromper d'autant mieux sa femme ; peut-être même étoit-il déjà dégouté de cette fille , & avoit-il saisi l'occasion de s'en débarasser : c'est un traître , un perfide , un monstre digne des plus affreux supplices ! A ces mots , elle vole chez elle : ses mains , ses dents , sa langue , tombent & agissent à la fois sur le pacifique époux , qui tout étourdi de l'orage , laisse le tems à l'Amazone de le couvrir & de sang & de playes ; mais qui , réveillé par la douleur & la violence des coups , quitte la défensive , se saisit des bras de son épouse , & lui fait enfin sentir la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins ; Madame *Partridge* échevelée , & couverte du sang de son mari , se laisse tomber évanouie ; toutes les femmes s'empresrent de la secourir. Elle ouvre enfin un œil mourant , pour accuser *Partridge* de l'avoir voulu assassiner , après avoir deshonoré son lit : grande rumeur , grand scandale dans la Paroisse !

Le pauvre *Partridge* montre en vain les marques sanglantes de la bonté de son épouse ; toutes les femmes le condamnent , tous les hommes l'exhortent à vivre mieux avec elle à l'avenir ; chacun retourne enfin chez soi , & laisse nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

D*Ebora* ne fut pas la dernière à être instruite de toutes les particularités de cette aventure. Elle avoit pénétré les sentimens du Capitaine *Blifil* à l'égard du petit *Tom Jones* ; elle ne perdit pas l'occasion de se concilier les bonnes grâces de ce nouveau maître , en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de *M. Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine , en habile politi-

que , ne parut que médiocrement flatté de cette confiance , très-résolu pourtant d'en faire usage dès qu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après , dans une grande conversation qu'il eut en se promenant avec M. *Alworthy* , sur la charité. Le Capitaine y soutenoit , contre le sentiment de son beau-frere , que la charité cessoit d'être vertu , & n'étoit plus qu'une foiblesse , dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrompues avoient plutôt droit d'exciter l'indignation que la pitié. Un homme comme *Partridge* , par exemple , (ajouta-t'il avec un sang froid réfléchi ,) paroîtra-t'il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque surprise au nom de *Partridge* ; & bien plus encore , lorsqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer , il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant trouvé dans son lit.

Debora fut d'abord appelée ; elle eut ordre , après avoir été entendue , de se rendre de nouveau sur les lieux , d'y faire de plus amples informations ; & au cas que *Partridge* se trouvât réellement coupable , de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy* , en qualité de *Juge de Paix* du Canton.

Il est bon de sçavoir , que la femme de *Partridge* , après le sanglant combat dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre , avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari , à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir une pleine certitude ; & que *Partridge* , soit par foiblesse , par crainte , ou pour le bien de la paix , avoit fait cet aveu , sous condition expresse qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora* , informée de cette circonstance , alla voir cette femme , lui promit la protection de M. *Alworthy* , & la sienne

propre ; & après l'avoir assurée que la punition de son mari ne nuirait en aucune façon au bien de ses affaires , non plus qu'à sa famille , elle détermina Madame *Partridge* à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties , en conséquence , c'est-à-dire *Partridge* & sa femme , furent assignées , & comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme , en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir , fut de faire renvoyer la cause à trois jours , après avoir supplié M. *Alworthy* de faire appeler *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy* , quoique indigné contre *Partridge* , qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable , étoit un Juge trop tempéré & trop intégrè pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pou-

voit produire pour sa défense. Un Messager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta, que cette fille depuis quelques jours avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un Officier qui venoit d'y faire recrue.

Cette nouvelle acheva de décider totalement le Juge : la déposition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ! *Partridge*, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chassé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à s'apercevoir que *Debora* l'avoit trompée, & à se repentir amèrement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt des plus tristes.

Partridge n'étoit déjà que trop paresseux ; le désespoir le rendit insensible à tout : son école fut

bientôt déserte, la misère l'assaillit de toutes parts; sans quelques charités secrètes, dont le Lecteur n'aura point de peine à démêler la source, sa femme & lui seroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put long-tems résister à tant de maux; & ce malheureux, n'ayant plus rien qui l'arrêât dans le canton, partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Scene.

QUoique le Capitaine *Blifil* fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre *Partridge*, il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspiroit le plus : le petit *Tom* étoit encore dans le Château, M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même, que la sévérité dont il avoit usé envers le

pere eût accru la tendresse qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que son beau-frere donnoit étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien, qu'il regardoit déjà comme le sien propre.

Il s'en falloit beaucoup, sur cet article, & sur bien d'autres, que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient rallentis, elle s'apercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & les complaisances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur & soucieux, le ton sec & dur, le verbe impératif, ne lui montroient plus qu'un Maître despotique & farouche dans le même homme qu'elle avoit jusques-là regardé comme un Amant, ou tout au moins comme un Ami digne de toute sa tendresse. Cette même femme, qui avoit toujours eu raison, qui se croyoit un Aigle dans la controverse la plus sublime & la plus raffinée,

n'étoit plus digne de disputer avec un époux qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans n'excitoient plus que la pitié, on ne daignoit plus y répondre : quelle chute d'*actions* ! elle en fut bientôt outrée au point de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre, ce sentiment si secourable (& surtout pour les femmes) changea tout à coup le cours dangereux de ces dispositions funestes : un coup d'œil de complaisance sur la réalité de son propre mérite, désarma Madame *Blifil*, & ne laissa subsister dans son cœur que le plus grand mépris pour son époux.

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aisément les sentimens de sa femme, & en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice ; le dégoût qu'il avoit conçu pour elle en augmenta du double. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi,

A datter de cet instant , le fin du commerce qu'ils eurent ensemble , ne consista plus que dans la façon de se faire mutuellement enrager , en se gênant & se contrariant en tout , de maniere pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment , Madame *Blifil* qui connoissoit la haine invétérée de son mari pour le petit *Tom Jones* , redoubla ouvertement de tendresse pour lui , & lui prodigua autant de caresses qu'à son propre enfant.

C H A P I T R E I V.

Recette infallible pour regagner l'affection d'une épouse , même dans les cas plus désespérés.

LE Capitaine se consoloit des mauvais quart-d'heures qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse , dans la contempla-

tion & dans le calcul des richesses immenses , qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il visitoit , toisoit secrettement , estimoit tout , projettoit des changemens , des réparations , des aggrandissemens tant au Château qu'aux jardins & au parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets , & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle , c'est-à-dire , le prompt trépas de M. son beau-frere.

Au milieu de ces riantes spéculations , un accident aussi hors de propos qu'imprévû , vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en effet en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref , (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur , dévorant d'avance la succession , nâgeoit dans la joye ,

& se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine.... mourut d'apopléxie.

Ce contretems lui arriva un soir, qu'étant sorti pour se promener seul, il s'amusoit à toiser les allées d'un Parc qu'il se promettoit bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité si vivement exprimée dans ce Passage d'*Horace* !...

*Tu , secanda marmora
Locas sub ipsum funus : & sepulchrū
Immemor , struis domos.*

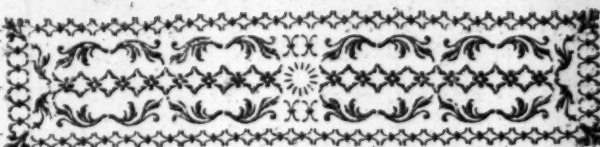
Ce qu'on pouroit , je crois , paraphraser ainsi en François : » Mor-
» tel aveugle ! tu rassembles les
» matériaux les plus précieux pour
» te faire un Palais, quand le pic
» & la bêche te sont seuls nécessaire-
» res. Qu'as-tu besoin d'un loge-
» ment de cinq cens pieds, sur
» cent ? Songe à celui de six, sur
deux.

M. *Alworthy*, sa sœur & une autre Dame, étoient rassemblés à l'heure ordinaire du souper, dans

la salle à manger , lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil* , après un très-long évanouissement , ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'ordre : elle n'étoit pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coutume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second Livre , quoique court , fera avec la permission du Lecteur , terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû se passer de peu important dans la famille de M. *Alworthy* , pendant le cours de douze années qui ont suivies la mort du Capitaine *Blifil* , dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scène le vrai Héros de cette Histoire , que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du second Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE TROISIÈME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, dans le cours de deux années : c'est-à-dire , depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans , jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses , mais nécessaires.

Comme nous avons résolu , en écrivant cette Histoire , de ne flater personne , & de laisser à la vérité , seule le soin de guider notre plume, nous sommes forcés de présenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : *Tom Jones*, en croissant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui , & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy*, comme devant être un jour un très mauvais sujet.

Le plus grand mal de l'aventure, c'est que plus d'une raison fondeoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage , s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit , par exemple , été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin , un canard chez un Fermier , & une bale de paume dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones* grossissoient encore aux yeux des spectateurs , même indifférens , à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promet jamais tant à son âge : il étoit sobre , posé , pieux , discret bien plus qu'un autre

à quarante ans ; on l'aimoit , en un mot , autant que l'on haïssoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort M. *Alworthy* , de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit *vaurien* , dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors , peindra mieux le caractère de nos deux condisciples , que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom Jones , qui tout méchant qu'il est , est le Héros de notre Histoire , dans tout le domestique de la famille , n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un Garde-chasse , qui ainsi que lui , ne valoit pas grand'chose , & dont les notions sur la différence du *Tien* & du *Mien* , n'étoient pas plus étenduës que celles de *Jones* lui-même ; & l'on soupçonnoit avec quelque espece de fondement , que les mauvais conseils de ce drôle-là , n'avoient pas peu servi à engager notre Orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Canard & les fruits dérobés , avoient été portés chez lui ,

& que sa famille en avoit profité, Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que *Jones* seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit *Jones* étoit à la chasse avec notre Garde, lorsqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever sur les terres de M. *Alworthy*, alla se remettre sur le terroir d'un Gentilhomme voisin.

M. *Alworthy* avoit expressément défendu au Garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du Gentilhomme en question; plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol de sa maîtresse. Cependant les instances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l'emportèrent sur les défenses de M. *Alworthy*: ils passèrent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix, Malheureusement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin; il accourut au coup,

prit *Tom* sur le fait , & chercha en vain le Garde , qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy fut d'abord averti du crime , dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux chasseurs. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un , on avoit très-distinctement entendu deux coups de fusils : c'étoit au coupable saisi à dénoncer son camarade , peut-être encore plus criminel que lui.

A son retour au Château, *Tom* interrogé sur le fait , avoua ingénument la vérité , prétendant seulement qu'il avoit crû pouvoir suivre une couvée appartenante à *M. Alworthy* , puisqu'elle étoit originaire de son terroir ; mais il nia si fermement (quoiqu'après avoir un peu hésité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui , que *M. Alworthy* l'en auroit crû sans doute , si le Gentilhomme & son laquais n'avoient pas insisté par serment dans leur accusation.

Le Garde-chasse , dont la répu-

tation étoit déjà plus que suspecte, fut mandé sur le champ. Mais comptant sur la parole que *Jones* lui avoit donnée de tout prendre sur son compte, il protesta sans balancer de son innocence, en assurant qu'il n'avoit pas vu *Jones* de toute la journée.

M. *Alworthy*, après avoir vivement pressé *Jones* de confesser la vérité d'un fait, qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, renvoya *Jones* avec colère, en lui donnant jusqu'au lendemain matin à faire ses réflexions, & en l'avertissant qu'un autre Juge auroit soin de l'interroger alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Jones* passa une très-mauvaise nuit, & d'autant plus triste qu'il étoit seul, son compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques visites aux environs avec sa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment : il craignoit d'être trahi par son courage, & de se voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chasse, dont la ruine alors étoit certaine. celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que sa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveler l'interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante que tout autre que *Jones* y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très-résolu de se voir plutôt écorché vif, que d'être assez lâche pour trahir son ami.

M. *Alworthy*, qui s'aperçut bientôt, par les discours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accusateur pouvoit s'être trompé, & que le domestique pouvoit n'avoir parlé que par complaisance

pour son Maître. Et comme la cruauté , ainsi que l'injustice , étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de soutenir un seul instant le sentiment intérieur , il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit , après quelques exhortations aussi tendres que sincères.... Je suis maintenant convaincu , mon cher Enfant , de l'injustice de mes soupçons , & bien fâché de la punition rigoureuse qu'ils vous ont attirée... Il lui donna ensuite , par forme de réparation , un petit cheval , en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit passé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la générosité de M. *Alworthy* , que des coups de fouët de *Tuakum* , il se précipita aux pieds de son bienfaiteur.... Ah , Monsieur ! Ah , Monsieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon ! Non je ne suis pas digne de vos moindres faveurs..... A ce moment , cédant au torrent de sa reconnoissance , il alloit tout avouer à M. *Alworthy* , lorsque le

bon génie du Garde-chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu pour ce pauvre misérable ; & cette seule considération lui ferma tout à coup la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhétorique , pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il regardoit comme déplacée , en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable : son expérience fut absolument rejetée. Il a déjà assez souffert , répondit M. *Alworthy* , même en le supposant criminel ; & dans ce cas , je le crois pardonna-ble , puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria *Tuakum* , avec chaleur : pur entêtement , pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la Religion ?

Ce discours se tenoit à table, vers la fin du dîner , en présence d'un troisième personnage qui y prit

part , & qu'avant d'aller plus loin ,
il faut faire connoître au Lecteur.

C H A P I T R E I I .

*Caractère de M. SQUARE le Philo-
sophe , & de M. TUAKUM
le Puritain.*

CE Gentilhomme , qui étoit déjà depuis quelque tems chez M. *Alworthy* , se nommoit *Square*. Ses talens naturels n'étoient pas du premier ordre ; mais une sçavante éducation y avoit suppléé. Fort versé dans l'étude des Anciens , & sçachant sur le bout du doigt son *Aristote* & son *Platon* , il avoit surtout travaillé à se former sur ces grands modèles , suivant tantôt l'opinion de l'un , tantôt celle de l'autre : toujours Platonicien pour la Morale , souvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais quoiqu'il eût formé sa Morale sur celle de *Platon* , il s'accor-

doit assez avec l'opinion d'*Aristote* ; lorsqu'il l'envisageoit plutôt comme Philosophe , que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut longtems celui de notre homme , & le conduisit par degrés au point de n'envisager toute espece de vertus , que comme matières de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confidence à personne ; mais après avoir suivi de près sa conduite , je ne puis me dispenser de croire que ce fut en effet son sentiment , qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui surprendroient dans son caractère.

Tuakum & lui ne se rencontroient jamais sans disputer. Comment eussent-ils été d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature ; & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame , que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit , au contraire , que l'ame humaine , depuis la chute du premier homme , n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que dans leurs dissertations morales , il n'étoit jamais fait mention du mot *Bonté*. Le premier , ne jugeoit de toutes les actions , que par *la Regle inaltérable du droit , & l'éternelle Convenance des choses* ; l'autre ne decidoit de rien , que par les loix de *l'expresse Autorité*.

Après cette courte introduction ; le Lecteur est prié de se souvenir , que le Ministre avoit crû accabler M. *Alworthy* , en lui demandant , *si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la Religion ?*

Square se chargea de la réponse , qui produisit une longue dispute que je crois devoir épargner au Lecteur ; & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore , sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'Auteur.

*Incident trivial, qui peut-être
en a aussi besoin.*

IL est encore bon, avant que je continue, de supplier le Lecteur, de ne point craindre que mon but soit d'offenser personne, & spécialement ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion, ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jeter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & d'ennoblir le cœur de l'homme, je n'ai d'autre vuë au contraire, que celle de démasquer les Sectateurs aussi foux qu'outrés de deux systêmes mal entendus, & par conséquent plus dangereux en Angleterre, où tout est enthousiasme, que partout ailleurs. Ce n'est donc, ni la Religion ni la vertu que je prétens exposer ici, c'est l'abus de

Dvj

l'une & le défaut de l'autre , dans deux personnages auffi vains qu'entêtés de l'obscure sublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu , & *Square* la Religion , dans la composition de leurs différens systêmes , & n'avoient pas rejeté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle* , je me serois bien gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans cette Histoire : que je crois , après cette déclaration , pouvoir poursuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation mentionnée au dernier Chapitre , n'étoit autre chose qu'une querelle entre *M. Blifil* & *Tom Jones* , en conséquence de quoi ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu ayant occasionné leur différend , le sage *Blifil* s'étoit échapé au point de traiter *Tom* de *vilain bâtard* ; & l'autre , qui avoit souvent la tête un peu près du bonnet , y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en sang, demandoit justice à son oncle, & au redoutable *Tuakum Jones*, ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler ; & M. *Alworthy*, pensoit déjà à absoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorsque le vindicatif *Blifil* obstiné à nier l'injure qu'il avoit dite à *Jones*, s'écria, qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur capable de nier certains faits, scût au besoin en inventer d'autres.

Quels sont, quels sont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur ?

Blifil, se sentant soutenu, révéla alors la confidence que *Tom* lui avoit faite la veille, de sa chasse avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joye, chanta victoire ; & insulta au malheur de *Jones*, ainsi qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui

étoit aussi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit à sauver le Garde-Chasse ; d'autant plus , que c'étoit lui-même qui avoit forcé par ses instances ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le terroir du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait , par serment , & finit par supplier vivement M. *Alworthy* de ne punir que le vrai coupable , & de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits ; Monsieur , s'écria-t'il encor en pleurant , je vous ai déjà dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval , qui fait toutes mes délices , mais pardonnez au pauvre *George* !

M. *Alworthy* , après avoir hésité quelques instans , le renvoya , ainsi que *Bliss* , en leur ordonnant de vivre plus amicalement ensemble.



CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL est assez vraisemblable que le jeune *Bliffl*, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction qui, n'eût sans doute pas été moins vive que la première : la circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matière, fit oublier celle-ci. *M. Alworthy* déclara même qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en réclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est

s'en rendre complice , que de ne pas le punir. Il s'étendit longtems sur cette matière ; & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon* , les *Peres* , & leurs *Commentateurs*. De-là passant aux vices du mensonge , il prouva à l'assemblée , qu'il n'étoit pas moins sçavant sur ce point que sur l'autre.

Square , après avoir rêvé longtems , dit , qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones* , avec l'idée de la *Vertu parfaite*. Il avoua , qu'au premier coup d'œil , on trouvoit dans cette action l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu , & la *fausseté* un vice , il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours , dont je ne donne que la substance , par dire que la vertu & le vice se trouvant ici confondus , il laissoit aux lumières de M. *Tuakum* à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux Sçavans étant d'accord , pour condamner *Jones* , ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Bliffl*. Mettre la vérité au jour , c'étoit suivant le Docteur remplir le premier devoir d'un homme religieux ; suivant le Philosophe , c'étoit éminemment se conformer à *la règle du droit* , & à *l'inaltérable convenance des choses*.

Tout ceci cependant , quoique profondément raisonné , étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy* , & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il sentoît , au-dedans de lui-même , que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami , s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser , qu'avec la religion de *Tuakum* , & la vertu de *Square*. Sur quoi il défendit expressément au premier , de maltraiter *Jones* , & de lui parler du passé. Le Pédant fut obligé d'obéir ; mais ce ne fut pas sans répugnance , ni sans répéter plusieurs fois entre ses dents , que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chasse , M. *Ab*

worthy crut devoir être plus sévère. Il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hazardée pour excuser un ami est bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, étoit d'avoir lâchement souffert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtement aussi rigoureux, que le Garde pouvoit prévenir, en osant déclarer la vérité. Arrêt, en conséquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chassé du service de M. *Alworthy*.

Dès que cette histoire fut devenue publique, bien des gens en jugeant la conduite de *Blifil* & de *Jones*, ne furent pas du sentiment de *Square* & de *Tuakum*. *Blifil*, qu'on aimoit, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une âme basse, comme un faquin sans honneur & sans foi. *Tom*, qui auparavant étoit craint & haï, devint aussi généreux qu'estimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné partout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs , en apprenant ce soudain changement de scène ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Blifil* , souple , docile , recueilli , attentif à leurs leçons , admirateur de leur doctrine , vantant les talens de chacun d'eux en particulier , & ne cessant en leur absence de rendre graces à son oncle de lui avoir choisi de si grands Maîtres : louanges indirectes , qui leur revenoient par le canal de l'oncle , & qui par conséquent les flattoient davantage. Tous deux haïssoient *Jones* , étourdi , dissipé , souvent sans respect pour eux , inattentif à leurs préceptes ainfi qu'à leurs exemples , incapable d'en sentir l'excellence & de les admirer , bâtard de plus , & par conséquent indigne que des Maîtres aussi sublimes fussent forcés par complaisance de se ravalier jusqu'à lui.

Lorsque M. *Alworthy* , préférant sagement l'éducation privée à celle des Colleges d'Angleterre , avoit cherché un bon Précepteur pour son neveu & pour *Jones* , un de ses

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit passé presque toute sa vie dans un Collège, avoit une grande réputation du côté de la science, de la Religion & des mœurs. Cet homme, à son arrivée au Château, avoit beaucoup plu à M. *Alworthy* : il ne démentoit point en effet le caractère qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent ; mais comme elles ne l'emportoient pas sur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit aperçues dans la doctrine de *Square*, engageoient encor plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Tuakum* : il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts ; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de Vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre raison d'un autre motif qui engageoit secrètement le Philosophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil*, que pour *Jones* : mais cette matière est assez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela est encor mieux fondé.

SAchez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux sçavans avoient pris tant d'affection pour M. *Alworthy*, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la Religion, que chacun d'eux avoit résolu, en particulier, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, qu'ils avoient jeté les yeux sur Madame *Blifil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de son mari ; mais que le Lecteur n'a sans doute pas oubliée.

Le désir de lui plaire , les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions ; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit *Jones* , leur paroissoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas , que la tendre amitié de M. *Alworthy* pour l'enfant trouvé , ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raisonnant d'après eux-mêmes , ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant comme partant de sa politique , ou de sa complaisance pour son frere : d'où ils induisoient , que *Tom* devoit paroître , intérieurement , encor plus odieux à la bonne Dame.

Quelque discrète que fût leur passion , Madame *Blifil* n'avoit point tardé à s'en appercevoir , & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses sentimens , quels qu'ils fussent ; &

le plaisir , toujours sensible , de se croire aimée.

Il est encore bon de sçavoir, que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétendue haine intérieure qu'ils supposoient à Madame *Bliss* pour le Héros de notre histoire. Cette femme , comme on l'a vu , n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son mari ; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable , lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas surprenant , que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un pareil époux , ne fût pas extrêmement cher à ses yeux ; ni que , partant de ce principe , elle pût voir sans répugnance & sans jalousie toutes les faveurs que son frere répandoit sur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci sont un peu fondés sur conjectures) c'est , qu'à mesure que *Jones* grandissoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractère , de cette franchise généreuse si fort en pos-

session de plaire aux Dames , on voyoit intensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même , avec étonnement , lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son propre fils ; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom* , qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans , qu'il parut aux yeux de *Square* & de *Tuakum* un Rival dangereux. Cette découverte les rendit furieux contre lui ; chacun d'eux , en particulier , lui jura une haine implacable.

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur lui-même paroît sur la Scène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même , à envier les choses du mauvais côté,

côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent naître dans son esprit, des dispositions défavantageuses pour *Tom*. Pour intéresser M. *Alworthy*, il suffisoit d'être malheureux, sans être criminel.

Dès qu'il s'aperçut que *Blifil* étoit haï par sa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre ; & l'on sçait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus se rapprocherent ; *Blifil* étoit jeune ; la haine de sa mere étoit injuste ; son neveu n'avoit plus de pere : que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy* ?

Il est pourtant vrai, que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils préparoient son ame.

Tome I.

E

à recevoir des impressions qui produisirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auxquels (il le faut confesser) l'imprudence & la légèreté de l'infortuné *Jones* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons, en les transmettant à la mémoire, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile pour les jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne seroit-ce que par esprit d'amusement. Ils pourront se convaincre, que la bonté du cœur, & la franchise la plus noble, quoique très-estimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent point seuls, hélas ! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence & la circonspection sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu, qui sans elles n'est jamais en sûreté. Il ne suffit pas, en effet, que nos intentions soient exactement bonnes, il faut en même-tems avoir

grand soin qu'elles paroissent telles. Quelque orné que soit l'intérieur, il faut songer à parer le dehors, sans quoi la malice & l'envie sçauront tellement le noircir que la sagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peut-être discerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime constante, que nul homme ne peut se flatter d'être assez parfait pour se croire en droit de négliger les loix de la prudence : la vertu même cesse d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous lisez la suite de cet ouvrage avec attention, je me flatte que vous ferez bientôt pénétrés de la solidité de ces préceptes.



CHAPITRE VII.

*Evénement peu important , qui fait
pourtant mieux augurer de
TOM JONES.*

LE Lecteur se rappellera aisément , que *M. Alworthy* avoit fait présent à *Jones* d'un petit cheval , pour le consoler de la correction , prétendue injuste , qu'il avoit reçue de *Tuakum*. *Tom* le garda environ six mois , & le vendit ensuite à une foire voisine du Château.

A son retour , questionné par *Tuakum* , sur ce qu'il avoit fait de son argent : il répondit résolument , que ce n'étoit point son affaire , & qu'il n'avoit rien à lui dire là-dessus. *Tuakum* , toujours alerte à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique , en avoit déjà armé sa main vangeresse , lorsque *M.*

Alworthy parut. Il accorda un délai au criminel, & voulut, avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur, répondit *Jones*, en se jetant aux pieds de M. *Alworthy* : mais, pour à ce boureau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe, dont j'espère être bientôt capable de le récompenser de toutes ses cruautés. (Il montrait un bâton, à côté du lit.)

M. *Alworthy* aussi surpris qu'indigné de cet emportement, & surtout des menaces de *Jones* à son précepteur, menaça *Jones* lui-même de sa disgrâce entière, si jamais pareils mots sortoient de sa bouche à l'avenir.

Tom, moins effrayé, que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrassa de nouveau ses genoux, en s'écriant, ah, Monsieur ! qui dans l'Univers vous aime, & vous révere autant que moi ? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous

les hommes ? ne ferois-je pas détestable à mes yeux mêmes , si je pouvois me croire ingrat ? j'aime , je chérissais le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le besoin le plus pressant n'auroit pû m'y forcer ... vous-même ... oui , vous-même eussiez commis ce crime , si tant est que ç'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas senti , mon cher Maître ? si en voyant l'état déplorable de ces pauvres enfans , & s'accusant d'avoir causé leur infortune !...

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel est donc cet énigme ?

Hélas , Monsieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chasse. Depuis que *George* est l'objet de votre courroux , sa nombreuse & triste famille périt de faim , de froid , & de misère ! je n'ai pû supporter le spectacle affreux de leurs souff-

frances ! . . . c'est pour les soulager que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés... c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste pas un fol.

M. *Alworthy*, pendant cette confession, que l'éloquence de la vérité rendoit attendrissante, étoit demeuré immobile, & les yeux mouillés de pleurs. Il se remit enfin, & renvoya *Jones*, après quelques tendres reproches, en l'exhortant de s'adresser à l'avenir à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager des malheureux, plutôt que d'employer des moyens extraordinaires, souvent sujets à être mal interprétés.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul.

Q Uelques jours après cette aventure, M. *Alworthy* se promenant un soir dans la campa-

gne avec *Blifil* & *Jones*, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumière où la famille du Garde-chasse formoit un vivant tableau des misères humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un pareil spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui donna sur le champ quelques guinées à la mere, en lui recommandant de vêtir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* seul avoit préservé depuis quelques mois sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai, qu'indépendamment du cheval, *Tom* avoit vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives instances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon

du Garde-chasse ; & réussit enfin dans sa demande.

A l'instant , transporté de joye d'avoir une si bonne nouvelle à porter , *Jones* malgré la pluie & la noirceur de la nuit , vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaise étoile de *George* opéroit pendant l'absence de son ami , & renversoit toutes ses espérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Messieurs BLIFIL & JONES paroissent dans un jour opposé.

B *Lifil* ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit *Jones* , mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuakum* : l'un, comme on le sçait , ne la croyoit pas compatible avec la Règle inal-

terable du droit ; l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice* , laissant au Ciel seul le droit de faire grace.

M. *Blifil* , qui s'étoit tû en présence de *Jones* , profita donc de son absence. Toutes reflexions faites , il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes , en répandant ses faveurs sur des Sujets qui n'en étoient pas dignes.

Il avoit appris, que *George* avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant , par un Gentilhomme nommé M. *Western* , pour un lièvre tué au gîte. Le delit étoit vrai ; mais il n'étoit pas moins vrai , que le lièvre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux , dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en soit , la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoit la rendre excusable , & sous le sceau du secret , indisposa de nouveau M. *Alworthy* contre *George* ; & d'autant plus , que M. *Alworthy* , ami de M. *Wes-*

tern , avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-tems , & chercha vainement ce qui avoit pû l'occasionner : mais le coup étoit porté , & *M. Alworthy* étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il défendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde , en promettant pourtant d'avoir quelque soin de sa famille. Il fallut se taire , & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Le *M. Western* , dont nous venons de parler , étoit un déterminé Chasseur , & passionné pour toutes les especes d'exercices en usage en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems , & avoit acquis ses bonnes graces, en franchissant à cheval plus d'une barrière , & en faisant maints autres tours de force , qui aux yeux de *M. Western* , présageoient que *Jones* seroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés : *Tom* fit des pro-

grès rapides , & fut bientôt de toutes les parties de M. *Western*. Les chiens , les fusils , les chevaux , la table de cet opulent Seigneur de Paroisse furent bientôt à la disposition de notre Héros ; qui se promit de profiter de sa faveur pour obtenir le pardon de son ami *George* , & le faire placer dans cette maison.

Pour parvenir à un projet si difficile , & que le bon cœur de *Jones* peut seul justifier , il crut devoir faire sa cour à la fille unique de M. *Western* , jeune Demoiselle de dix-sept ans , qu'après ses chiens & ses chevaux , le pere aimoit & estimoit au-delà de toutes choses. Il suffisoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son pere , pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais comme il s'agit ici de l'Héroïne de notre Histoire , que nous aimons beaucoup , & que le Lecteur aimera peut-être aussi lui-même , il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troisieme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeler, à cause de ses suites importantes.

LE véridique Auteur de cette histoire, a fait un portrait en grand, & très-détaillé des charmes de la figure, du caractère, & des talens de notre Héroïne; & moi, pour épargner à nos François, moins patients que nos voisins, l'ennui toujours inféparable des longueurs, je dirai tout simplement, *Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable*

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos vieux Romans qui leur tombera le plutôt sous la main : le portrait de la première Princesse, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs bien coupés, vifs & pleins de douceurs, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nymphe, *la noble modestie de Diane*, & les *graces de Vénus* : pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*, c'est d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant, que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour, & beaucoup connu le monde, s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ses Terres , où charmée des heureuses dispositions de sa nièce , elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge de dix-huit ans que Sophie paroît ici sur la scène , accompagnée de tous ses charmes , qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit à quel point elle étoit aimée de son père ; & combien *Jones* , par cette raison , croyoit devoir s'attacher à elle , dans l'espérance de l'intéresser pour son ami le Garde-chasse.

Mais nous sommes forcés , avant que de passer plus loin , de récapituler en bref quelques matieres antérieures , plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les differens caractères de M. *Alworthy* , & de M. *Western* ne permissent pas entr'eux une intime amitié , ils vivoient pourtant en bons voisins : moyennant quoi , les jeunes gens des deux familles , qui se connoissoient depuis l'enfance , avoient souvent joué ensemble.

La gayeté de *Tom* sympatisoit plus tôt avec l'humeur de *Sophie*, que la grave austérité de *M. Blifil*; & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit si marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil* pour n'y point paroître sensible.

Cependant, comme nous soupçonnons volontiers le ressentiment de ceux que nous croyons avoir offensés, Mademoiselle *Sophie* attribua à celui de *M. Blifil* une action, que *Square* & *Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait présent à *Sophie* d'un petit oiseau, qu'il avoit déniché, élevé, & instruit à chanter.

Sophie, qui avoit alors treize ans, étoit si attachée à son oiseau, que sa principale affaire, ainsi que son plus grand plaisir, étoit de le nourrir, & de s'en amuser. Aussi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-il toujours dans la main de sa

belle maîtresse , & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour , que M. *Alworthy* , & toute sa famille , avoit dîné chez M. *Western* , tout le monde étant dans le-jardin , & *Blifil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour son oiseau , la pria de le lui confier pour un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main , que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal , le cruel *Blifil* l'elança tout à coup dans les airs.

L'oiseau ne s'étoit pas plutôt senti en liberté , qu'oubliant tous les bienfaits de sa maîtresse , il s'étoit allé percher sur le premier arbre voisin.

Sophie , aussi surprise qu'affligée , fit un cri perçant qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'insulter *Blifil* ; le second , fut de se débarrasser de son habit , & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit sur le point de le rattraper , lorsque la branche qui s'éten-
doit jusques sur un canal , vint à
manquer , & le laissa tomber dans
l'eau la tête la premiere.

L'inquiétude de *Sophie* alors chan-
gea d'objet : le danger que couroit
Tom la fit crier dix fois plus fort
qu'auparavant ; & *Blifil* même fut
assez humain pour la seconder de
toutes ses forces.

La Compagnie, qui n'étoit pas loin
de là , accourut au moment que le
pauvre *Jones* , après s'être long-
tems debattu , atteignoit le rivage.
Tuakum , à cet aspect , débuta par
entrer en fureur ; mais il fut retenu
par l'arrivée de M. *Alworthy* , qui
demanda à *Blifil* ce qui pouvoit
avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua , sans balancer , ce
qu'il avoit fait , en s'excusant sur
ce que , par la Loi naturelle, toute
créature vivante avoit droit à la li-
berté. Qu'il n'auroit jamais imaginé
que Mademoiselle *Sophie* pût être
si sensible à une semblable perte ; &
qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chute de *Jones*, ayant volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triste *Sophi*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureuse destinée de son oiseau, versa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très-peu du goût de M^r *Alworthy* & *Western*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de cette aventure de l'oiseau, que nous n'avons pû nous dispenser de raconter

au Lecteur , quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

P*Arva leves capiunt animos* : peu de chose gagne un cœur tendre ; c'étoit le sentiment d'*Ovide* , de ce grand précepteur d'amour ! ce qu'il y a de certain , c'est que, d ece moment, *Sophie* se sentit autant de penchant pour *Jones* , que d'aversion pour son camarade. Plus d'une rencontre de ce genre arrivées depuis de tems à autres , & que la connoissance du différent caractère de nos deux condisciples doit faire présumer au Lecteur, ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût son peu d'expérience , elle pensoit assez pour appren-

devoir que *Tom*, tout éventé, tout dissipé, tout poliffon qu'il étoit (tranchons le mot) n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que *M. Blifil*, quoique prudent, discret, & sérieux, n'avoit d'autre intérêt en vuë que celui d'un seul ; & quel étoit ce seul ? laissons au Lecteur la satisfaction de le deviner.

Il y avoit trois ans passés que *Sophie* étoit sous la tutelle de sa Tante ; & durant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant dîné un jour avec cette même Tante chez *M. Alworthy*, & c'étoit justement quelques jours après l'aventure du Garder-chasse, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de *Jones* avoit été racontée par *M. Alworthy* ; & *Sophie* l'avoit écoutée sans répondre un seul mot ; la Tante même n'avoit pû tirer une seule réponse d'elle, à leur retour au Château de *M. Western*.

Mais, la Femme de chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deshabillant, des nouvelles du jeune *M.*

Blifil. Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant son nom, que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même, que M. *Alworthy* souffre qu'un pédant barbare punisse si cruellement un pauvre garçon, pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de *Sophie* chez son père, il lui avoit confié le gouvernement de la maison, & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table, où *Tom* (qui par ses talens pour la chasse, étoit devenu le plus cher favori de M. *Western*) dînoit presque journellement.

Les caractères francs & vifs, sont ordinairement galans; & cette galanterie, lorsqu'elle est guidée par un bon esprit, tel qu'étoit réellement celui de *Jones*, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & presque toujours complaisant pour les femmes.

Jones, par cet endroit seul, se

faisoit heureusement distinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voisins qui fréquentoient chez M. *Western*. Aussi , à peine avoit-il atteint dix-neuf ans , qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton , la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croioit devoir cette espece de distinction à sa beauté, à sa fortune , & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux si supérieure à celles de son sexe : mais , de desseins sur sa personne , il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute dès-à-présent mal augurer de lui : peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie , avec toute l'innocence & la modestie possible , avoit le cœur tendre & les passions vives. Ces sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec *Jones* , qu'il falloit être aussi jeune & aussi inappli-

qué qu'il l'étoit , pour n'en rien appercevoir. M. *Western* lui-même , si toutes ses idées n'avoient pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil, en auroit sûrement conçu des soupçons. Mais, le bon Gentilhomme étoit si loin de là , qu'il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pû désirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de *Sophie* pour *Jones* eût échapé à tous les autres yeux , puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même ; & que son cœur étoit irrévocablement perdu , avant qu'elle se doutât qu'il fût en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une belle après-midi, *Jones* ayant trouvé *Sophie* seule, lui dit d'un grand sérieux , après quelques complimens , qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien , soit dans la contenance , soit dans le propos de
Tom,

Tom, ne dût le faire soupçonner d'avoir à parler d'amour ; cependant , à peine eut-il ouvert la bouche , qu'une pâleur subite & un frissonnement intérieur qui s'empara tout à coup de *Sophie* , ne lui eût pas laissé la force de répondre , si *Jones* ne l'avoit affranchie de cet embarras , en procédant dans sa requête , qui n'avoit d'autre but que d'implorer la protection de cette aimable fille en faveur du Gardeschasse.

A ces mots , *Sophie* revenue de son trouble , lui répondit en souriant avec douceur , telle est donc cette grace importante que vous me demandez d'un air si grave ? Je vous l'accorde de tout mon cœur : j'ai réellement pitié de ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles , étoient une de ses propres robes , du linge , & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent , & c'est ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie* ; qui charmée d'avoir trouvé l'occa-

sion de l'obliger , lui demanda une grace à son tour.

Une grace , Madame ! (s'écria Tom) si vous connoissiez le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême, Oui, Madame, je vous le jure ; oui, je jure par cette chere main , que je voudrois sacrifier mes jours pour vous ! . . .

Il s'étoit faisi , en s'exprimant ainsi, de la main de Sophie , qu'il baisoit & rebaisoit avec ardeur ; c'étoit la premiere fois que ses lèvres l'avoient touchée. Ces mêmes jouës , qui , l'instant auparavant , étoient pâles , se couvrirent tout à coup d'une rougeur , *qui changea tous les lys en roses* : Sophie , pour la premiere fois , sentit des mouvements jusqu'alors étrangers pour elle ; & qui , lorsqu'elle eut le tems d'y penser à loisir , commencerent à lui dévoiler des secrets que le Lecteur a sans doute déjà suffisamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne

fut pas d'abord) elle lui dit , que la grace qu'elle attendoit de lui , étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de façon à la faire trembler chaque jour pour sa vie ; & qu'elle le supplioit de faire en sorte que M. *Western* se ménageât davantage à l'avenir.

Tom promit sincerement d'exécuter les ordres de *Sophie* ; & après l'avoir vivement remerciée des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour *George* & sa famille , il la quitta transporté de son heureux succès.

Sophie , n'étoit pas moins contente : mais dans un autre sens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (si l'un ou l'autre en eût jamais) se représentera mieux ce qui se passoit en elle que je ne pourrois le dire , eussais-je autant de bouches qu'un Poète pourroit en désirer , pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Western* étoit accoutumé toutes les après-diné , sitôt qu'il étoit

ivre , d'entendre sa fille jouer du clavecin. Il étoit grand amateur de Musique ; & peut-être , s'il eût vécu en Ville , auroit-il pû passer pour connoisseur : car , il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel*. Rien ne trouvoit grace devant lui , que ce beau simple & naturel , que tout le monde peut chanter , & qu'on retient dès la première fois : aussi , le vieux *Sir Simon* , *Jean Bobbing* , & quelques autres Vaudevilles de cette espèce , étoient-ils ses airs favoris.

Sa fille , quoique bonne Musicienne , & zelée partisane de *Handel* , avoit cependant tant de complaisance pour son pere , qu'elle s'étoit prêtée , pour l'amuser , à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant , de fois à autres , de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût , & obtenoit avec peine la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec *Jones* , notre Hé-

roïne, au moment que son pere eut quitté sa bouteille, joua trois fois de suite, sans se faire prier, tous les airs favoris du bon homme : fa-veur dont il fut si transporté, que sautant tout à coup en bas de son lit de repos, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'oc-casion ne pouvoit être plus favora-ble pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita, & obtint toutes ses deman-des.

Le succès de *Jones*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays: on en parla diversement. Les uns applaudissoient au bon cœur de *Jones*, d'autres s'en mocquoient, en disant qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât son sem-blable.

M. Blifil, sur tout, étoit indigné: il avoit toujours mesuré sa haine pour le Garde-chasse, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui; non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre of-fense, mais par pur amour de la

Religion & de la vertu : il suffisoit que *George* n'eût pas bonne réputation. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour *M. Alworthy* ; & soutint gravement , que nul autre motif n'avoit pû induire qu'il que ce soit à faire du bien à un aussi mauvais sujet.

Tuakum & Square , chanterent sur le même ton : la jalousie de tous les deux , & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à son comble contre notre ami *Jones*. Le drôle , qui touchoit alors à sa vingtième année , étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame , par toutes les attentions qu'elle avoit pour lui , paroissoit s'en apercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de *M. Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procédé de *Jones* , loua sa persévérance , la candeur de son amitié , & souhaita qu'il pût donner souvent de nou-

velles preuves d'une vertu si estimable.

Mais la fortune, qui pour l'ordinaire sert peu les jeunes gens du caractère de *Tom*, pour se vanger peut-être du culte négligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de notre Héros dans un jour bien moins favorable aux yeux de *M. Alworthy*. C'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

*Motifs de l'insensibilité de JONES
pour SOPHIE.*

J'Ai bien peur que deux sortes de gens n'aient déjà conçu quelque mépris pour mon Héros, relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accusent sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune; & les autres ne condamnent peut-être pas moins

sa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'ai garde d'entreprendre de le justifier totalement. Je dirai seulement, que *Jones*, soit qu'il les tint de *Tuakum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit, ce qu'on appelle, des principes.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal ; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais de le faire sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrète, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maison, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus méprisable des humains. C'est ce sentiment intérieur qui lui disoit tout bas, que si ce même homme, non content de voler le bien de son Hôte, lui ravissoit encore sa fille, il n'étoit point de supplice dont un tel scélérat ne fût digne.

S'il avoit été bien amoureux de *Sophie* , je ne dis pas qu'il n'eût pû oublier un peu ces *principes*. Mais permettez-moi de penser , que la différence est grande entre un pareil enlèvement motivé par l'amour aveugle , & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil intérêt.

Difons donc , que ce jeune homme n'étoit point du tout insensible aux charmes de *Sophie* ; qu'il étoit , au contraire , enchanté de sa beauté , & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impressions aussi profondes que le Lecteur eût pû le désirer. Cependant , comme indépendamment de toutes ces raisons , on pourroit peut-être encore l'accuser de stupidité , ou de défaut de goût , il faut vaincre nos répugnances , & dire les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc , amis Lecteurs , que *Tom* étoit amoureux ; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je juge de votre surprise , & je

vous entendez déjà accuser mon silence sur cette matière : vous n'êtes pas moins embarrassés à deviner quelle pouvoit être cette femme ; & d'autant plus, que nous n'avons pas encore sonné le moindre mot de la rivale de *Sophie* Car, quant à *Madame Blifil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois, rien dit, d'où l'on puisse induire qu'il se sentît quelque tendresse pour elle ?

Pour ne pas vous faire languir, rappelez-vous donc, que nous avons déjà parlé plusieurs fois de la famille de *George Seagrim*, le Garde-chasse, consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on appelloit *Moly*, passoit pour une des beautés du canton.

Congréve dit fort bien, qu'il est dans le vrai *Beau*, un je ne sçai quoi, qui frappe rarement les âmes vulgaires : ainsi la crasse, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux

je ne ſçai quoi, aux ames d'une eſpece plus ſublime.

Quoiqu'il en ſoit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impreſſion ſur *Jones*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre ſa ſeizième année: c'eſt alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déjà ſenti pour lui quelque tendreſſe; & ſans les principes de *Jones*, il n'auroit pas tardé long-tems à en profiter. Mais, quoique ſon tempérament le portât aſſez à jouir du bien préſent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foibleſſe d'une jeune perſonne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il portoit au pere de *Moly*, & la pitié que lui inſpiroit l'état de ſa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions. il obtint enfin ſur lui-même de ſe deſiſter de ſa poursuite, & d'être trois mois entiers ſans aller chez le Garde-châſſe.

Cette froideur subite , de la part d'un jeune homme dont elle s'étoit flattée d'être aimée , n'accommoda pas du tout *Moly*. Cette fille que nous avons dit si belle , l'étoit en effet : mais , c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuses , dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure ; de ces femmes , en un mot , qui de leur sexe , n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit , & quelqu'autre chose encore , augmenta sa passion pour *Jonnes* , au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer sur ses pas ; elle en fit tant enfin , que *Tom* eût été plus que Héros , s'il avoit eu la force de résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (& en falloit-il beaucoup avec un amant , de l'âge & du caractère de *Tom* ?) elle se conduisit si bien , dis-je , qu'il n'attribua la défaite de *Moly* , qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre amante , qui avoit enfin cédé malgré elle à la violence

de ses attaques , & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser , & le bon cœur de notre Héros , sont assez connus , pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus cette pauvre fille que comme un objet , dont le bonheur , ou l'extrême infortune , étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est donc la vraie raison de cette insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie* : d'un côté , il ne pouvoit se résoudre à abandonner *Moly* , surtout dans la situation critique où il l'avoit mise ; de l'autre , à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable à ses yeux , que l'étoit *Sophie*.



C H A P I T R E I V.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la première à s'apercevoir du naissant embonpoint de sa fille. Elle crut, sottement, que le moyen de le cacher aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut charmée de cette occasion de rehausser ses attraits : car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité (pour ne rien dire de plus) de son ajustement ; quoiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenue à acquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroissement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ses charmes aux yeux de son amant,

& peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

Le Dimanche suivant, *Moly* revêtue de la robe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de *Jones*, fort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroisse.

Que les grands sont trompés ; s'ils croient s'être appropriés à eux seuls tout ce qui est du ressort de l'ambition, & de la vanité ! ces nobles qualités fleurissent tout autant dans une Eglise, ou dans un cercle de Village, que dans les assemblées les plus illustres : plus d'une chétive Sacristie a vû concerter des projets, & mouvoir des ressorts politiques dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cèdent pas plus aux hommes ; & ne sont pas moins expertes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité ou par la fortune. La plus pauvre petite Ville a ses prudes,

ses coquettes , ses jaloufies , ses modes , ses lorgneries , ses rivalités , ses traçafferies , ses scandales.

Puiffans du ficle ! laissez tomber un œil moins dédaigneux fur la prétenduë ignorance de vos inférieurs ; & vous , Vulgaire ! refpectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Eglife , long-tems avant qu'aucun des Paroiffiens l'eût reconnuë. Chacun fe demandoit tout bas , quelle étoit cette Dame ? mais , dès qu'on fut bien affuré que c'étoit elle , le ricannement , le chuchotage , & enfin les éclats de rire devinrent tout-à-coup fi bruyants dans le quartier des femmes , que *M. Alworthy* fut obligé d'interposer fon autorité pour y rétablir la décence.



CHAPITRE V.

Combat.

Monsieur *Western* avoit une terre dans cette Paroisse ; & comme son Château étoit moins éloigné de cette Eglise que de la sienne , il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit justement, avec la charmante *Sophie* , lorsque cet esclandre arriva.

Sophie , qui trouva la fille aimable , eut pitié de la simplicité qu'elle avoit eue de se vêtir ainsi , & de ce que son imprudence lui eût attiré si hautement l'envie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere , qu'elle envoya chercher le Garde-chasse , auquel elle ordonna de lui amener sa fille , avec promesse d'en avoir soin , & de la prendre peut-être à son service , lorsque sa femme de chambre à qui elle avoit donné son congé , seroit partie.

George, qui étoit déjà instruit de la situation de sa fille, fut frappé de la foudre à cette proposition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit fort que sa fille ne fût trop mal-adroite pour servir une si grande Dame. Peu importe, répartit *Sophie* ; elle apprendra bientôt ; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plutôt chez lui pour consulter la prudence de sa femme sur les moyens de sortir d'un si grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter d'autres.

La belle robe de sa fille avoit tellement irrité l'envie & la jalousie des femmes, qu'à peine *M. Alworthy* & la Noblesse des environs avoit-elle quitté l'Eglise, que cette rage long-tems retenüe, avoit éclatée en injures de la part de l'escadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les supporter ; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait : on avoit eu l'indignité d'éclabouffer

& de gâter sa robbe. La vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne , qui après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemies , alloit être accablée par l'autre , si *Tom Jones* , qui par hasard passoit à cheval de ce côté , avec *Square* & *Blifil* , n'avoit à coups de fouet dispersé toutes ces furies , & fait porter *Moly* toute ensanglantée chez son pere.

La douleur de *Jones* est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles , il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie , après lui avoir dit à l'oreille , en l'embrassant , qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de *Moly* eurent beau champ à la désespérer , après le départ de *Jones* ! la mere même , quoique premiere cause de ce qui étoit arrivé à sa fille , fit chorus avec elles. *Moly* paroît , & riposoit à tout ; & toutes crioient ensemble à tuë tête , lorsque *George* arriva chez lui , chargé & très-em-

barrassé des propositions de *Sophie*.

Il épuisa vainement ses poulmons, sans pouvoir obtenir un instant d'audiance paisible. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles (à cause de son attachement pour *Jones*, d'où étoit, disoit-on, provenu le deshonneur de la famille) ne sçavoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit pas naturellement méchant, ni colérique : mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuse aigreur de sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde* ; mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette justement au bout du bras : il l'employa enfin ; & un calme subit le convainquit bientôt, plus que jamais, de la vertu de ce puissant

Topique. Un grand conseil fut ensuite tenu ; *Moly* acheva la guérison totale de sa mere , en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçues de *Jones* , & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé , que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie* , il falloit faire en sorte de trouver quelque prétexte pour y faire entrer une de ses sœurs en sa place.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre
S U P P L E. Effets qu'elles
produisent.

LE lendemain, *Tom* après avoir chassé le matin avec *M. Western* , fut invité à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie , & plus brillante encore que de coutume : notre Héros , probablement , avoit quelque part au soin

qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer, elle ne pouvoit mieux réussir.

M. *Supple*, Ministre de la Paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit, à tous égards, un très-bon homme, singulièrement taciturne à table, quoique sa bouche n'y fût jamais fermée; mais qui avoit pour coutume, au dessert, d'indemniser la Compagnie de son silence.

A peine la nappe fut-elle levée, qu'adressant la parole à M. *Wester*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridwel*. *

Cette nouvelle, vû le caractère doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'assemblée; qui le fut encore plus, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foiblesse pour un homme, qu'elle n'avoit absolument pas voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *AL*

* On a déjà dit, que c'est une fameuse maison de correction.

worthy , informé de la bataille scandaleuse de la veille , en plein cimetiere , & qui avoit mandé *Molly* pour en sçavoir les particularités , s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille ; qui , forcée d'avouer sa faute , étoit peut-être déjà en chemin pour le lieu destiné à sa pénitence.

Le Ministre n'avoit pas achevé ces derniers mots , que *Tom* quittant tout à coup la table , étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire , de la part de *M. Western* , rendit le Ministre muet ; *Sophie* , rouge jusqu'au blanc des yeux , les tenoit fixés sur la table , & ne quitta cette attitude , que lorsque *M. Western* redoublant ses éclats , affirma par un très-gros juron , qu'il connoissoit le pere de l'Enfant ; qu'il venoit de boire avec lui , & ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots , *Sophie* prenant prétexte de ce que son pere alloit entrer en belle humeur , se retira dans son appartement , où l'inté-

rêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du Ministre , lui prouva bientôt que son cœur étoit bien plus engagé qu'elle ne le croyoit auparavant.

Quand le Ministre fut parti , & que M. *Western* eut fait sa *méridienne* ordinaire , il fit envain appeller sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui servit d'excuse pour ce soir , & la dispensa même de descendre pour souper : ce qui mit le bon Gentilhomme , qui n'aimoit pas à manger , encore moins à boire seul , dans la nécessité de faire appeller un Fermier voisin , pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

C H A P I T R E V I I .

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm Jones avoit couru le matin sur les chevaux de M. *Western* : de sorte que n'en ayant point à

à lui dans l'écurie , & ne jugeant pas à propos de perdre du tems à en demander , il prit le parti de retourner au Château à pied ; & ce voyage , qui étoit de plus d'une lieüe , fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. *Alworthy* , il rencontra le Connétable , * avec son monde, conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle , la prit dans ses bras , & jura en l'embrassant tendrement , qu'il tueroit le premier d'entr'eux assez hardi pour faire violence à cette fille. Console-toi , disoit-il , ma chere *Moly* ! je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable , tremblant , & chapeau bas , ouvroit de grands yeux , & ne sçavoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez son pere , (c'est ainsi qu'il appella alors M. *Alworthy*) je suis certain , dit-il ,

* Officier de Police , dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

Tome I.

G

qu'il n'a besoin que de m'entendre, pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier, qui surement auroit composé à moins, ne se fit pas prier long-tems.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Jones* laissa son monde dans la salle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il se jeta à ses pieds, lui avoua sa faute, & le supplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une pauvre fille beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy*, quoique touché de la douleur & sur-tout de la sincérité de *Jones*, étoit ennemi du crime ; la clémence, & la justice, combattant à la fois dans son cœur, le laissoient indécis & embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. *Jones* étoit toujours à ses genoux, écoutant avec humilité les pieuses & vives remontrances de son bienfaiteur, qui enfin attendri par les larmes du Pénitent, consentit que *Moly* fût renvoyée chez son pere,

pour y pleurer sa faute , & mieux vivre à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. *Alworthy* quelques impressions peu favorables pour *Jones* ; mais après avoir long-tems réfléchi sur le fond du caractère de ce jeune homme , il commença à en avoir la même opinion que celle que le Lecteur en a déjà sans doute. En pesant ses défauts avec ses perfections , la balance lui parut pancher du dernier côté.

Aussi *Tuakum* perdit-il son temps , lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux *Blifil* , il vint pour noircir *Jones* auprès de son bienfaiteur. Toute l'amertume de ses pieuses invectives , ne fut payée que de cette froide réponse : je sçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom* , ne sont que trop sujets au vice que vous condamnez avec tant de raison ; mais j'ai vu la franchise de son cœur , & la sincérité de son repentir , ainsi j'espère qu'il se corrigera.

Square, qui n'étoit pas moins vio-

lent , mais plus artificieux , s'y prit plus finement pour tirer parti de cette aventure , au gré de sa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée , du Cheval vendu , ni des autres faits également graves , rapportés dans notre second Livre : tous événemens , qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour *Jones* , n'avoient fait que la fortifier. Il en seroit, je crois , arrivé de même à *Jones* de la part de tout autre protecteur , pour peu qu'il ait eû l'ame compatissante & généreuse.

Square lui-même , n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pû produire ces différentes bonnes actions de *Jones* , dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit parfaitement ce que c'étoit que la vertu , quoi qu'il ne l'eût peut-être pas toujours cherchée de bonne foi. A l'égard de *Tuakum* , je ne vous dirai pas précisément pour quoi , mais ces

idées n'étoient jamais entrées dans sa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si *M. Alworthy* paroissoit agir autrement, c'étoit, suivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer de s'être trompé dans le choix d'un objet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre *Tom*, en prenant *M. Alworthy* par l'endroit sensible, parut donc très propice à *Square*. Après lui avoir rappelé toutes les petites fredaines de notre heros, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité... Je suis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouer que ce jeune homme nous a trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confesse, m'empêcher d'être sensible à des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroissent cependant avoir *l'amitié* pour motif. La jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir

d'irrégulier. Eussé-je imaginé, l'eussiez-vous crû vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet qu'une passion aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille ! Il protégeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille ; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié* ! Telle est donc la générosité de *Jones* ! Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuser des foibleesses de la nature ; de ne plus rien penser de vertueux, que ce qui quadrera dans la dernière exactitude avec *la Règle inaltérable du Droit*.

Ces idées s'étoient déjà offertes dans le lointain, à M. *Alworthy*, & son bon cœur les avoit rejetées.

Mais présentées par un tiers , & dans un point de vuë si plausible , elles produisirent malgré lui-même tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses , & plus claires , mais partant de la même source.

LE Lecteur ne fera , je crois , point fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée , très-désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée ; les songes encore moins. Quand Mlle *Honora* , sa femme-de-chambre , étoit entrée dans son appartement , à l'heure ordinaire , *Sophie* étoit déjà levée , & habillée.

A la campagne , les personnes qui demeurent à une lieue l'une de l'autre sont regardées comme voisines ; & les nouvelles volent avec

la même vitesse , que si l'on vivoit porte à porte. Mlle *Honora* sçavoit déjà toutes les circonstances de l'histoire de *Moly* , & débuta par en régaler sa maîtresse , en jettant tout le blâme de l'avanture sur l'impudence de la fille , & en plaignant extrêmement le pauvre *Jones* , qu'elle avoit , disoit-on , séduit ; & qui par cette faute , que les circonstances rendoient pourtant excusables dans un jeune homme , étoit tombé dans la disgrâce de M. *Alworthy*....

Mlle *Honora* n'auroit de long-tems fini sur un si beau texte , si *Sophie* , impatientée de son verbiage , ne l'avoit interrompue avec quelque espece d'aigreur , pour lui dire d'aller voir si M. *Western* ne l'attendoit pas à déjeuner ; & de ne lui plus étourdir les oreilles de choses aussi peu intéressantes. *Honora* obéit , en murmurant : nous en dirons la cause une autre fois ; & pour en indemniser le Lecteur , nous lui ferons part de ce qui se passoit alors dans la tête de *Sophie*.

On ſçait déjà qu'elle s'étoit ſenti quelque penchant pour *M. Jones* ; & que ce penchant s'étoit conſidérablement accru, avant qu'elle s'en fût apperçue elle-même. Lorſqu'elle en avoit reconnu les premiers indices , ſon cœur s'étoit trouvé pénétré d'un ſentiment ſi doux & ſi délicieux , qu'elle n'avoit point eu la force de le combattre : moïenant quoi , la tendre *Sophie* avoit laiffé croître inſenſiblement des feux , dont ſon peu d'expérience ne lui avoit pas même laiffé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avanture de *Moly* , lui déſſilla les yeux. Elle connut , & ſe reprocha ſa foibleſſe ; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil ſubit ſur l'état de ſon cœur, quoique bien douloureux pour elle , produiſit pourtant l'effet d'un remède auffi violent que déſagréable , & ſuspendit pour le moment le cours du mal. L'opération fut ſi prompte , que dans le peu de tems que dura l'abſence de la Femme de chambre,

Sophie se trouva entierement guérie , & fut déjeuner avec son pere , d'un air aussi libre , & le cœur aussi dégagé , que si *Jones* lui eût toujours été indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit , comme de celles du corps ; elles sont sujettes aux rechutes. La pauvre *Sophie* , hélas ! l'éprouva bientôt. A peine eut-elle revû *Jones* , que les premiers *symptômes* reparurent ; & qu'à dater de ce jour , son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord : cette passion , quelques jours auparavant , si délicieuse , ne lui parut plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison ; fit des efforts au-dessus de son âge , pour triompher de sa foiblesse , & pour en déraciner jusqu'aux moindres semences ; & son succès fut si rapide , qu'elle se trouva bientôt en état d'espérer sa guérison du tems , ou de l'absence. Elle résolut d'éviter , autant qu'il lui seroit pos-

fible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelque tems chez sa Tante, qui demouroit à quelques lieues de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vuës, mit un obstacle invincible à ce projet, en faisant naître l'accident que nous allons raconter.

CHAPITRE IX.

A quelque chose, malheur est bon.

LA tendresse de *M. Western*, pour sa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle : ses chiens, même les plus chéris, se voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres caresses de leur Maître. Mais, comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin, après y avoir ré-

fléchi mûrement , un moyen capable de concilier de si chers interêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval , & à venir à la Chasse avec lui.

Sophie , pour qui les désirs de son pere étoient des Loix , quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle , se soumit d'abord à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif , indépendamment de celui de l'obéissance , concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations , en calmant l'impétuosité du vieux Chasseur , préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit le plus la retenir , étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec *Jones* , qu'elle avoit résolu de fuir. Mais , comme la saison de la Chasse commençoit à tirer à sa fin , elle esperoit qu'une absence de quelque tems chez sa Tante , la délivreroit entie-

rement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle se flattoit même d'être alors assez forte, pour pouvoir se retrouver à la saison prochaine avec *Tom*, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de sa seconde chasse, au moment que précédant son pere, elle étoit prête d'arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie* qui avoit besoin d'un Cavalier plus ferme, s'avisa tout à coup de se cabrer, & de la secouer si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque *Jones*, qui ne la perdoit point de vûe, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être cabré de plus belle, fit sauter la pauvre *Sophie* de dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si *Tom*, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut longtems à pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'

elle ne fût blessée. Elle l'affura , en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentait aucun mal ; & le remercia du zèle qu'il avoit marqué pour elle dans un péril aussi pressant. Je suis donc suffisamment récompensé , Madame , répondit *Jones*. Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore , je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel malheur , repliqua *Sophie* avec vivacité , vous est-il donc arrivé ! quoi , seriez-vous blessé ?

Ne vous effrayez point , Madame , repartit *Jones*, Dieu soit loué, je vous ai secourue à tems ! après ce que j'ai craint , pour vous , pouvoit-il moins m'en coûter qu'un bras ?

Un bras ! s'écria *Sophie* , Ciel ! feroit-il cassé ?

Je le crois , Madame , répondit froidement *Jones* , mais souffrez que je vous remene au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reste encore , est à votre service.

Sophie, voyant pendiller son bras gauche , tandis qu'il la soutenoit de l'autre , ne douta plus de la verité. Elle devint plus pâle , plus faisie de l'accident de *Tom* , qu'elle ne l'avoit été du sien même. Le frissonnement qui s'empara d'elle , étoit si violent , que notre Héros avoit peine à la soutenir ; & comme les agitations de l'esprit de cette aimable fille , n'étoient pas moins grandes que celles de son corps , elle ne put s'empêcher de témoigner à *Tom* , par la tendre langueur de ses regards , combien son cœur étoit sensiblement touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. *Western* , arrivant alors avec son monde , fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa , & remercia mille fois, les larmes aux yeux , le fauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour notre Héros dans l'ame de *Sophie* : elle aimoit le courage ; elle trouva dans la façon dont *Jones* s'étoit ex-

posé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse, que certaine. La qualité d'homme courageux eut de tout tems droit de plaire au sexe : on en donne plus d'une raison ; mais , je m'en tiens à celles de *Bayle* , qui attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves , au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent, à l'envie de dominer sur ceux qui dominent , ou sont dans le cas de dominer sur les autres ; & presque toujours , au sentiment inférieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit , cet événement fit grande impression sur *Sophie* ; & , après de très-exactes recherches , j'ai tout lieu de penser , que cette charmante créature n'en fit pas moins alors sur le cœur de *Jones* ; qui , pour dire la vérité , avoit commencé , depuis quelques jours , à devenir sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.

CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de
SOPHIE avec sa femme de
chambre.*

EN arrivant chez son pere , *Sophie* qui s'étoit traînée jusquelà , avec grand'peine , tomba évanouïe dans un fauteuil. A force de liqueurs spiritueuses , elle revenoit à elle-même , lorsque le Chirurgien , que l'on avoit envoyé chercher pour *Jones* , entra dans l'appartement , & dit qu'il falloit absolument la saigner. M. *Western* fut du même avis ; & *Sophie* , toujours obéissante , quoique très-ennemie de la saignée , dont elle ne se sentoît aucun besoin , abandonna enfin son beau bras au disciple de *S. Cosme*.

Dès que l'opération fut faite , *Sophie* se retira dans son appartement , afin de ne pas retarder plus

long-tems celle qu'il falloit faire à *Jones* ; & c'étoit peut-être la principale raison de sa répugnance , à se laisser saigner. Mais, *M. Western*, lorsqu'il s'agissoit de sa fille , ne connoissoit personne , & n'avoit d'attention que pour elle. Quant au pauvre *Jones* , il ressembloit alors à la Statuë de la *Patience* , assise sur un monument , & souriant à la douleur. Le sang qu'il croyoit encore voir couler du bras de *Sophie* , lui faisoit presque oublier ses propres maux.

Son tour vint cependant ; & après avoir soutenu en héros, l'opération la plus douloureuse , il fut mis au lit chez *M. Western* , qui ne voulut absolument pas permettre qu'on le portât chez *M. Alworthy*.

Mademoiselle *Honora* avoit assisté à son suplice. Elle fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La femme de chambre , enchantée du courage de *Jones* , ne pouvoit tarir sur ses louanges : la bonté

de son caractère , les graces de sa figure , la blancheur même de sa peau , rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiselle *Honora*, se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur sa maîtresse ; mais ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement , la bonne femme de chambre n'avoit pû se perdre de vuë pendant tout le cours de sa harangue , ni par conséquent songer à l'impresion qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de se remettre ; & de dire , en souriant à *Honora* : en vérité , je te crois amoureuse de ce jeune homme ?.... moi , Madame , répondit - elle , moi amoureuse de lui ! je vous jure sur mon ame , sur mon honneur même , qu'il n'en est rien. Qu'il soit beau Prince tant qu'on voudra , qu'il plaise même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme ; je suis ce que je suis : mes parens étoient du moins mariés , &

mon grand-pere étoit membre du Clergé. Non, non, Madame : tout beau, tout aimable qu'il est, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil prendre les restes de *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinente audace, interrompit *Sophie* avec un sang froid composé, d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! quant à la fille que je viens de nommer, je vous défends de jamais prononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, étourdie de cette réponse, chercha à réparer au plus tôt sa sottise. Ce n'étoit, s'écria-t'elle, que l'indignation qu'elle avoit conçue contre *Moly*, pour avoir séduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *Jones*, elle n'avoit que mille biens à en dire; elle avoit toujours soutenu son parti envers & contre tous ceux qui parloient de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible, ajouta-t'elle, qu'avec un si bon cœur, un air si

noble , une main aussi blanche ;
il ne fût pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé ,
sans doute ; aussi tout le monde
l'aime , & Dieu permettra que tout
se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems ,
sous cappe , à certains endroits de
cette Palinodie : ce qui étant in-
terprété favorablement par Made-
moiselle *Honora* , encouragea cet-
te fille à s'écrier tout-à-coup, qu'elle
en avoit bien d'autres à dire , si
elle ne craignoit pas d'offenser sa
maîtresse.

Qu'as-tu donc à me dire ? répon-
dit *Sophie* toute émuë ; parle , je
te l'ordonne , & je t'en prie.

Ah , Madame ! quoiqu'il n'y pen-
sât point à mal.... Ce récit vous
offenseroit peut-être ; & j'en ferois
au désespoir !

Finis donc ; je le veux , répartit
vivement *Sophie* , je ne prétens
pas que tu me caches rien.

Eh bien , Madame , je vous di-
rai donc , puisque vous le voulez ,
que M. *Jones* étant entré un jour

de la semaine passée dans une chambre où j'étois à travailler ; & qu'ayant apperçu votre manchon sur une chaise , ce même manchon que vous me donnâtes avant-hier.... il s'en faisit , mit ses mains dedans & le baïsa.... ah , Madame ! je ne vis jamais un pareil baiser ! j'imagine , interrompit *Sophie* , qu'il ignoroit que le manchon fût à moi ?

Ecoutez , Madame , vous sçauvez tout. Il continuoit à baiser ce manchon , avec une ardeur que je ne sçaurois exprimer , en répétant à chaque fois , que c'étoit le plus joli manchon du monde..... mais , dis-je , qu'a-t'il donc de si distingué aujourd'hui ? vous l'avez déjà vû cent fois dans les mains de *Sophie*.... hélas ! oui , s'écria-t'il ; mais quand on est auprès de *Sophie* , est-il rien de beau qu'elle même ? ce n'est pas tout encore , Madame ; mais daignez ne pas vous fâcher , car encore un coup , le pauvre garçon n'y pensoit point à mal !

Un jour que vous étiez au clavier , pour amuser votre papa ,

M. Jones étoit assis dans la chambre voisine , & paroissoit mélancolique. Qu'avez-vous donc , lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gage que je lis dans votre pensée?... hélas, dit-il, on se réveillant tout-à-coup comme d'un songe , à quoi puis-je penser en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse?... O ma chère *Honora* ! heureux , & mille fois heureux, le fortuné mortel !.... un soupir arrêta le reste , & son haleine étoit plus douce qu'un bouquet. mais ne vous fâchez pas au moins, Madame ! car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal ; & j'espère que vous voudrez bien tenir ceci secret. Je vous dirai même , qu'il m'a donné un bel écu, pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûr , que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainsi je puis parler.

Jusqu'à ce que les Peintres ayent trouvé un plus beau rouge que le vermillon , je ne dirai rien des couleurs de *Sophie* , pendant le dis-

cours de la femme de chambre.

Ho....nora , dit - elle , si vous me pro....mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne ; je ne vous trahirai point..... je veux dire , que je ne serai plus fâchée contre vous.... mais , je crains votre langue : prenez-y-garde , ma fille , vous lui donnez souvent trop de liberté. Ceci peut venir aux oreilles de mon pere , & le fâcher contre M. *Jones* , qui comme vous le dites fort bien , n'y pense sans doute pas à mal ; car je serois bien fâchée moi-même , si je pouvois penser qu'il osât.... ah ! Madame ! s'écria la femme de chambre , vous lui rendez justice : il est incapable d'oublier ce qu'il vous doit ; comme moi , de révéler jamais de pareils secrets.... hélas , le pauvre garçon étoit si hors de lui-même , qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir..... mais , pardon encore une fois , Madame : j'aime-rois mieux me couper la langue , que de vous offenser !... Achève,
répli-

répliqua Sophie, après ce que tu m'as déjà dit, je puis tout entendre, sans en être émuë.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il ; tu vois l'état où je suis (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez téméraire pour la jamais regarder autrement que comme une Déesse, que comme l'objet de mon culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie ! ...

Voilà tout, Madame ; voilà du moins tout ce que ma mémoire me fournit quant à présent ; & ce qui m'intéresse pour lui, en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme n'y pense point à mal.

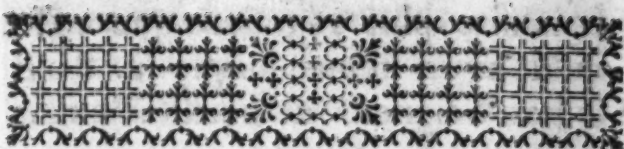
Je suis enfin convaincuë, *Honora*, que tu m'es véritablement attachée, dit Sophie en se levant ; Tu m'avois mise en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé ; si tu veux rester avec moi, tu en es la Maîtresse, & tu feras bien.

Honora, charmée d'être rentrée

en grace , remercioit *Sophie* , & lui promettoit une fidélité inviolable , lorsque la cloche sonna pour le dîner , & obligea *Sophie* de se rendre auprès de son pere.

Fin du quatriéme Livre.





L'ENFANT TROUVE.

LIVRE CINQUIÈME.

*Contenant l'espace d'un peu plus de
six mois.*

CHAPITRE PREMIER.

*Visites faites à JONES. Pâture pour
ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade , reçut beaucoup de visites , qui ne l'amuserent pas toutes. M. *Alworthy* ne passoit pas un jour sans le voir ; mais , quoiqu'il le plaignît sincèrement , & qu'il fût très-satisfait de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure , il crut pourtant cette occasion favorable pour rappeler *Tom* à une

H ij

conduite plus régulière que celle qu'il avoit tenue jusque-là. Aussi le bon Seigneur ne perdit-il jamais le moment , surtout quand *Jones* souffroit moins , de lui représenter tendrement combien il avoit de torts à réparer ; & à lui faire entendre , que le bonheur de sa vie , étant attaché à sa conduite future , il ne pouvoit penser trop sérieusement à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'âme d'un bienfaiteur , qui seroit au désespoir d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum même le venoit voir assez assidûement , & pensoit qu'un malade étoit plus propre à être prêché , qu'un autre. Aussi assommoit-il l'Infortuné *Tom* des sermons les plus durs , les plus ennuyeux , & dont la conclusion étoit toujours , que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis ; & que , sans un prompt repentir (si tant est que *Jones* en fût capable) il le voyoit dé-

ja menacé dans ce monde , & dans l'autre , des supplices réservés aux plus grands scélérats.

Square, parloit tout différemment. Un bras, ou quelque autre membre de moins, disoit-il, n'étoit pas digne l'attention d'un homme sage : il lui suffisoit, pour sa consolation , de réfléchir sur les misères attachées à l'humanité ; de songer, que le plus juste des hommes étoit exposé aux accidens de la vie*, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeller maux, ou peines , tout ce qui ne troubloit pas l'ordre général & éternel des choses.

M. Blifil, rendoit rarement visite à *Tom*, & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune : mais , avoit soin de faire entendre , qu'il craignoit l'intimité avec un sujet d'un aussi dangereux commerce ; & citoit modestement , à ce propos , le proverbe de *Salomon* contre la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que *Tuakum* : il osoit mê-

me concevoir quelque espérance de conversion de la part de *Jones*. L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, disoit-il, toucher le cœur de *Tom*, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & absolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intéressât pour lui.

Pour M. *Western*, il passoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chasse, & à la bouteille, & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de se lever, il lui amena *Sophie*; & la vue de cette aimable objet hâta si fort la convalescence de notre malade, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entières auprès du Clavecin de *Sophie*, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes: à moins qu'il ne plût à M. *Western*, de les interrompre tout à coup, pour faire jouer le vieux *Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que *Sophie* avoit un soin extrême de s'observer auprès de *Tom* : mais , quelque scrupuleuse que fut son attention , il lui échappoit de tems en tems des marques de tendresse , qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens , n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit à étudier tous les mouvemens de *Sophie* , le rendoit si attentif , qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir se dissimuler à lui-même que cette aimable fille avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il fut totalement affermi dans cette pensée , il se trouva dans un état si violent , que tout autre tempérament que le sien (surtout dans le cas où il étoit) en eût sans doute éprouvé des suites dangereuses. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie* ; il aimoit éperduëment sa personne , il admiroit ses bonnes qualités , il chérissoit tendrement la bonté de son cœur. Mais , comme il n'avoit réellement jamais conçu la moindre idée de la

posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à son inclination, la passion qu'il se trouva avoir pour elle étoit beaucoup plus forte qu'il ne l'avoit pensé lui-même. Son cœur enfin ne lui révéla tout son secret, qu'au moment même où *Tom* se crut assuré que sa charmante Maîtresse avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service, pour les mêmes gens.

L'Etat violent où se trouva *Jones*, après cette découverte, étoit causé par les réflexions douloureuses qui se présentent en foule à son esprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais assez prévaloir sur le cœur de cette fille pour l'aveugler jusqu'au point de consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En sup-

posant même que son espoir dût ne point trouver d'obstacles de la part de la fille , n'étoit il pas bien sûr d'en trouver d'insurmontables de la part du pere ? Ce pere , quoique Gentilhomme très-campagnard dans ses amusemens , étoit parfaitement homme du monde dans tous les cas où il s'agissoit de sa fortune. Ce pere , aimoit passionnément sa fille ; il lui avoit dit cent fois , à table , que sa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouse du plus riche Seigneur de la Comté. Jones auroit-il été assez vain , assez stupidement fat pour se flatter , quelque amitié que M. *Western* eût pour lui , de le voir consentir à sacrifier toutes ses brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance , & sans biens ? Et si ce consentement ne pouvoit jamais être espéré , sans extravagance , n'étoit-ce pas être bien ingrat , n'étoit-ce pas violer bien bassement les loix de l'hospitalité que d'entretenir la passion d'une fille adorable à l'insçu de son pere , & de

risquer à faire le malheur de tous les deux ?

Si *Tom* envisageoit toutes ces conséquences , avec une espee d'horreur , combien ne fut-il pas plus effrayé en songeant aux nouveaux reproches qu'il risquoit à s'attirer de la part de *M. Alworthy* ! Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahison, ou de la lâcheté , étoit capable de blesser la noblesse de son âme , & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

Tant de difficultés invincibles l'eussent jetté dans le désespoir, si le souvenir d'une autre femme ne s'étoit offert tout à coup à sa pensée.

La tendre *Moly* avoit-elle mérité son sort ? Il lui avoit juré une constance éternelle; elle avoit mille fois fait vœu de ne pas survivre à l'infidélité de son Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte ; il connoissoit la haine de tous les voisins pour cette malheureuse fille , & tous les maux qu'elle avoit à es-

fuyez de la jalousie de ses propres sœurs ! Il se peignoit tout ce qu'elle avoit du souffrir, depuis que son accident le retenoit chez M. *Western* : il ne pouvoit se pardonner d'avoir payé tant d'amour de tant d'ingratitude ! La pitié exagère tout : *Moly* se présenta aux yeux de son cœur mille fois plus aimable , plus fidèle , & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête de *Jones* , qu'il passa une très-mauvaise nuit : le résultat de ses réflexions fut , de retourner à *Moly* , & d'oublier totalement Mlle *Western*.

Il persista dans cette résolution tout le lendemain jusqu'au soir , travaillant de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de son cœur. Il y seroit peut-être même parvenu, si Mlle *Honora*, le sçachant tout seul dans sa chambre , n'étoit venu lui faire une visite.

Devinez , dit - elle en entrant , où j'ai été aujourd'hui ? je vous le donne en mille.

Après avoir deviné longtems en-

vain, & effuyé un très-long *bavardage* de la part de la femme de chambre, qui laissoit sous-entendre qu'il s'agissoit de quelque chose d'important pour lui, *Jones* la pressa tant, que la discrète *Honora*, après s'être assurée de sa parole, voulut bien livrer son secret à notre héros.

Vous sçavez donc, (lui dit *Honora* mystérieusement) que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour voir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien : cette commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... ah ! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainsi ?.... ma maîtresse voulut pourtant que j'y allasse, & que je lui portasse du linge & quelques autres nippes.... elle est en vérité trop bonne. Un pareil bagage seroit bien mieux à *Bridwel*.... quoi ? (interrompt *Jones*) ma *Sophie* est assez généreuse !.... oui, oui, votre *Sophie*, reprit *Honora*, oui votre *Sophie*

elle-même ; mais si vous sçaviez tout , vous seriez bien plus étonné.... si je sçavois tout , répliqua *Jones* ; ah daignez vous expliquer !.. j'entends ce que j'entends , répondit *Honora*.... en vérité , si j'étois ce qu'est M. *Jones* , je leverois les yeux un peu plus haut , que sur une gredine telle que sa *Moly Seagrim*.... vous souvient-il du jour que vous caressâtes le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir ?....quoi ! se lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones* , en rougissant.... si je l'ai dit , répondit *Honora* , il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant *Lord* d'Angleterre se croiroit trop heureux , s'il sçavoit..... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla la vivacité de ses instances , & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler , que l'autre d'entendre , continua ainsi.

Apprenez enfin , puisque vous voulez le sçavoir , que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit

un autre beaucoup plus beau: mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire, *Honora*, me dit-elle, *mon nouveau manchon me déplaît.... il est si gros.... si maussade, que je ne puis le voir..... jusqu'à ce que j'en trouve un autre à mon goût, rends-moi le vieux, & prends celui-ci....* Car elle est si bonne Demoiselle, qu'elle rougiroit de donner pour reprendre: oh! c'est de quoi je puis vous répondre... Ce manchon, enfin, puisqu'il faut tout vous dire, n'est jamais sorti de son bras; & je parierois ma tête, qu'il a été baisé mille & mille fois en secret!... La conversation fut interrompue en cet endroit par *M. Western*, qui venoit lui-même inviter *Jones* à descendre au Clavecin.

Sophie parut ce Soir aux yeux de *Jones* beaucoup plus belle que jamais: il est vrai que le manchon en question étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de son pere, qui étoit appuyé der-

rière sa chaise, & ravi de l'entendre, lorsque le manchon retombant tout à coup sur les doigts de *Sophie*, la mit hors de mesure. Notre fougueux Gentilhomme fut si picqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de sa fille, & régale d'une Epithète un peu cavaliere, fut sur le champ jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un saut du Clavecin à la cheminée, & le sauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être peu important à plusieurs de nos Lecteurs; cependant tout frivole qu'il est, il produisit un si grand effet sur le pauvre *Tom*, que nous nous sommes crûs obligés de le rapporter. Un Historien judicieux n'obmet jamais les moindres circonstances: ce sont souvent d'elles que naissent les plus grands événemens. Il sçait, que le monde doit être considéré comme une vaste machine, dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en

est de cette espece , qui ne sont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainsi , ce que tous les charmes de l'incomparable *Sophie* , ce que la brillante douceur de ses yeux , l'harmonie de sa voix , les graces de sa personne , la beauté de son ame , & ses tendres dispositions n'avoient pu faire pour conquérir absolument le cœur de *Jones*.... fut opéré par un manchon !

Ce cœur , ainsi que certaine forteresse , fut en cet instant pris par surprise. Toutes ces considérations d'honneur & de prudence , que notre Héros , ainsi qu'un militaire habile , avoit placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur , déserterent leurs postes ; & l'amour Vainqueur entra Triomphant dans la Place.



CHAPITRE III.

Grand incident.

A Mour ! Amour , qui peut te résister ? ... Il restoit pourtant encor dans l'ame de *Tom Jones* des sentimens de pitié pour *Moly* , qu'il ne cherchoit point à combattre , mais qui ne troubloient pas moins son repos : il avoit encor pour cette fille une sorte d'amour de reconnoissance qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même l'avoit mise ; & la délicatesse de ses sentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver , il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly* , au moyen de quelque argent. Du caractère violent & tendre dont il connoissoit cette fille , il s'attendoit bien à voir sa

proposition rejetée , de prime abord , avec tout l'appareil du désespoir. Mais , comme elle étoit vaine , il espéra que l'offre d'une petite fortune qui la mettroit tout d'un coup au-dessus de ses égales , pourroit , en flattant son ambition , la rendre moins sensible à la perte de son Amant.

Fondé sur cet espoir , un jour que M. *Western* étoit à la chasse , *Jones* le bras en écharpe , sortit du Château sans être vu , & s'achemina chez *Moly*. La mere & les sœurs , qu'il trouva prenant leur thé , lui dirent d'abord qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée , quelques instans après , lui fit signe en souriant malicieusement , que *Moly* étoit en haut , & couchée. Il y monta La porte étoit fermée en dedans ; on le fit attendre longtems : on ouvrit enfin , en s'excusant sur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut longtems à pouvoir exprimer les sentimens que la vue inespérée de *Tom* produisoit en elle ,

après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le courroux, les défenses terribles de M. *Alworthy*, & la ruine certaine qui les menaçoit tous deux, si ce Seigneur venoit à apprendre qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina son discours, par lui offrir de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui, à l'aspect de sa fortune, se croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instans muette; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix. Ses regards étoient attachés sur *Jones*: l'amour & le desespoir y étoient peints; ceux de *Jones*, fixés sur la terre, n'osoient se relever jusques sur elle....

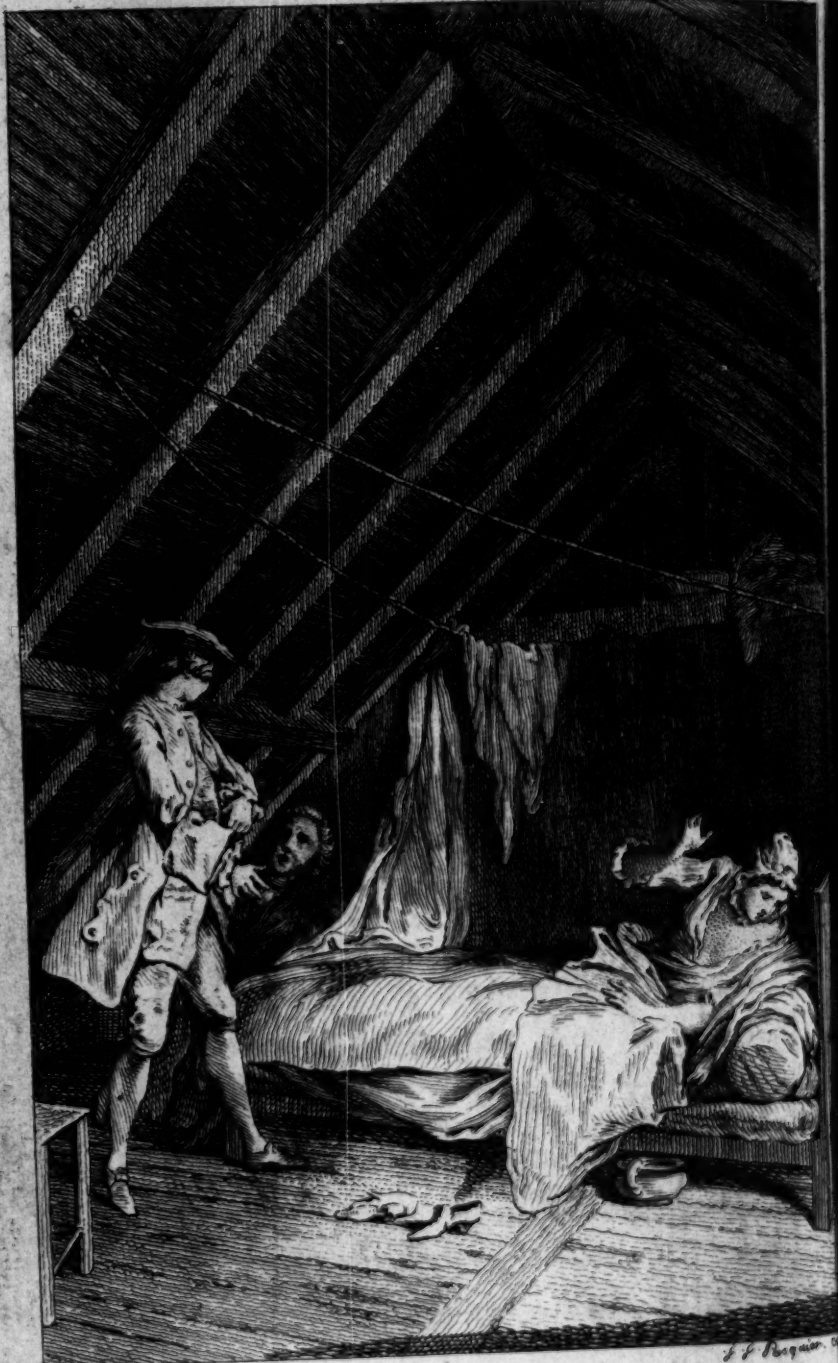
Cette situation trop pénible pour tous les deux , & surtout pour *Moly*, ne pouvoit durer longtems. Cette Amante furieuse éclata en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inspirer à une femme contre l'indigne objet de sa tendresse ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant trop foible contre un tel orage , & déjà pressé par ses remords , alloit peut-être tomber aux pieds de son infortunée *Moly* , lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèse étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapisserie qui montra à *Tom* un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapisserie , mal attaché au haut du plancher , servoit de rideau au pied du lit de *Moly* , & cachoit un petit réduit où cette fille ferroit ses hardes. Soit que ses pieds se fussent embarrassés dans ce rideau , soit que *Jones* , sans y penser , l'eût un peu

r
r
s.
n
a
er
b-
ié
n.
in
es
er
,
ux
efe
m-
qui
uel
le

nal
er-
de
uit
oit
raf-
Jo-
pen





H. Graudelot. sculp.

J. P. Biquier. del.

trop tiré , jugez de sa surprise , lorsque la chute de ce même rideau offrit à ses regards , qui ? ... le lira-t-on sans douleur , & puis-je l'écrire sans honte ? ... Le Philosophe *Square* ! & dans la posture la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé cynique , tapi dans son trou , fixant de grands yeux effrayés sur *Jones* ; *Moly* tremblante , & la tête cachée dans ses couvertures ; *Jones* , les bras levés , la bouche ouverte , voulant parler , & ne sachant que dire , ne présentent qu'une foible esquisse de ce tableau.

Jones rompit enfin le silence : mais ce fut par un long-éclat de rire. Il se leva ensuite , & présenta poliment la main à *Square* pour l'aider à sortir de sa retraite.

M. *Square* rappelant alors toute sa philosophie , pour surmonter sa confusion , regarda *Tom* d'un air grave , & lui dit , vous triomphez ,

Monfieur!... vous jouiffez déjà du plaisir que cette occafion vous offre de me perdre dans l'efprit du monde. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence ; mais les apparences font contre moi , & je fens tous vos avantages. Si vous aviez moins droit de me haïr , j'offerois peut-être...! arrêtez ! (s'écria *Jones*) laiffez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande , & de vous prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'est pas vous dont j'aurois ici plus de droit de me plaindre ; ne craignez rien ni l'un ni l'autre. Agiffez-en bien avec cette fille , & foyez sûr de mon f silence. Vous , *Moly* , foyez , s'il fe peut , fidelle à votre Amant : j'oublierai , en ce cas , votre inconfiance , & vous pouvez même compter fur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots font à peine achevés , que le Héros trop généreux pour attendre des remercimens , part & revole au plutôt chez M. *Western*.

Square , fort content du tour qu'avoit pris cette aventure , s'attacha d'abord à consoler *Moly* , qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir profité de la longue maladie de *Jones* , pour la rendre infidelle à un Amant qu'elle chériffoit toujours. Cependant les caresses , & mieux encore l'argent de *Square* , aiderent bientôt à la consoler de cet événement.

C H A P I T R E IV.

Premieres approches.

J *Ones* , bien guéri de la foiblesse qu'il avoit eue pour *Moly* , tant par ce qu'il avoit vû lui-même , que parce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur , n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ses sentimens pour *Sophie*. Son cœur affranchi de tous autres liens , étoit totalement à

elle ; il étoit même assuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adoucissoit pas son désespoir, quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. *Western* pour une alliance aussi disproportionnée. Cette pensée accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt sur son tempérament : il perdit toute sa gayeté, ne chercha plus que la solitude, & s'abandonna entierement à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir *Sophie* ; & lorsque le hazard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réserve si severe, dans ses discours & dans ses démarches, que *Sophie* eût pû le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards & les soupirs forcés de *Jones* n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler ce qui se passoit dans le cœur de son Amant, que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations. Cette découverte fut encore

encore favorable à *Jones* ; elle ajouta la plus haute estime à l'amour que *Sophie* avoit déjà pour lui ; & ce dernier sentiment , presque toujours suivi de celui de la pitié , acheva d'enflamer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux Amans se promenoient un jour dans le jardin , chacun dans une allée aboutissant au canal où *Jones* avoit jadis manqué de se noyer , pour sauver l'oiseau de *Sophie* : elle aimoit cet endroit , & alloit souvent y rêver seule. Ils se rencontrèrent ; & ils étoient déjà face à face , avant qu'aucun des deux se fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politesses d'usage , & quelques propos vagues , auxquels le trouble & la confusion des Parties ne permettoit pas plus de suite , *Sophie* jettant les yeux sur le canal , ne put s'empêcher de rappeler à *Jones* le risque qu'il avoit autrefois couru , pour lui rendre un léger service.

Hélas , Madame , répondit *Joi*
Tome I. I

nes, j'eusse été sans doute trop heureux, si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit ma triste destinée !..... Ah, que me dites-vous ? répliqua *Sophie*, Se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est, sans doute, qu'un excès de votre complaisance pour moi : vous voulez que je vous sois moins obligée d'avoir, à mon sujet, déjà deux fois hazardé vos jours. Craignez, hélas, craignez plutôt pour la troisième !....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre, que *Jones* en fut pénétré. Il répondit, en soupirant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De là, jettant sur elle un coup d'œil fixe & languissant : ah, *Sophie*, s'écria-t'il ! pouvez-vous souhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie*, les yeux en terre, répondit, après avoir hésité quelque tems....non, *M. Jones*, non, je ne

vous hais pas.... ah ! s'écria *Jones* ,
 ai-je pu méconnoître un cœur aus-
 si céleste que le vôtre ? ai-je pu
 me défier des sentimens de l'incom-
 parable *Sophie* ?... Ciel ! quel bon-
 heur , de pouvoir me flatter.... ar-
 rêtez , Monsieur , lui dit *Sophie* in-
 terdite , je ne vous entends pas.....
 je ne puis rester ici plus long-tems...
 vous ne m'entendez pas ? je vous
 aurois donc offensée ! (interrom-
 pit *Jones* , la larme à l'œil , & hors
 de lui-même) moi , je vous aurois
 offensée ! auriez-vous pu m'en
 soupçonner ?..... votre rencontre
 imprévue..... le trouble de mon
 cœur..... au nom du Ciel , par-
 donnez-moi ! pardon , pardon ,
 Madame ! la seule idée d'avoir pu
 vous déplaire..... suffit pour m'ar-
 racher la vie.... vous me surprenez
 de plus en plus , lui dit *Sophie* : sur
 quoi donc pensez-vous m'avoir
 offensée ?..... Hélas , reprit *Tom* ,
 la crainte produit souvent l'extra-
 vagance ; & je ne connois d'autre
 crainte que celle de vous avoir
 irritée contre moi ! que puis-je

donc vous dire encore?... ah ! détournez de moi ce regard sévère : il suffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux.... condamnez vos charmes..... ce sont eux seuls qui m'ont perdus.... qui m'ont fait oublier ce que je suis..... vous en ferez bientôt vengée.

Le transport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la situation n'étoit pas plus tranquille.... *M. Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entens que trop bien ! mais, au nom du Ciel, si vous avez quelque affection pour moi, souffrez que je retourne au Château.... puissai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine se soutenir lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvu qu'il lui promît de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvu que *Sophie* promît aussi d'oublier ce que la violence de son amour avoit

fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite future de *Jones* ; & c'est ainsi que nos jeunes Amans, tous deux tremblans , & tous deux charmés l'un de l'autre , arriverent au Château.

Sophie se retira dans son appartement , où le secours de Mlle *Honora* , & l'Eau de la *Reine d'Hongrie* calmerent peu à peu ses sens. Le pauvre *Jones* , au contraire , étoit attendu par une mauvaise nouvelle , qui va changer toute la scène de cette Histoire , & qui par conséquent mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

Monsieur *Alworthy* , depuis l'accident de *Jones* , avoit négligé un rhume , qui ayant dégénéré en fluxion de poitrine , l'avoit enfin forcé de se mettre au

lit, & d'appeller le Medecin.

Soit par hazard, ou autrement, le danger n'ayant fait que s'accroître de jour en jour depuis l'arrivée de l'Esculape campagnard, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout événement, avoit jugé à propos de convoquer sa famille auprès de lui. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit allée depuis quelque tems à Londres; & un autre, avec une voiture pour *Jones*, convalescent chez M. *Western*.

Jones, en arrivant chez M. *Alworthy*, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, assemblée autour du lit de ce Seigneur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. *Blifil* pour son heritier, à charge de quelques legs assez considerables pour *Tuakum*, pour *Square*, & pour ses principaux domestiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterlin de revenu annuel, &

de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Bliss* prosterné aux pieds du lit de son oncle , étoient si bruyans , que la voix de *Tom* , encore plus affligé du danger de son bienfaiteur que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui , eut peine à percer jusqu'au malade. La foiblesse de M. *Alworthy* , & les représentations du Médecin , ne lui permettoient pas de leur parler si long-tems. Un domestique vint alors annoncer, qu'un Procureur arrivé en toute diligence de *Salisbury* , & qui avoit à parler en particulier à M. *Alworthy* , demandoit audience. Ce Seigneur chargea son neveu de l'entendre , n'étant plus en état de se mêler d'affaires ; & congédia la compagnie , dans l'espoir de pouvoir prendre quelques instans de repos.

En sortant de son appartement, *Tuakum* & *Square* également mécontents du legs que leur avoit laissé M. *Alworthy* , se prirent de querelle. Mille livres sterlin , une fois

payées , n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompense très-modique pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exorbitant pour un petit précepteur tel que *Tuakum* , déjà aux gages de *M. Alworthy* : tandis que lui-même , homme de condition , & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami , ne se voyoit gratifié que d'un legs pareil à celui d'un pédant !

Les paroles commençoient à s'élever entre ces deux personnages , lorsque *M. Blifil* , arrivant avec un air consterné , leur apprit, que l'express envoyé de *Salisbury*, venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A cette nouvelle , les deux Docteurs se réunirent pour consoler leur disciple , l'un par les motifs de la vertu , l'autre par ceux de la Religion.

Il fut ensuite agité entr'eux, sçavoir s'il étoit à propos , ou non , d'instruire *M. Alworthy* de cet événement. Le Medecin, entrant alors,

fut pour la négative : c'étoit risquer , sans nécessité , d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solennelle faite de sa part à son Oncle , de n'avoir jamais rien de caché pour lui , quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit , disoit-il , manquer essentiellement à ma promesse , & m'exposer à encourir la juste indignation de mon Oncle , au cas que le Ciel le guérissè , comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal , quel qu'il soit , ne doit jamais faire cacher la vérité.

Tuakum & *Square* , enchantés de la sagacité de leur disciple , ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyèrent si fortement , que le Médecin se vit forcé de s'y ranger , & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du Malade , à qui ce dernier , les yeux en larmes , fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec confiance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes , &

demanda à parler au Messager : mais *Blifil* l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant, à cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.

C H A P I T R E V I.

Fête interrompue.

LE Lecteur s'étonne sans doute que nous ayons perdu notre Héros si longtems de vuë. Il étoit resté dans la chambre de M. *Atworthy*, qu'il n'avoit pû se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avoit été témoin, & indigné de l'indiscrétion de *Blifil* lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de sa mere ; & très-peu s'en étoit salu qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant M. *Atworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, se préparoit à subir son arrêt avec cette constance qui dans ces

derniers momens caractérise toujours la vraie vertu , lorsqu'une crise favorable donna tout à coup quelque espérance au Médecin. La joie de *Jones* en fut extrême ; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaicteur : ses vœux furent exaucés , & le Malade , dès le lendemain de cette crise , fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée , en répandant l'allégresse dans tous les environs du Château , prouva combien *M. Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin , qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement , fut à l'envi complimenté & fêté partout. *Jones* l'accabloit d'embrassemens , & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Dès le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin , notre héros voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : *Blifil* , *Tuakum* , & *Square* furent invités de s'y trouver. Les deux

derniers furent exacts à l'heure du rendez-vous ; l'autre se fit longtemps attendre : on commença sans lui.

On bûvoit déjà , depuis deux heures à la santé du Malade ; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de *Jones*, lorsque le froid *Blifl* parut. Sa gravité offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'est pas , disoit-il , qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son Oncle ; mais la joye doit avoir ses bornes , & la décence doit toujours les fixer , surtout dans une maison où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une imprudence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de cette remontrance , *Jones* fut défarmé par les derniers mots de *Blifl*. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être pardonnable en pareille circonstance : aussi ne manqua-t'il pas , après avoir fait quelques ex-

cuses à *Blifil*, de lui présenter sa main, & de lui demander la sienne pour gage de leur réconciliation.

Mais *Blifil* ne pardonnoit pas si aisément. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant d'un ton indigné, il n'est pas étonnant que le spectacle le plus tragique ne fasse aucune impression sur un aveugle; quant à moi, qui ai eu le bonheur de connoître mes parens, il seroit surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi, traître! (s'écria *Jones*; en lui sautant au collet,) tu as la lâcheté de me reprocher l'infortune de ma naissance?... Cet éclair alloit être suivi d'un terrible orage, si les spectateurs ne s'étoient pas hâtés d'en prévenir l'effet. On sépara les parties; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva tristement la fête; & chacun tira de son côté.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

JOnes , après avoir quitté la compagnie , avoit eu encore assez de raison pour sentir qu'il avoit besoin de prendre le grand air avant que de se hasarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La soirée étoit belle ; & il se promenoit seul dans un petit bois , en rêvant aux charmes de sa chère *Sophie* , lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompuës par l'apparition d'une femme , qui l'ayant regardé fixement , se sauva dans le plus épais du bois. Les héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *esprits* : il ne balançoit pas à suivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire , il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favorise ou persécute quelqu'un , la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade sérieuse ; ils avoient vu passer , & très-bien reconnu l'ombre femelle. Tous les deux aussi soupçonneux l'un que l'autre , & présumant du mystère dans cette aventure , étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois , au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la poursuite du phantôme.

Tous deux également ennemis de *Jones* , & fermement convaincus de la réalité d'un rendez-vous ; tous deux charmés d'une récidive , qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de *Mr. Alworthy* , projettent , en surprenant les coupables , de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureusement pour *Jones* , le chemin qui pouvoit les conduire jusqu'à lui étoit difficile & très-abondant en brossailles. Quelques précautions qu'ils prissent , il entendit du bruit , leva la tête , & les reconnut. Son parti fut pris sur le champ : il s'avança fierement à leur

rencontre , très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum , outré de l'audace de son ancien Ecolier , & croyant encor être en droit de lui parler en Maître , lui cria , qu'il prétendoit vainement sauver de leurs mains son infâme *Moly* ; que *M. Blifil* , ainsi que lui , l'avoit très-bien reconnue ; que rien enfin ne les empêcheroient de la conduire au Château , pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Jones , peu ému de ce discours , mais indigné de le voir confirmé par *Blifil* , (dont les insultes de l'après-midi étoient encor profondément gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum* , qu'en l'assurant que tous les Pédagogues du Comté , dussent-ils être secondés par autant de *Blifils* , ne parviendroient jamais à le forcer , lui vivant , de consentir à l'ombre d'une lâcheté.

Cette déclaration précise ayant achevé d'enflâmer la bile de *Tua-*

kum & de son disciple chéri , fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats à coups de poing , dont les Annales des ruës de Londres ayent jamais fait mention.

Qu'il fuffise au Lecteur de fçavoir , que le brave *Tom* , après avoir foutenu long-tems , fans perdre un pouce de terrain , l'effort de fes deux affaillans , qu'il avoit mis alternativement hors de combat , alloit peut-être fuccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces , lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée , & décidèrent la victoire en fa faveur.

Tuakum & *Blifil* étoient déjà par terre avant que *Jones* eût eu le tems de jetter les yeux fur le généreux champion qui venoit de le fecourir. Avec quelle joye , avec quels sentimens de reconnoiffance , ne reconnut-t'il pas *M. Western* !

Ce gentilhomme, qui se promenoit aux environs avec fa famille , avoit apperçu de loin le combat de deux

hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage , pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Ministre *Supple* , que nous avons vû dernièrement à la table de M. *Alworthy* , Madame *Western* tante de *Sophie* , & *Sophie* elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux , n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté , le désastreux *Blifil* étendu sur la terre , pâle , & presque sans sentiment ; non loin de là , le glorieux *Jones* couvert de sang , partie du sien propre , partie du révérend *Tuakum* ; plus bas , étoit le *Grand Western* , jettant un œil de clémence sur *Tuakum* , gissant à ses pieds , & pardonnant à l'ennemi vaincu.

Chacun s'empressa d'abord à secourir les blessés ; & *Blifil* , le plus maltraité de tous , commençoit à reprendre l'usage de ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus touchant

encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

La charmante *Sophie* elle-même étoit évanouie !

Tous les flacons sont bientôt épuisés ; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais , tandis que chacun court , & en cherche vainement , *Tom* qui se souvient d'un petit ruisseau voisin , prend *Sophie* dans ses bras , traverse en courant un champ de bled mur , se plonge dans l'eau jusqu'à mi-corps , en arrose sa belle malade , & parvient enfin à la rappeler à la vie.

M. Western , & le reste de la compagnie , ignorant le dessein de l'impétueux *Jones* , l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent au moment même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la scène tragique , à compter de cet instant , fut changée en scène de joye & de reconnoissance. *M. Western* , après avoir mille fois embrassé *Tom* & sa fille , ne voulut pas absolument qu'il retournât chez lui ce soir , & prétendit l'emmener sur le champ à son Château , pour faire panser ses playes.

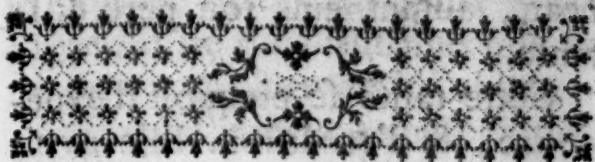
Mais le bon cœur de *Jones* ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi les deux blessés , quoique ses adversaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint , de M. *Werstern* , que l'on revînt à eux.

On les trouva tous deux sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrâce , & se promettant bien d'en tirer vangeance. Ils se hâtèrent même de la commencer dès-lors , en faisant part à la Compagnie du sujet de la querelle. Mais M. *Western* ne fit qu'en rire : ce qui acheva tellement de les irriter , qu'ils refuserent constamment le souper qu'il leur offroit chez lui , dans l'intention de moyenner un traité de paix entre les parties.

Quant à *Jones* , il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie* , espérant fort de trouver l'occasion de se justifier auprès d'elle , pour ne pas profiter des offres de M. *Western*.

C'est ainsi que se termina cette querelle sanglante , & que nous mettrons fin au cinquième Livre de cette Histoire.

Fin du cinquième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE SIXIÈME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de Madame WESTERN.
Finesse de son discernement.*

Quoique *Jones* eût eu le tems d'entretenir sa maîtresse dans la route, elle seule fut triste pendant tout le souper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta brusquement après avoir feint de manger un mor-

ceau, laissant seuls son pere & sa tante.

Cette tante se picquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit jadis passé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle le *monde*. Ses connoissances, depuis sa retraite, s'étoient prodigieusement perfectionnées, par la lecture des Pièces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes, & de tous les papiers publics : en sorte que, dans tout le canton, Madame *Western* passoit pour une femme aussi consommée dans la Littérature, que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé soigneusement toutes les circonstances capables de jeter quelque jour sur une matiere si difficile à approfondir, elle étoit enfin parvenue à se convaincre que la mélancolie de sa niece ne pouvoit partir que d'une

passion secrète. Ce premier point gagné, il ne s'agissoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle se rappela l'évanouissement de *Sophie* dans le bois, le soir du combat de *Jones* contre *Tuakum & Blifil*, ainsi que la tristesse de sa niece pendant le souper qui s'en étoit ensuivi, & dont *Blifil* avoit refusé d'être. Il n'en falut pas d'avantage pour lui persuader que M. *Blifil* étoit l'heureux mortel pour qui la belle *Sophie* soupiroit en secret.

Cependant, la crainte de se compromettre, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitudes.

M. *Western* fut charmé de cette nouvelle : *Blifil* étoit l'héritier présomptif de M. *Alworthy* ; M. *Alworthy* étoit très-riche ; leurs Terres se touchoient ; rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on

ne pouvoit trop tôt la faire.

J'ai déjà insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens vifs, toujours prêts à céder aux premières impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy* convalescent depuis quelques jours à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaisir pour M. *Western*, que celui de surprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Blifil* pour époux : car il s'en falloit de cent lieues qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. *Alworthy*, soit de celle de son neveu.

Le dîné où les deux familles se trouvoient rassemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M.
Western

Western attira l'oncle de *Bliss*, dans une allée écartée du jardin, & lui proposa, sans aucun préambule, l'alliance qu'il avoit projetée.

M. *Alworthy*, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition, il la reçut sans transport, & même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner à M. *Western* combien il avoit toujours désiré cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie* ; il remercia M. *Western* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; & l'assura, que si les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne souhaitoit rien plus sincèrement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponse de M. *Alworthy* déconcerta un peu M. *Western*, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de sçavoir, si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre,

lui parut surtout du dernier ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, sont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse ; & si quelqu'un a assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que *Sophie*, je suis son très-humble serviteur, n'en parlons plus.

M. *Alworthy* essaya vainement de le calmer, en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres, & très-prompt à les accepter ; tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme, fut une répétition cent fois réitérée de ses dernières paroles.

Le caractère de M. *Western* étoit trop bien connu, pour que M. *Alworthy* s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion & la nuit le ramèneroient à la raison. On parla d'autre chose, & l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entre eux.

CHAPITRE II.

Matières curieuses.

DEs que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il apella son neveu dans son cabinet; & il lui fit part des propositions de M. *Western*, en lui témoignant toute la satisfaction qu'il auroit de voir réussir ce mariage.

Blifil, sur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impression, avoit pourtant songé plusieurs fois qu'un parti aussi considérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déjà eues sur elle, que par la crainte que M. *Western* venant un jour à se remarier, ne diminuât beaucoup la fortune de sa fille.

Dans la circonstance présente, cette crainte disparoissoit. C'étoit M. *Western* lui-même qui proposoit

le mariage : on pouvoit lui donner des entraves. Ainsi, le grave *Blifil* parut consentir avec joye aux desirs de son oncle, en se réservant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition, & plus encor son avarice, n'osoit mettre au jour par rapport aux précautions utiles à prendre contre son beau-pere futur dans les clauses du contrat.

M. *Alworthy* écrivit dès le lendemain à M. *Western*, pour lui apprendre combien son neveu étoit pénétré & reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire ; & pour l'assurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis d'aller se jeter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Western*, au comble de ses vœux, & sans dire un mot de tout ceci à sa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevue des deux Amans.

Très-satisfait de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Western*

pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire , & à interpreter la gazette au Ministre *Supple. M. Western* , qui sçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation aussi sérieuse , fut malgré son impetuosité naturelle obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure , avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin , qu'il avoit quelque chose de très-important à communiquer ; à quoi Madame *Western* ayant répondu , qu'elle étoit entièrement aux ordres de son frere , ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du *Nord* , qu'il n'étoit pas possible de lui parler dans un quart-d'heure plus favorable.

Le Ministre retiré , M. *Western* apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait , en la priant de porter toutes ces bonnes nouvelles à *Sophie* : commission dont la tante se chargea très-volontiers , & sans rien objecter à son frere. Graces , sans

doute, à l'aspect favorable du *Nord*, sans quoi la vivacité de la conduite de M. *Western* eût été la matière de plus d'un commentaire politique.

Sophie étoit occupée à lire, lorsque sa tante arriva à son appartement. De bout, de bout, ma nièce ! (s'écria Madame *Western*, d'un ton & d'un air semillant) il est bien question maintenant de lecture. Allons, dis-je, que l'on se coëffe, que l'on s'habille au plutôt de son mieux..... oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien servie : nous l'aurons cette après-midi ; jugez si je vous aime !....

Eh qui, Madame ? répondit *Sophie* interdite, la rougeur sur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua Madame *Western*, Eh qui ?.... c'est donc à votre tante que vous comptiez en imposer ? c'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher votre passion ? à votre pere, passe ; mais à moi ! à moi !... j'ai

trop vécu , ma pauvre nièce ; ne dissimulons plus. J'ai lû , je lis encore jusqu'au fond de votre ame. Dès le lendemain de mon arrivée , j'ai connu la carte de votre cœur ; j'ai suivi , j'ai interprété les moindres mouvemens : j'ai vû votre vainqueur !..... n'en rougissez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai instruit votre pere , qui l'approuve aussi ; & M. *Alworthy* , d'accord avec nous , consent aux vœux des deux jeunes Amans que nous croyons tous très-dignes l'un de l'autre..... Eh bien , vous rougissez encor ? vous ne répondez pas ?..... Aux armes, dis-je encore un coup ! il vient dès cette après-midi : c'est M. *Alworthy* , c'est votre pere qui l'envoye.

Cette après-midi ! s'écria *Sophie*, en soupirant. Oui , oui , cette après-midi même , dit la tante. Pourquoi ce tremblement ? pourquoi ce trouble , & cet air abattu ? Pour moi , je le trouve très-bien ! & j'eusse été de votre goût , si mon âge.....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il est aimable; & que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens..... courageux, & com-pâtissant; plein d'esprit, sans mé-chanceté; humain, poli..... en un mot, fait pour plaire... Eh, qu'im-porte le défaut de la naissance, quand il est compensé par tant de vertus!

Qu'appellez-vous, défaut de la naissance? repartit Madame *Wes-tern*; Où prenez-vous cela? qui peut vous avoir fait de tels con-tes?

Hélas, Madame, répondit *Sophie*, les yeux baissés, ai-je pû ignorer une chose aussi publique? ai-je pû ne pas sçavoir combien le pauvre M. *Jones* a eu à souffrir, & souffre peut-être encore, d'un malheur dont il n'est pas com-ptable?.....

M. *Jones*! s'écria tout-à-coup la tante. M. *Jones*!..... Ciel, qu'entends-je?.... ce n'est donc pas

M. *Blifil* ? quoi , malheureuse , c'est M. *Jones* que vous aimez !.... le silence & la pâleur de *Sophie* , qui étoit plus morte que vive , ne pouvoient laisser plus long-tems Madame *Western* incertaine sur le véritable objet de la tendresse de sa nièce.

Ce que la surprise , le mépris , la rage , tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit si cruellement trompée dans ses espérances , fut employé pour accabler la triste *Sophie* , & le malheureux *Jones*.

La nièce , presque inanimée ; étoit aux pieds de l'implacable tante , qui rugissant de fureur , vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit appaiser les fougueux transports de sa colére ; & *Sophie* frémissait à chaque instant qu'ils ne fussent entendus !

A force de pleurs & de supplications , elle obtint enfin une promesse de Madame *Western* de ne

point trahir son secret : mais ce ne fut qu'en promettant , à son tour , de travailler à étouffer son indigne passion pour *Jones* , & de recevoir la visite de M. *Blifil* avec toute la politesse & tous les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

C H A P I T R E III.

Plus intéressant encore.

DÈS que Madame *Western* fut sortie de l'appartement de *Sophie* , Mlle *Honora* y entra , & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de pitié. *Honora* , qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la scène qui venoit de se passer entre la tante & la nièce , avoit prêté l'oreille au trou de la ferrure , & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau redoublement de confusion pour *Sophie* ! qui se

voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret que Mlle. *Honora* sçavoit aussi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique babillarde, étoit sensible : elle aimoit sa maîtresse; & nous avons déjà vu qu'elle ne haïssoit point *Jones*. Elle déclama longtems contre les peres assez injustes pour vouloir forcer l'inclination de leurs Enfans; encore plus vivement, contre les gens qui se mêlent sans mission des affaires d'autrui : Chapitre où Madame *Western* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie* à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir sans répugnance apparente les visites de M. *Bliss*; promit enfin à sa maîtresse de lui être fidelle, & de la servir au risque même de sa vie.

Après le dîné, M. *Western*, pour la premiere fois, déclara ses intentions à sa fille, en lui faisant valoir la vivacité avec laquelle il avoit travaillé à hâter son bonheur, dès l'instant qu'il avoit été

instruit de ses inclinations par Madame *Western*.

Sophie, encouragée par les caresses de son pere, & par sa bonne humeur, alloit ouvrir la bouche pour lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. *Blifil*.

M. *Western*, après avoir embrassé fortement son gendre futur, se crut de trop dans cette premiere entrevue, & laissa les Amans ensemble.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune Gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, étoit encore doué de cette défiance stupide de soi-même, que l'on traite assez vulgairement de modestie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil mêlé avec le sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût mal parler : mais, il vouloit ici parler mieux ; & les mots expiroient sur ses lèvres. Il gagna pourtant enfin

assez sur lui-même pour hazarder quelques lieux communs tournés en complimens guindés , auxquels on répondit , en baissant les yeux , par quelques demie-révérances , & autant de monosyllabes polies.

M. *Blifil* , fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes , & sur sa bonne opinion de lui-même , interpréta favorablement le trouble de *Sophie* , qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'elle avoit pour lui. Lors même que *Sophie* , excédée de la longueur de sa visite , se leva pour passer dans une autre chambre , il ne manqua pas d'imputer cette démarche à l'excès de sa pudeur , & de s'en consoler dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour , son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très-digne fils de feu son pere , la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi , sûr de l'aveu & de la protection du pere ; également certain de l'obéissance

d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. *Blifil* sortit extrêmement content de sa visite.

M. *Western*, qui veilloit l'instant de sa sortie de chez sa fille, le trouva si satisfait de la reception qu'il en avoit eüe, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avoit commandé un instant à ses passions, pensa danser de joie, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille, où ses transports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire tant en habits, qu'en bijoux : sa fortune n'étoit pas à lui, tout étoit à *Sophie*, il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginoit pas avoir donné lieu à *Blifil* d'être fort content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoît cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : *Blifil* étoit homme à

presser le mariage ; la vivacité de son pere ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux amant ; la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour *Jones*, ne pouvoient plus être long-tems cachées. . . . Tant de motifs réunis la jetterent aux pieds de M. *Western*, & lui donnerent assez de force pour supplier son pere de ne point la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoît le plus d'averfion.

Quelle surprise ! Quelle chute d'idées pour le fougueux M. *Western* ! ... Cette *Sophie*, cette fille l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un couroux d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache brusquement de ses bras ; & lui annonce, en jurant à l'Angloise, qu'il faut se résoudre à épouser *Blifil*, ou à être chassée de la maison paternel-

le, pour n'y jamais rentrer.

L'emportement de M. *Western* étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans s'appercevoir que la pauvre *Sophie*, après avoir envain prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans son sang.

Jones étoit dans l'appartement de M. *Western*, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux Gentilhomme, encore tout fumant de colere, ne se fit point presser pour faire part à *Tom* de ce qui y donnoit lieu.

Jones, qui n'avoit pas eu le moindre indice de ce qui s'étoit passé en faveur de *Bliss*, pensa tomber à la renverse en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. *Western* la permission d'aller voir sa fille, sous prétexte de hazarder ses efforts pour l'engager à se soumettre aux désirs de son pere.

L'extrême agitation de M. *Wes-*

tern , ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint sans peine l'effet de sa demande.

CHAPITRE IV.

Scène touchante.

Sophie , que son pere avoit laissée évanouie en sortant de chez elle , se relevoit avec peine , lorsque *Jones* y entra : les larmes , & le sang , baignoient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah , M. *Jones* , dit-elle , vous voyez la plus malheureuse personne du monde ! Hélas , qui vous amène ici ? ... Vous ignorez sans doute toute l'horreur de ma situation ; & votre présence seule peut l'augmenter encore ! Fuyez , fuyez au plutôt : c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi , dit-il , d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne

du sang que je vois couler. . . . O *Sophie*. Que ne puis-je épuiser mes veines , pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux ! . . . Je ne vous dois déjà que trop , interrompit-elle , en le regardant tendrement..... Hélas , pourquoi m'avoir sauvé la vie ? ... Nous ferions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel , que dites-vous ? repartit *Jones* : est-il quelque supplice plus douloureux pour moi que les souffrances de *Sophie* ? Puis-je respirer que pour elle ?

Sa voix & ses regards , en prononçant ces mots , étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de l'une des mains de *Sophie* , que cette fille trop occupée de sa douleur , ne songea guères à lui retirer.... Tous deux observoient un profond silence , tandis que leurs yeux mouillés de pleurs , & fixés l'un sur l'autre , lisoient mutuellement dans leurs ames.

Sophie enfin recouvra assez de forces pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de sa

chambre , en lui faisant entendre qu'elle étoit perdue si on les y rencontroit ensemble.

Jones la tranquilisa , & la surprit encore davantage en l'assurant , que c'étoit par ordre de son pere , qui lui avoit appris toute l'aventure de l'après-diné , qu'il s'étoit rendu auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival , s'écria-t-il , c'est en faveur de *Bliss* qu'il croit que je viens vous parler. Mais , que n'eussai-je point promis , pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ? ... Parlez , parlez-moi donc , chere *Sophie* , consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aimait-il jamais si tendrement que moi !... Quoi , vous êtes assez barbare , pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver de vous pour jamais !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !..

Sophie , levant alors sur lui un œil où toute la tendresse énergique

du sentiment étoit peinte. Ah! qu'exige M. Jones? dit-elle, que prétend-t-il que je lui dise?

Promettez, promettez seulement, s'écria-t-il en soupirant, que vous n'épouserez jamais *Bliss*.

Arrêtez, répondit *Sophie*: le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur! soyez certain qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce qu'il dépendra de moi de lui refuser... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baissant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'espérer!

Hélas! lui dit *Sophie*, à quoi prétendez-vous que je m'engage? quel espoir puis-je vous donner? Ignorez-vous tout ce que je dois à mon père? Ignorez-vous ses intentions?

Non, répliqua-t-il, mais je sais qu'il ne peut vous forcer à vous rendre malheureuse.

Ce n'est pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, c'est plus encore la crainte de troubler le repos de ses jours. C'est plus

encore celle de rendre votre perte aussi inévitable que la mienne , si je suis assez foible pour ne pas résister à vos feux... C'est cette pensée seule qui m'affermirait assez pour vous ordonner d'éviter votre perte en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones* , je ne crains rien , que de perdre *Sophie* Ciel ! prononce ma mort , avant que de nous séparer.

Les deux Amans , fondans en larmes , s'attendrissoient ainsi mutuellement , lorsqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux , dans cette circonstance , que celui du tonnerre , annonça l'arrivée du redoutable *M. Western*.

Sa sœur qu'il avoit instruite de la désobéissance de sa fille , s'étoit cruë affranchie de la promesse qu'elle avoit faite à *Sophie* ; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle sçavoit des sentimens secrets de sa nièce en faveur de *Tom Jones*.

Oùtré contre sa fille , autant que

contre son téméraire Amant , M. *Western* n'avoit fait qu'un saut de l'appartement de sa sœur à celui de *Sophie* , dont il avoit presque enfoncé la porte.

8 Mais un spectacle auquel il ne s'attendoit pas, suspendit en entrant tout à coup sa rage : *Sophie* , pâle, sanglante , & presque sans sentiment, étoit tombée dans les bras de *Jones* ! ... Son premier mouvement fut de courir à sa fille , qu'il croyoit morte; de là, à la porte de la chambre , pour appeller du secours ; de raccourir ensuite à elle , sans faire attention dans les bras de qui elle étoit , pour la prendre dans les siens propres , & tâcher de la rappeler à la vie.

Toute la maison , ainsi que Madame *Western* , fut bientôt dans la chambre de *Sophie* , que l'on eut peine à faire revenir , & que l'on mit au lit , après avoir congédié tous les hommes.

M. *Western* , un peu rassuré sur le danger de sa fille , reprit toute sa fureur en jettant enfin les yeux





sur *Tom Jones*. Heureusement peut-être pour tous deux , que le Ministre *Supple* , homme très-robuste & pacifique , s'opposa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le désolé *Jones* , tandis que son adversaire étoit enchaîné dans les bras du Ministre , employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiser le ressentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures , avec les menaces les plus humiliantes , au cas qu'il osât jamais reparoître au Château ; & il se vit enfin forcé , en cédant aux conseils du Ministre , de se soustraire à la présence de ce fougueux vieillard , pour retourner dès l'instant même au Château de M. *Alworthy*.



CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de ce désastre , M. *Alworthy* étoit à déjeuner tranquillement avec son neveu *Bli-fil* , lorsque M. *Western* encore tout échauffé de la veille , entra sans se faire annoncer ; & leur fit tout d'une haleine le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévu , & déjà indisposé contre *Tom Jones* , s'en remit à M. *Western* sur la punition du coupable , & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté , que le Château de M. *Western* , & les environs mêmes , feroient

seroient à l'avenir interdits à *Tom*, sur peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaicteur ; qui se chargea de le réprimander de façon à ne laisser rien à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western, content de ces assurances de la part de *M. Alworthy*, se retourna vers le triste *Blifil*, à qui la surprise & la rage n'avoient pas encore permis d'ouvrir la bouche : il lui protesta par serment qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui ; il l'embrassa plus d'une fois en cette qualité, & retourna chez lui avec autant de précipitation qu'il en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit y arriver pendant son absence.

Après le départ de *M. Western*, *M. Alworthy* voyant son neveu soupirer en rêvant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas, Monsieur, lui répondit *Blifil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la Raison & la Passion lui indiquent

chacune un chemin contraire? La Raison m'insinuë de quitter une femme dont le cœur est épris pour un autre : la Passion me flatte que le tems pourra changer son inclination en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur dont il semble être en possession : mais la résolution déterminée de M. *Western* me fait en même tems appercevoir, qu'en disputant ce cœur, je travaille à procurer le bien de toutes les parties : non seulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte est infaillible, s'ils sont jamais époux. La fille, & j'en suis bien certain, est perdue sans ressource ; puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, & d'une alliance aussi honteuse, elle aura encore la douleur de voir dépenser avec une misérable le peu de bien que M. *Western* n'aura pû se dispenser de lui donner... Ah, mon cher oncle ! si vous connoissiez *Jones* aussi bien que moi ? si vous

ſçaviez tout ce que j'ai crû devoir vous taire?.... Quoi donc? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monsieur, répliqua *Blifil*, tout cela est passé; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, sur peine de défobéissance, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous ſçavez, répondit *Blifil*, que vos ordres furent toujours ſacrées pour moi: je ſuis pourtant fâché d'en avoir tant dit; vous pourriez dans la circonſtance préſente me ſoupçonner de quelque animoſité contre lui: cependant le Ciel m'eſt témoin, qu'un motif auſſi bas n'entra de mes jours dans mon cœur! daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès à préſent j'oſe vous demander ſa grace!

Je n'admets aucune condition, répliqua M. *Alworthy*; je n'ai montré, je crois, que trop de foibleſſe pour ce libertin; & beaucoup

plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en sçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, sans doute, s'écria *Blifil*, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, ainsi que moi, étoit en larmes, il faisoit retentir la maison de ses chants & de ses infâmes débauches. Indigné de son mauvais cœur, je crus devoir lui faire quelques représentations sur l'indécence de sa conduite : mais l'état où le vin l'avoit réduit lui permettoit peu de m'entendre : il poussa l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi. Qu'entends-je ! interrompit *M. Alworthy* : le traître a osé vous frapper ?

Hélas, continua *Blifil*, je le lui ai depuis longtems pardonné. Puiffe-t'il aussi aisément oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaiteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désiroit de-

puis longtems , il acheva d'écraser *Jones* , en chargeant des plus noires couleurs l'Histoire du prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par *Tom* : Histoire que la charité l'avoit , disoit-il , empêché d'apprendre à son cher oncle , & surtout dans un tems de convalescence.

M. *Alworthy* avoit déjà prononcé dans son cœur la sentence de *Jones*. Il fit pourtant appeller *Tuakum* , qui après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Blifil* , mit la dernière main à l'ouvrage de son disciple , en montrant à M. *Alworthy* son estomach encore meurtri des coups qu'il avoit reçûs du coupable.

Le Lecteur est peut-être surpris que *Blifil* & *Tuakum* eussent tardé si longtems à instruire M. *Alworthy* des dernières fredaines de *Jones*. Mais , il avoit fallu attendre que le rétablissement de la santé de M. *Alworthy* eût fait ren-

voyer le Médecin qui auroit pû les démentir , du moins pour la premiere scène. Ils étoient sûrs , d'ailleurs , que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à ajouter à son procès : au moyen de quoi leur succès ne pouvoit plus être douteux. Ajoutons enfin , que *Bliss* , en paroissant avoir exigé le silence de *Tuakum* (par rapport aux outrages qu'il avoit reçus) paroissoit en même-tems aux yeux de M. *Alworthy* être véritablement ami de *Jones* ; & qu'il étoit sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles.

Monsieur *Alworthy* avoit pour coûtume de ne jamais punir personne , de ne pas même congédier un domestique, dans la cha-

leur de son ressentiment. Il attendit l'après-dîné , pour mettre la sentence de *Jones* à exécution.

Le pauvre garçon assista au dîner , à son ordinaire ; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber sur lui de la part de M. *Alworthy* , l'avertirent que M. *Western* avoit révélé toute son intrigue avec *Sophie* , & acheverent de le déconcerter. La table levée , & les domestiques partis , M. *Alworthy* commença sa harangue.

Il rappella en détail toutes les iniquités de *Jones* , principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même ; & finit par lui dire , que s'il étoit hors d'état de se justifier clairement sur chaque article , il pouvoit dès à présent partir , pour ne jamais remettre le pied dans le Château.

L'étonnement de *Jones* , déjà accablé par ses autres chagrins ; le trouble qui s'empara de son

cœur , aux accusations imprévuës d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévère , ne lui laissoient pas assez de liberté d'esprit pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs , les charges au fond , étoient vraies : les circonstances seules auroient pû l'excuser : mais , il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête ; & semblable à un criminel , réduit au désespoir , il n'invoqua que la clémence de son Juge.

La pitié que j'ai euë de votre jeunesse , lui dit M. *Alworthy* , & l'espoir de vous ramener à la vertu , ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serois aussi coupable que vous , si je vous pardonnois encore. Que dis-je ? votre criminelle audace , en tentant de séduire une fille , à qui vous ne deviez que le respect le plus profond , me force à justifier mon propre caractère , en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître

mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude , ou de la lâcheté. Si mon humeur , & mon repos vous eussent été chers , vous n'eussiez pensé , qu'en frémissant , à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez sévères pour un traître & pour un ingrat ? Je me crois à peine excusable en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe : je vous ai élevé comme mon fils , je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez , en ouvrant ce papier , de quoi vous mettre en état de vivre , pour peu que vous vouliez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier témoignage de ma bonté , ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part d'un homme , qui passé ce jour , ne veut plus avoir de commerce avec vous..... je veux bien vous dire encore , que rien dans toute votre conduite ne m'a touché plus sensiblement , que votre extrême ingratitude pour un ami (en mon-

trant *Blissil*) dont les tendres sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par *Jones*. Un torrent de larmes ruissela de ses yeux ; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il se sentit pendant quelques instans incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de sortir de la maison. Il s'y résolut enfin , après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. *Alworthy*, avec des transports aussi difficiles à affecter qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

Jones, dûëment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems informé que ses habillemens,

ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir , lui seroit envoyé partout où il jugeroit à propos.

Il partit, après avoir reçu cet avis ; & fit environ un quart de lieuë sans se retourner , ni sans sçavoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau , qui s'opposoit à son passage ; & bien plus fatigué par sa douleur, que par le chemin qu'il avoit fait , notre infortuné Héros jugea à propos de se reposer quelques momens dans la prairie, dont ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere , s'écria-t'il , avec une espece d'air d'indignation , ne m'enviera du moins pas la consolation de gémir ici !

C'est-là qu'il s'abandonna tout entier aux violens transports de sa douleur ; & qu'après avoir longtemps pleuré sur son sort , il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur sa passion , & sur le parti qui lui restoit à prendre dans la situation déplorable où il se voyoit réduit.

L vj

Son plus grand embarras étoit de sçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de se détacher d'elle , lui portoit la mort dans le cœur ; mais celle de causer la perte de cette aimable fille , s'il persistoit plus long-tems dans un espoir trop chimérique , étoit pour lui un autre supplice aussi cruel que le premier.

Déchiré tour à tour par ces pensées accablantes , le malheureux *Jones* se relevoit & retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. *Alworthy* , l'amertume de ses reproches, l'impossibilité apparente du succès , & surtout la gloire de sacrifier sa passion au repos de sa maîtresse , le déterminèrent enfin à fermer l'oreille à l'amour , pour n'entendre plus que la voix de l'honneur.

Son amour-propre , flatté de la grandeur du sacrifice , lui ferma les yeux sur tout ce qu'il pourroit lui coûter. Il courut à une maison voisine , où ayant trouvé tout ce

qu'il falloit pour écrire , il se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation , je présume assez de la bonté de votre cœur pour me flatter que les expressions de ma lettre , sans doute mal conçues , trouveront grace devant vous. Hélas ! c'est le cœur seul qui me les dicte , & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

J'ai résolu , Madame , de vous obéir , en me privant pour jamais de votre chere & aimable présence : cet ordre est bien cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune bien plus que ma Sophie. Et tel est mon malheur , qu'il devient même nécessaire pour vous , & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi !

Croyez , croyez , belle Sophie , que je vous cacherois mes souffrances mêmes , si je pouvois probablement

imaginer que la voix publique dût ne pas vous en instruire. Je connois la bonté , & la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui épargner les peines qu'il ressent toujours pour les malheurs d'autrui. Puissent les miens ne point troubler votre repos. Après vous avoir perduë , tous les maux que l'avenir me prépare ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie ! qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore d'être forcé de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant l'amour le plus pur , l'amour le plus tendre & le plus sincere exige l'un & l'autre.

Pardonnez-moi d'oser penser que le moindre ressouvenir d'un malheureux soit capable d'altérer en rien votre repos. Mais s'il étoit possible que cela fût , immolez , sacrifiez jusques à ma mémoire à la tranquillité de votre cœur. Croyez , s'il le faut , que je ne vous aimai jamais ; pensez combien je vous méritois peu ; écoutez la voix de la gloire , & méprisez un présomptueux , dont la témé-

*rité ne sçauroit être trop punie... La
plume me tombe des mains... Puisse le
Ciel veiller toujours sur ma Sophie!*

Jones, cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver absolument vuides. La vérité du fait est, que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eû l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres sterling, avoit été jetté avec le reste ; & le pauvre *Jones* ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa lettre ; après quoi, il n'eut rien de plus pressé, que de retourner sur les bords du ruisseau, dans l'espérance d'y retrouver tout ce qu'il avoit perdu.

A peine *Jones* s'étoit-il mis en

chemin , qu'il rencontra son ancien ami *George* le Garde-Chasse , qui après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune , (qui avoit déjà transpirée dans le canton) s'étoit hâté de le suivre pour lui faire offre de ses services.

Il retourna avec son ami dans la prairie , où ils chercherent longtemps ensemble ce qu'ils n'avoient garde de trouver ; & ce , par une raison toute simple. C'est que le portefeuille , & tout le reste , étoit dans la poche de *George* , qui l'instant auparavant ayant fait cette trouvaille, dont il connoissoit toute la valeur , avoit jugé à propos d'en faire son profit.

Jones , ayant perdu tout espoir de recouvrer ses effets perdus , & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrâce que bien des gens ne le croiront , se retourna tout-à-coup vers son ancien ami , & lui demanda avec chaleur , s'il pouvoit attendre de son amitié le service le plus signalé que sa situation présente pût lui permettre d'en recevoir ?

L'honnête *George*, qui avoit amassé quelque argent au service de *M. Western*, au sçu de son ami *Tom*, appréhendant qu'il ne fût question d'en prêter une partie, ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois, que *M. Tom* pouvoit en toute occasion compter sur ses services. Mais son inquiétude se dissipa, en apprenant qu'il ne s'agissoit que de porter une Lettre à *Sophie*. Il s'en chargea de tout son cœur : car, à l'argent près, *Tom Jones* étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la Lettre pouvoit passer jusqu'à *Sophie*. *George* partit au moment même, & *Jones* alla attendre le retour de son Messager dans une Hôtellerie à un quart de lieuë de là.

George ne fut pas plutôt arrivé chez *M. Western*, qu'il rencontra Mlle *Honora*, à qui, après l'avoir fondée par quelques questions préliminaires, il remit la Lettre pour sa Maîtresse ; & de qui il en reçut

une autre qu'on avoit portée tout le jour dans son sein , & qu'on désespéroit déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le Garde-chasse , charmé de s'être si heureusement acquitté de sa commission , revint à toutes jambes au Cabaret où étoit Jones , qui s'étant saisi avidement de la Lettre de Sophie , y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté , par rapport à moi , toutes les insultes de mon pere , fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnaissance que je ne croirai jamais pouvoir assez acquitter. Vous connaissez son caractère ; daignez , à ma priere , éviter partout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler... Croyez pourtant , que la plus grande violence pourra seule me faire disposer de ma main en faveur de

quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut , relut & baïsa cent fois cette lettre ; elle ralluma tous ses desirs. Il se repentit de la façon dont il avoit écrit à *Sophie* ; mais il se reprocha bien plus d'avoir envoyé une autre lettre pendant l'absence de son Messager , par laquelle il promettoit solennellement à M. *Alworthy* , d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour Mlle *Western*.

Cependant , dès qu'il fut un peu plus de sang froid , il sentit que le billet de *Sophie* n'adoucissoit ni ne changeoit rien à sa situation , qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez durable pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans aussi fidèles.

Cette dernière idée le raffermît dans ses premières résolutions ; & après avoir pris congé de *George* , il se mit en chemin vers une petite ville voisine , où il avoit prié M.

Alworthy, (au cas qu'il lui plût
de ne pas révoquer sa sentence ,)
de lui envoyer son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

*Conduite de SOPHIE , qui sera ap-
prouvée par celles de son sexe ca-
pables de penser comme elle.*

S*ophie*, depuis vingt-quatre heu-
res , n'avoit point passé le tems
agréablement. Elle avoit essuyé de
très-longues conversations , & de
très-ennuyeuses lectures de la part
de sa tante , dont le but étoit de lui
prouver que l'amour , dans le mon-
de poli , n'étoit plus regardé que
comme une passion ridicule. Le ma-
riage , disoit-elle , n'est aujour-
d'hui considéré de la part des fem-
mes , que comme une charge ou un
office de judicature l'est par les
hommes ; proportionnément aux
avantages qu'on en retire , soit pour
la fortune , ou pour s'avancer dans
le monde. Ces maximes solides ,

appuyées par nombre d'exemples illustres , & très-prolixement commentées par la scientifique tante , avoient tellement excédé la pauvre *Sophie* , qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit ; où elle étoit encore au retour de son pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. *Western* entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ainsi , lui dit-il ; tout est en sûreté : je ferai en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots , il ferma la porte , & en donna la clef à *Honora* , après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promesses au cas qu'elle lui fût fidelle , & les menaces les plus terribles , au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les ordres d'*Honora* , étoient ; de ne pas souffrir que *Sophie* mît le pied hors de sa chambre , à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller ; & de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule. Ordre pour

Alworthy, (au cas qu'il lui plût
de ne pas révoquer sa sentence ,)
de lui envoyer son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

*Conduite de SOPHIE , qui sera ap-
prouvée par celles de son sexe ca-
pables de penser comme elle.*

S*ophie*, depuis vingt-quatre heu-
res , n'avoit point passé le tems
agréablement. Elle avoit effuyé de
très-longues conversations , & de
très-ennuyeuses lectures de la part
de sa tante , dont le but étoit de lui
prouver que l'amour , dans le mon-
de poli , n'étoit plus regardé que
comme une passion ridicule. Le ma-
riage , disoit-elle , n'est aujour-
d'hui considéré de la part des fem-
mes , que comme une charge ou un
office de judicature l'est par les
hommes ; proportionnément aux
avantages qu'on en retire , soit pour
la fortune , ou pour s'avancer dans
le monde. Ces maximes solides ,

appuyées par nombre d'exemples illustres , & très-prolixement commentées par la scientifique tante , avoient tellement excédé la pauvre *Sophie* , qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit ; où elle étoit encore au retour de son pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. *Western* entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ainsi , lui dit-il ; tout est en sûreté : je ferai en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots , il ferma la porte , & en donna la clef à *Honora* , après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promesses au cas qu'elle lui fût fidelle, & les menaces les plus terribles , au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les ordres d'*Honora* , étoient ; de ne pas souffrir que *Sophie* mît le pied hors de sa chambre , à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller ; & de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule. Ordre pour

tant à la Duégne , de faire toutes les volontés de sa maîtresse , en lui interdisant seulement l'encre , les plumes & le papier , dont l'usage étoit défendu à *Sophie*.

A l'heure du dîner , le vieux Gentilhomme fit descendre sa fille , qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire , on ne parla de rien ; & la table levée , on la reconduisit à sa prison.

Le soir , la Géolière *Honora* lui remit la lettre qu'elle avoit reçue des mains du Garde-chasse. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite , & se jetta sur son lit en versant un torrent de larmes.

Honora aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse , s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora* ! je suis perdue , s'écria la tendre *Sophie* ; je suis convaincue que tu m'aimes : c'est trop longtems te cacher mon secret.... j'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat , qui n'en étoit pas digne.... hélas , il m'abandonne , il me trahit !

Ciel ! répondit la femme - de - chambre , se peut-il que M. Jones soit un perfide ? il l'est , il l'est , sans doute ! vois cette lettre , répliqua *Sophie* , m'abandonneroit-il , me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom , s'il m'eût jamais aimée ? l'auroit-il pû penser ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien , Madame , il faut le mépriser , interrompit *Honora* : il faut vous en vanger en vous donnant à M. *Blifil*. Il convient fort à un drôle , tel que M. Jones , à un misérable bâtard , dont le pere même n'est pas encore bien connu , d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête , lui dit *Sophie* avec aigreur , arrête tes blasphêmes , & garde - toi de jamais prononcer son nom devant moi , qu'avec respect.... lui me manquer jamais ? juste Ciel , que je suis injuste ! son cœur , son triste cœur a plus souffert en écrivant ces mots cruels , que je ne souffre moi-même en les lisant.... Tout est vertu , tout est générosité , tout est héroïque en

lui ! ah que je dois rougir de ma foiblesse , quand je condamne ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora* , le croiras-tu ? c'est mon seul intérêt qui le guide ! c'est à mon intérêt seul qu'il se sacrifie , & qu'il m'immole moi-même ! ... la crainte d'être un obstacle à mon bonheur , l'a jetté dans le désespoir !

Je suis charmée , lui dit *Honora* , qu'il ait senti , & que vous sentiez enfin combien cette crainte est juste. N'auroit-il pas été bien triste, n'auroit-il pas été cruel de vous voir risquer de vous perdre , pour un jeune Aventurier chassé de chez son bienfaicteur , & chassé , dit-on , sans un sol ?

Chassé ! s'écria *Sophie* , en frémissant... Qu'entens-je ? explique-toi.

Honora , lui apprit alors ce quelle avoit appris , par le bruit du Village , du bannissement de *Tom Jones* , fondé sur la hardiesse qu'il avoit eue de porter ses vœux jusqu'à la fille unique de *M. Western* : ce qui avoit

avoit tellement fâché M. *Alworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la porte, sans lui faire présent d'un denier.

C'est donc moi, dit *Sophie* en sanglottant ! C'est moi qui cause sa ruine !... Chassé, sans un denier !... Hâte-toi, chere *Honora*, prends tout ce que je possède : ôte mes bagues de mes doigts. . . . Tien, voila ma montre : porte-lui tout. . . . Cours, vole, tâche au plutôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Western* ne lui demandât raison des bijoux de sa fille, se jeta aux genoux de *Sophie* pour lui représenter les suites de sa libéralité, & le danger certain qui les menaçoit toutes deux, peut-être même son amant, au cas qu'elle fût sourde à ses remontrances.

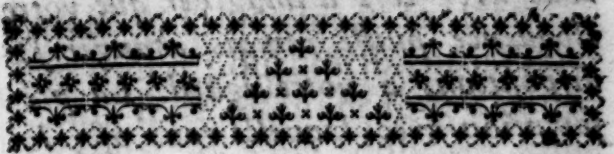
Eh bien, prends donc tout mon argent, lui dit *Sophie*, n'en reserve pas une obole; fais en sorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre... Cours, cours, te dis-je; ne perds pas un moment.

La tendre amante fut obéie; Ho-

nora retrouva *George* dans le Château , & lui remit une bourse contenant environ seize *Guinées* , ce qui étoit alors toute la fortune de *Sophie* : car , quoique son pere ne lui refusât rien , *Sophie* étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que son larcin , dont il subsistoit deux témoins , ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de *Jones* l'emporta sur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidèlement de sa commission , & remit la bourse intacte à son ami.

Fin du sixième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut ses effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un hôte tel que vous, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez,

M ij

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi admirable que rare : vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoiqu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaisance de votre part, que celle de quitter le Pays au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sincères pour votre amendement, dans l'espoir de pouvoir me dire votre très-humble Serviteur,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de Jones mille sentimens aussi impétueux qu'opposés : celui de la douleur prévalut enfin sur celui de l'indignation & de la rage ; les larmes vinrent à propos à son secours, & détournèrent le

danger qui menaçoit sa tête.

Il rougit pourtant bientôt du remède ; & se relevant tout à coup, il s'écria, eh bien, donnons donc à M. *Alworthy* la seule preuve qu'il exige de mon obéissance. Partons dès ce moment. . . . Mais où aller ? De quel côté tourner mes pas ? . . . Laissons ce soin à la fortune : puisque nul Etre sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi, tout me devient également indifférent. . . . Nul ne s'intéresse à mon sort ? Ingrat, tu sçais trop le contraire ! . . . Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te font-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier ? . . . Je veux, je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma *Sophie*. . . Faut-il donc abandonner le seul ami, le seul bien qui me reste ? & quel ami, grand Dieu ! . . . Mais, puis-je rester auprès de *Sophie* ? dût-elle le souhaiter aussi ardemment que moi, ai-je quelque espérance de pouvoir l'aborder, sans l'exposer à la vengeance de son pere ? Puis-je la

faire consentir à sa ruine ? & dût-elle y consentir , oserois-je me prevaloir de sa foiblesse ?..... comme un méprisable brigand , roderois-je autour du Château de son pere , en nourrissant un si coupable espoir ?... Non , j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu , *Sophie* ! adieu , la plus aimable , & la plus aimée des femmes !

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller , & que faire ? Le monde , suivant l'expression de *Milton* , étoit ouvert devant lui ; & *Jonnes* , ainsi qu'*Adam* , ne voyoit , ne connoissoit aucun humain de qui il pût attendre quelque secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés qu'un vuide affreux !

Toutes les professions , tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrâce , il se trouvoit presque sans argent. L'*Océan* enfin , cet ami secourable des malheureux , vint s'offrir à sa pensée , & parut

lui tendre les bras : *Tom* se décida tout à coup ; & , pour parler moins figurément , se détermina à se faire marin.

Mais , avant que de le suivre sur la route de *Bristol* , où il projette de s'aller embarquer , nous ramenerons le Lecteur chez M. *Western* , pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Western* avoit tenu sa fille prisonniere , la tante de *Sophie* étoit absente du Château. Le soir , à son retour , elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaise , qu'il avoit agi sans la consulter ; & que pour se tirer d'embarras , il s'étoit totalement reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M.

Jones, Madame *Western* fit appeler *Sophie* dans son appartement; où après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu sa liberté, cette femme Philosophe déploya toute son éloquence pour prouver à sa nièce que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raisonnable, pourvû qu'il fût riche & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, suivant elle, n'étoit qu'une passion romanesque, depuis longtems proscrire par les personnes sensées, & reléguée dans l'obscurité des Provinces; & conclut enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de *M. Blifil*, par exhorter sa nièce à consentir de recevoir ses vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les sentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raisonnemens politiques dont Madame *Western* avoit fortifié divers endroits faillans de sa harangue. Je crois devoir aussi passer sous silence, & les réponses de *Sophie*, & les re-

pliques de la tante. Il suffit de sçavoir, que notre héroïne se défendit bien; & que Madame *Western*, outrée de n'avoir encore pû remporter sur une petite Provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté son frere, après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace, insultoit *Sophie* sur la bassesse de ses sentimens, & croyoit déjà lire dans les yeux effrayés de sa nièce l'instant de sa défaite, lorsque M. *Western* qui avoit tout écouté à la porte, vint brusquement l'interrompre pour joindre sa voix à celle de sa soeur.

Madame *Western* étoit en colère: cette imprudence de son frere, qu'elle interpréta comme procédant de la défiance qu'il avoit de la sublimité de ses lumieres, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation, que l'interêt seul d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit de faire échouer.

M. W.

au moment de la réussite ; & ce manque de respect , de la part d'un homme sans teintures , sans notions même les plus communes des premiers principes du *monde* & de la politique , ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus longtems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné , demande son carosse , & va se disposer à partir.

Autre scène pour *Sophie* !
 son pere resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les injures de sa sœur , reprend bientôt assez de forces pour accuser sa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente succession de Madame *Western*. Il tonne , il éclate en reproches contre la triste *Sophie* ; & jure de se vanger d'elle , en la forçant d'épouser *Bliss* avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie* , pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante , quoique vive & emportée par tempérament , étoit pourtant au fond plus

raisonnable que le pere ; & l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie* : il ne s'agissoit que de flatter l'amour-propre de Madame *Western*, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réflexion, qui vint frapper *Sophie*, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après Madame *Western*, pour empêcher son départ, ou du moins pour le retarder jusqu'à ce que sa colere fût apaisée.

M. *Western*, ébranlé par les pleurs de sa fille, & peut-être encore plus par la crainte de perdre la succession de sa sœur, consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe peu mesurée contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire ce qu'il appelloit *cette bassesse*.

Madame *Western* alloit monter en carosse, lorsque son frere arri-

va. Moitié par force , moitié par prieres , il parvint à l'appaiser , & à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Nous avons déjà infimé qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons , qu'elle aimoit son frere , quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le *bon ton* , & la connoissance du monde.

Sophie, qui avoit de si bonne foi motivé cette réconciliation , en fut la victime. Les Parties réunies concourant également à condamner sa conduite , & à chercher les moyens de la mettre à la raison , la prompte conclusion de son mariage avec *Blifil* fut résolue , sinon par la force ouverte , du moins par la surprise.

Ce projet , conçu par Madame *Western* , & adopté par son frere , venoit d'être arrêté , lorsque l'on annonça M. *Blifil*.

Le vieux Gentilhomme , par l'avis de sa soeur , part comme un éclair ; & signifie en jurant à sa fille , qu'il faut se disposer à rece-

voir dans le moment la visite de son futur époux , ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un pere justement irrité.

Sophie , comme sa tante l'avoit sagement prévu , étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guères la force de résister à un pere qu'elle aimoit , & auquel elle n'avoit encore jamais défobéi : son trouble , & son silence furent pris pour aveu ; *Blifil* fut admis. Le détail d'une scène de cette espece ne seroit pas intéressant pour beaucoup de Lecteurs : suivons donc la règle d'*Horace* , qui conseille aux Ecrivains censés de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Blifil* se conduisit dans cette seconde visite , auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si odieuses du caractère de ce jeune homme , qu'elle aimoit mieux se con-

traîdre avec lui que de risquer en de pareilles mains l'ombre même de la confiance.

Mais elle n'en fut pas plus heureuse. *Blifil* guidé par l'intérêt, poussé par la vangeance, & brûlant d'enlever à *Tom Jones* une maîtresse aimable, interpréta tout en sa faveur : les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire des jeunes personnes bien élevées à la vuë d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western*, à la sœur de ce Gentilhomme, & à M. *Alworthy* même au sortir de cette visite, dont il affecta d'être extrêmement content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western*, & sa sœur, quoique sçachant à quoi s'en tenir,

étoient trop intéressés à confirmer *Blifil* dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts , & pour ne pas seconder ceux de ce tendre Amant auprès de son oncle , dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Enfin , la vivacité de *M. Western* , excitée par celle de son futur gendre , secondee par la tante de *Sophie* , ne trouvant , & ne prévoyant plus d'obstacles , fixa , avec le consentement de *M. Alworthy* , le mariage au sur-lendemain.

CHAPITRE III.

*Etrange résolution de SOPHIE.
Stratagème de Mlle HONORA.*

ON n'avoit eu garde de faire part de cette résolution à *Sophie* , qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones* ,

& l'avoir baignée de ses larmes ; ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme-de-chambre , étoit entièrement absorbée dans ses tendres idées , lorsque Mlle *Honora* entra tout à coup dans sa chambre , en s'écriant , tout est perdu , Mademoiselle ! je viens d'entendre M. votre pere ordonner au Ministre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on prétend sûrement vous marier dès demain matin.

Sophie pâlit , à ces mots , en répondant avec indignation , dès demain matin !.....

Oui , Madame , répliqua la fidelle femme-de-chambre , je vous jure que je l'ai entendu ainsi ! *Honora* , lui dit *Sophie* , tu viens de me surprendre , de m'effrayer au point , qu'il me reste à peine la force de parler !.... dis moi , chere *Honora* , que ferois-tu dans le cas où je suis ?.... moi , Madame , dit-elle , j'épouserois M. *Bliffl*. Il est jeune , il est riche , il vous aime ; & vous pourriez l'aimer à l'ave-

nir. L'autre est mieux fait, & plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout ; & c'est vouloir vous perdre, que *Honora*, fière d'être consultée par sa maîtresse, alloit donner carrière à la prolixité de ses avis, lorsque *Sophie* lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le sein, que d'épouser ce monstre..... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir un moment..... ç'en est fait !..... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ; je suis, je quitte pour jamais la maison de mon pere : Si tu m'aimes, tu me suivras.

Doutez-vous de mon zèle ? s'écria la Duégne, que le moment présent avoit toujours droit de subjuguier. Doutez-vous, que je ne sois prête à vous suivre au bout du monde même ?.... mais daignez réfléchir aux suites d'une telle entreprise ! qu'allez-vous devenir ? quel est votre but ? où prétendez-vous aller ?

J'ai une parente à Londres, ré-

pliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit assez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allasse passer quelque tems chez elle. J'y serai certainement bien reçue..... je ne m'y ferois pas, interrompit la femme-de-chambre : la première maîtresse que j'ai eue avoit la manie d'inviter ainsi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en ville : mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais au logis. D'ailleurs, quand celle-ci sçaura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere est d'un foible poids à ses yeux. Quand je la lui objectois, pour me dispenser de la suivre à Londres, sans le consentement de M. *Western*, j'étois l'objet de ses railleries perpétuelles. Ainsi, j'ai tout lieu d'espérer un azile chez elle, & sa protection, jusqu'à ce que mon pere, me voyant hors de sa puissance,

consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château, sans être vuës ? quels chevaux, quels domestiques avoir ? Comment affronter seules, & nuitamment, les rigueurs de la saison, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie, affermie dans son dessein, leva toutes ces difficultés. Nous sortirons du Château la nuit, dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la Ville voisine : ce seroit un grand hazard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de convenir de la façon de sortir du Château, & d'un obstacle très-difficile à lever : c'étoit, comment emporter leur bagage ? Ce dernier ar-

ticle n'intéressoit guères *Sophie* ; une fille résolüe à suivre , ou à fuir un Amant , s'embarrasse peu de ce qu'elle laisse derriere elle. *Honora* n'avoit pas de motifs pour penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir , ni craintes ; & la valeur réelle de ses nippes , en quoi consistoit toute sa fortune , lui tenoit vivement au cœur.

La nécessité , mere de l'invention , lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robe. Ce fut de se faire chasser par *Sophie* , dès le soir même. L'expédient fut approuvé par sa maîtresse ; & la femme-de-chambre , après lui avoir promis de lui donner dans la journée matiere plus que suffisante pour être mise à la porte , se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit être nécessaire à toutes deux pour le voyage.



CHAPITRE IV.

Altercations.

H*Onora* n'eut pas plutôt quitté sa Maîtresse, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant *Sophie* & son secret à M. *Western*, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération importante la pressoient de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense proportionnée à un si grand service, tentoit son avarice ; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tout augmentoit ses craintes !

D'un autre côté, un voyage à Londres, après lequel elle aspirait depuis si longtems ; les délices vantées, & mille fois exagérés dans son

imagination, quelle croyoit aller goûter dans cette grande Ville; la récompense promise par *Sophie*, beaucoup plus libérale que son pere; les remords anticipés d'une si noire trahison, & surtout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa Maîtresse, faisoient pancher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une autre idée de bien plus grand poids, pensa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ses promesses ne pouvoient de longtems être remplies; quoiqu'héritiere de sa mere, quoique Légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore disposer de rien; mille accidens imprévus pouvoient dans la suite mettre obstacle à sa générosité: tandis que la récompense qu'on espéroit de M. *Western*, pouvoit être acquise, & acquittée dans le moment!

Ces différentes réflexions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & eussent peut-être été fatales à *Sophie*, si le hazard n'avoit occa-

fionné un incident qui leva toutes ces difficultés , & préserva la fidélité de la femme-de-chambre.

Madame *Western* en avoit une , beaucoup moins âgée , & beaucoup plus fiere. *Honora* , qui supportoit impatiemment ses airs de hauteurs , avoit déjà eu plus d'une querelle avec elle , & ne pouvoit la souffrir. J'ignore , non , mais il importe peu de connoître quel sujet amena la suivante de Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora* , au moment où cette dernière étoit occupée de ses importantes réflexions : il suffit de sçavoir , que ces deux femmes , par les mêmes motifs , également contradictoires en tout , n'eurent pas été un quart-d'heure ensamble , que le Château retentit de leurs clameurs & de leurs cris ; que Madame *Western* , qui passoit par là , étant accourue au bruit , fut , ou crut être insultée par *Honora* ; & qu'il n'en fallut pas davantage à cette Dame pour voler chez son frere , & pour lui signifier que si *Honora* n'étoit

pas mise à la porte dès le jour même , il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légère satisfaction à sa sœur : il crut même ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel*. Mais Madame *Western* , qui , comme nous l'avons déjà dit , s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colère , intercêda pour elle , & se contenta d'un simple mais très-prompt bannissement hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui paya ses gages , & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie* , qui lui avoit donné rendez-vous pour l'aller joindre à minuit juste dans un endroit convenu , & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiences bien pénibles : l'une de la part de la tante , l'autre de celle du pere.

Celle

Celle de la tante fut longue & vive ; celle du pere fut terrible , & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles) qu'il arracha d'elle une espece de promesse de ne plus résister à sa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut si agréablement surpris , & si flatté de ce prétendu consentement de sa fille , que changeant tout à coup ses reproches en remerciemens , & ses menaces en caresses , il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterlin , en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre : la joye de *M. Western* , sa générosité envers elle la toucha jusqu'aux larmes , & pensa opérer ce que la sagacité de la tante , & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu faire. La reconnaissance & la tendresse filiale balancerent pendant quelques instans l'amour dans son cœur. Mais ce combat , quoique cruel , ne pou-

voit être ni long ni douteux : deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux *Blifil* & de l'aimable *Jones*, en l'affermissant dans son premier dessein, étoufferent bientôt ses remords.

Laissons là dans ces dispositions, pour voir ce que fait maintenant notre ami *Jones*.

CHAPITRE V.

Matières diverses, peut-être assez naturelles, mais ignobles.

IL plaira au Lecteur de se souvenir, que nous avons laissé notre Héros sur la route de *Bristol*, déterminé à chercher fortune sur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver sur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide ; & par malheur, le guide étoit mauvais ; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentoit

bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit vint enfin ; & que *Jones*, qui malgré ses rêveries, commençoit à se douter de l'aventure, voulut absolument s'arrêter au premier Village, où il apprit qu'il étoit sur le chemin de *Gloceſtre*, directement opposé à l'autre.

Il exhaloit son courroux contre le guide, lorsqu'un honnête *Quaker* s'approchant, le chapeau sur la tête : ami, dit-il à *Jones*, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit ; elle est obscure, la route est difficile ; & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine est bonne ; crois-moi, profite-en pour ton bétail & pour toi, jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris de la familiarité de l'inconnu, adopta l'avis ; & suivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Jones étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut

bien accueilli par l'Hôte, qui le pria pourtant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit sans y penser, emporté ses clefs avec elle.

Notre Héros avoit trop de choses dans la tête, pour faire attention à ce compliment : il ne désiroit que d'être seul pour se livrer à toute sa mélancolie. Le *Quaker* qui s'en aperçut, en eut pitié ; & fit tant d'instances, que Jones se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le *Quaker* poussé par un esprit de charité, peut-être entre-mêlé d'un peu de curiosité, ouvrit la bouche, & dit..... ami, j'apperçois qu'il t'est arrivé quelque infortune : mais pour quoi te laisser abbattre ? si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? l'homme doit apprendre à souffrir, l'affliction est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, & peut-être plus grandes,

Avec un bien de cent livres sterling de revenu , qui ne doit rien à personne , & qui suffit à tous mes besoins ; avec une conscience , qui grace au Ciel , ne me reproche rien ; avec une constitution robuste , & un cœur pacifique , ami , je suis sûrement plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché , répondit *Jones* , en soupirant.

Ah , mon ami ! répliqua le *Quaker* , c'est ma fille , c'est une fille unique qui me rend malheureux ! elle seule faisoit ici-bas toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine , elle s'est enfuie de chez moi pour aller épouser un jeune Aventurier qui n'a pas un sol !..... ah , que n'est-elle morte , ainsi que l'ami dont le trépas t'attriste : je me croirois bien plus heureux !

Ce que j'entends est bien étrange ! lui dit *Jones*. Quoi , vous aimeriez mieux la voir morte ?

Sans doute , répliqua le *Quaker* , ne vaudroit-il pas mieux qu'elle le fût , que de la voir exposée à de-

mander son pain ?.... Ne t'ai-je pas dit que le drôle qu'elle a épousée est un gueux ?

Eh bien , répartit *Jones* , n'est-ce pas votre fille ? avez-vous d'autres enfans ? n'êtes-vous pas riche ? l'imprudence d'une jeune fille doit-elle vous faire cesser d'être pere ?

Moi ! s'écria le *Quaker* : puisqu'elle m'a désobéi , puisqu'elle m'a trompé , puisqu'elle n'a écouté que l'amour , c'est à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte , mourant de faim , & de misère , sans en avoir pitié.

Jones , à ces derniers mots , le regarda en frémissant , & voulut le quitter.

Allons , allons , mon ami , lui dit le *Quaker* , en le retenant , reste avec moi , ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des malheurs plus à plaindre que les tiens..... je vois , qu'il est des insensés & des barbares dans le monde , s'écria *Jones* , en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches , lui dit l'autre ; mets-toi donc en place : dis-moi , que ferois-tu ?

Je chercherois ma fille & mon gendre , répondit *Jones* ; je pardonnerois à leur jeunesse , je les prendrois chez moi : je ne penserois pas , sans horreur , à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi , les chercher ! s'écria le *Quaker* , moi , les prendre dans ma maison !.... persuade-moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis !

Eh bien , vas y donc toi-même , lui dit *Jones* , outré d'indignation , & le mettant hors de la chambre par les épaules , je déteste la société d'un monstre tel que toi.

Les propos du *Quaker* avoient fait une telle impression sur *Jones* , que son air en étoit tout égaré : l'autre s'en étoit apperçu ; & cette observation , jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de singulier dans le reste de sa conduite , avoit assez frappé l'honnête *Quaker* pour pou-

voir juger en conscience que notre Héros étoit réellement fou.

Ainsi , bien loin d'être offensé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir , le bon *Broadbrim* touché de compassion pour son frere , alla faire part de sa découverte à l'Hôte , en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un Gentilhomme infortuné qui n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte , qui avoit déjà fait jaser le guide , & qui étoit instruit de la naissance , ainsi que des aventures de *Jones* , répondit en jurant & en riant au nez de *Quaker* , que son prétendu Gentilhomme , quoiqu'en habit galonné , n'étoit qu'un bâtard de Paroisse des environs , chassé pour ses friponneries , & dont il voudroit déjà être défait , dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien , pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de sçavoir , que ce propos se tenoit discrettement dans la cuisine , auprès du feu , & en présence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plutôt défabusé sur la noblesse de *Jones*, & instruit de la bassesse de sa naissance, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le seroit un de nos Ducs bravé par un simple Gentilhomme.

L'Hôte, comme on l'a vû, n'étoit pas dans de meilleures dispositions : *Tom* avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; envain demandoit-il un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience : accablé de chagrin, de fatigue, & de sommeil, notre Héros qui sçavoit se prêter au tems, se jeta dans un large fauteuil de jonc, & s'endormit.



CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

Tout étoit à peine couché dans l'Hôtellerie, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte, qui ne dormoit que d'un œil & veilloit de l'autre, depuis ce qu'il avoit appris de *Jones*, se hâta d'aller ouvrir; & vit en un instant sa cuisine pleine d'hommes armés, & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'affaut. Forcé de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher de quoi raffraîchir ces redoutables Hôtes; & ne fut pas peu étonné, à son retour, de trouver *Jones* éveillé, & jasant familièrement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu! ses idées brouillées par le sommeil & par la crainte, ne lui montrèrent plus en *Jones*

qu'un scélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit d'avance concerté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, *Tom* s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander ; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recrue pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, destinée à combattre les rebelles d'Écosse.

Notre Héros étoit né courageux ; on a même déjà apperçu qu'il avoit des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa Patrie, en combattant contre ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer, dans de pareilles circonstances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui : le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le salut de la Patrie, lui sembla bien plus glorieux. Ce parti pris

en un instant, & proposé à l'Officier, fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du Roi *George*, & à la sienne ; on maudit élégamment (suivant l'usage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones*, pour sa bienvenue, paya l'écot ; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent s'étant emparé de *Jones*, l'entretint pendant toute la route de l'histoire de la compagnie, surtout de la sienne propre, & de celle de ses campagnes. En arrivant à la Dinée, *Jones* fut présenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier étonné de la bonne mine de ce nouveau Soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, & après l'avoir embrassé cordialement, le retint à dîner avec le reste des Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire.

LE Lieutenant, dont nous venons de parler, étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi en qualité d'Enseigne à la bataille de *Tannieres*, où il avoit reçu deux blessures, & où il s'étoit tellement distingué, que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant sur le champ de bataille.

Il exerçoit par conséquent cette commission depuis environ quarante ans. Pendant ce presque demi-siècle, il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs, & il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfans dont les peres étoient en nourrice lors de son entrée au service du Roi.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit point uniquement

d'avoir toujours été sans protections à la Cour : son Colonel, qui depuis très-longtems conservoit le Régiment, étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le Lieutenant l'eût offensé, ni qu'il négligeât jamais ses moindres devoirs : mais il avoit une belle femme, il en étoit aimé, & elle étoit assez peu politique pour ne pas songer que l'avancement de son mari dépendoit d'un peu plus de complaisance pour les attentions marquées que le Colonel avoit pour elle.

Le pauvre Lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il souffroit journellement de l'inimitié de son Colonel, il ne sçavoit ni ne soupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : sa femme, trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confiance si délicate, se contentoit d'être vertueuse, sans ambitionner la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie qui marchaient avec lui, étoient au nombre de trois : un se-

second Lieutenant , François d'origine , depuis assez longtems hors de son pays pour en avoir oublié le langage , & depuis trop peu de tems en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux Enseignes , tous deux très-jeunes : l'un tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur , l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai , on y but largement. Les deux Enseignes , fort fots , fort ignorans , parlant beaucoup , ne disant rien , jurant pourtant aussi doctement que de vieux Grenadiers , entreprirent *Jones* à frais communs. Notre Héros , très-neuf dans ce genre de conversation , y brilloit d'autant moins que les juremens n'étoient point de son goût ; & qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié , mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs , en qualité de nouveau venu , ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs , le respect

qu'il avoit pour la Religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux Enseignes contre les gens d'Eglise, & le zèle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois; & il s'appelloit *Northerton*) s'en trouva-enfin piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les fantés vinrent, on les solennisa à l'Angloise; & le tour de *Jones* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere *Sophie*, qu'il n'imaginait pas qu'elle pût être connue d'aucun des Convives.

Mais le Lieutenant, en cette occasion Maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de *Sophie*, & ayant exigé le surnom de cette Demoiselle, *Jones*

après avoir hésité un moment ,
nomma *Miss Sophie Western*.

Les choses étant en règle , on
alloit boire , lorsque l'Enseigne
Northerton déclara à haute voix
qu'il s'opposoit à ce qu'une pa-
reille santé fût buë en même ronde
que celle qu'il avoit portée. Je la
connois , s'écria-t-il , cette *Sophie* ;
nous l'avons vuë aux Eaux de
Bath , & cent autres que je pour-
rois nommer la connoissent encore
mieux que moi : c'est sûrement la
même.... Vous vous trompez , in-
terrompit *Jones* , l'air ému & le
ton menaçant : vous vous trom-
pez , dis-je ; celle dont je parle est
une fille respectable tant par son
nom que par sa fortune :

Justement ! c'est cela même , ré-
pliqua l'Enseigne : va six bouteil-
les du plus fin *Bourgogne* , que *Tom*
French , Officier de notre Régi-
ment , la fait venir partout où nous
voudrons l'avoir ? Notre homme
fit ensuite le portrait de *Sophie* , &
& le fit très-ressemblant , attendu
qu'il l'avoit en effet vuë à *Bath* ,

avec sa tante ; & finit par dire ,
que le pere de cette même fille
avoit de très-grands biens dans le
Comté de *Sommerfet*.

Ce dernier point est vrai , répli-
qua *Jones* ; & aussi vrai , que vous
êtes le plus impudent , & le plus
infâme coquin que la terre ait pro-
duit.

Ces mots étoient à peine ache-
vés , qu'une bouteille des plus lour-
des , lancée par un bras vigoureux ,
vole à travers la table , vient fra-
per *Jones* à la tête , & le renverse
aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés du
coup se lèvent , entourent le bles-
sé , & cherchent à le secourir ; tan-
dis que le féroce assaillant , à l'as-
pect du sang coulant abondamment
de la playe d'un ennemi qu'il croit
mort , ou mourant , ne cherche
plus qu'à s'évader.

Mais il se trompe dans son es-
poir : l'honnête Lieutenant s'est
déjà emparé de la porte , & lui in-
terdit la retraite. Envain *Northerton* ,
envisageant alors toutes les suites

de sa brutalité , représente - t'il à son Officier supérieur , que l'honneur n'exigeoit pas moins de lui en pareille occasion ; envain croit-il s'excuser , en protestant que tout ce qu'il avoit dit de *Miss Sophie Western* , n'étoit qu'un simple badinage , pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez , lui dit-il , M. les conséquences d'un pareil badinage , & ce que la Justice prépare à ceux qui ne rougissent point d'employer d'aussi indignes armes. Vous êtes mon Prisonnier , M. & vous ne sortirez d'ici qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'ascendant du Lieutenant sur l'Enseigne étoit si puissant , que tout le courage que ce dernier venoit de montrer , en mettant notre Héros au niveau de la terre , n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier , quand même il en auroit eu une à son côté : mais

L'Enseigne François, dès le commencement de la bagarre, avoit eu soin de les mettre toutes hors de la chambre. Ainsi M. *Northerton* fut obligé de prendre patience, & d'attendre l'issue de cette affaire.

La Garde mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie; l'autre rappella avec peine *Jones* à la vie; il visita, fonda, pansa sa playe, branla plusieurs fois la tête en levant les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande aventure.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade; le bon Lieutenant resta avec l'Hôtesse, à qui il le recommanda ex-

pressément. Il croyoit *Jones* en grand danger ; & le rapport du Chirurgien , après avoir fait mettre son patient au lit , ne fit que le confirmer encore plus dans cette pensée. Sur quoi le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de *M. Northerton* , en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire , & de confier la conduite de la Compagnie jusqu'à *Glocestre* à l'Enseigne François , qui , quoiqu'il ne sçût ni lire , ni écrire , ni parler intelligiblement aucune langue , étoit pourtant un très-bon Officier.

Le soir , notre Commandant inquiet de l'état de *Jones* , lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. On lui rapporta pour réponse , qu'il seroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant , lorsqu'en entrant avec toutes les précautions possibles dans la chambre du prétendu malade , il le trouva levé ,

& dans le meilleur état du monde !

Cette résurrection subite , après y avoir un peu réfléchi , lui parut pourtant suspecte , attendu le genre de la blessure ; mais les raisonnemens de *Jones* , détruisirent bientôt ces soupçons : le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite ; il ne sentoit à la tête qu'une douleur assez légère , & bien plus supportable , assuroit-il , que l'abstinence & l'eau de gruau , à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis véritablement enchanté , lui dit le Lieutenant en l'embrassant , de vous trouver beaucoup mieux que je n'osois m'en flatter , après l'état où je vous ai vû. Je le ferois encore plus , de vous voir assez bien rétabli , pour pouvoir , sur le champ vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçûs , la plus prompte vengeance est d'autant plus à désirer , que ces sortes d'affaires , parmi nous ne sont point susceptibles d'accommodement. Mais encore

un coup , je crains que vous ne vous flattiez vous-même sur votre état , & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi un trop grand avantage.

C'est , répondit *Jones* , ce que je prétends éprouver , si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne , & mon cœur , sont à vous , s'écria le vieux militaire , en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon , que j'estime , & que j'aime. Mais je ne souffrirai point que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous ferez , dans quelques jours , en état de rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure , par l'honneur , qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme , je le ferai chasser du Régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur , comme de celles du corps : les dernières ne souffrent aucun retardement , & veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones , prévoyant qu'il n'obtiendrait rien sur l'esprit du Lieutenant , n'insista pas davantage : il demanda à souper ; & après avoir mangé de très-bon appetit , son ami charmé d'une si prompte conyalescence , lui souhaita le bonsoir après l'avoir vu remettre au lit.

Mais *Jones* , dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces , & qui au gré de son courage ne pouvoit trop tôt laver l'affront qu'il croyoit avoir reçu , rouloit bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenoit des caresses qu'il avoit reçues du Sergent , & des offres de services que cet homme lui avoit faites dans la route : il voulut le mettre à l'épreuve , & le fit prier de passer dans sa chambre. Le Sergent qui alloit se coucher , se r'habilla , & y accourut dans le moment. *Jones* s'aperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avoit pas à employer de grands détours pour parvenir à son but.

Après avoir témoigné au Sergent ,

gent , qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir , *Jones* fit tomber la conversation sur le métier de la guerre qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices , & eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu , & se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général , & en particulier sur le détail de ses propres exploits : c'est où notre Héros l'attendoit. Dans la juste impatience de courir à la gloire sur les traces d'un si bon guide , il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus nécessaire à un Soldat , c'est-à-dire d'une bonne épée ; & le pria de vouloir bien satisfaire sa fantaisie , en lui en procurant une de son choix , ajoutant , qu'elle lui seroit toujours chere , & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent , qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé au dîner à *Jones* , & qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger , conclud de tout ceci , & surtout de cette der-

niere demande , que notre Héros avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il, d'un air important : ce n'est pourtant pas une de ces armes de *Petit Maître*, de ces épées à poignées de vermeil ou d'argent , si peu dignes d'un vrai Soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'est une lame , qui.... c'est une lame enfin , dont la bonté!... bref , vous l'allez voir ; & je me réjouis d'avance avec vous d'une si bonne acquisition.

Le Sergent ne fit que sortir & rentrer ; & présentant à *Jones* une longue & large rapière à poignée de cuivre : vous voyez , dit-il , cette épée ? c'est celle d'un Officier , Général François que j'ai tué à *Dettingen* : la garde étoit d'or pur , je l'ai vendue à un de nos jeunes gens du bel air , plus curieux de la poignée que de la lame.... pliez , pliez ceci , c'est une arme digne d'un Roi.

Jones impatient d'avoir l'épée , & brûlant d'être délivré du Sergent , le pria d'en dire le prix. Celui-ci , qui croyoit le malade totalement désespéré & hors de sens , craignant que sa postérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble à trop bas prix , hésita quelque tems : il protesta ensuite , avec serment , que l'amitié seule l'engageoit à céder un aussi précieux trésor , & déclara qu'il se contenteroit de vingt *Guinées*.

Vingt *Guinées* ! s'écria *Jones* , surpris comme on le peut penser : Ou vous croyez que j'extravague , ou que je n'ai jamais vu d'épées ? vingt *Guinées* ! je ne vous aurois jamais cru capable de m'en imposer.... tenez , M. reprenez ce trésor.... Mais non , j'y réfléchis.... je le garde. Je ferai demain matin part à votre Officier de toute la reconnoissance que je vous dois.

Qui fut surpris , à son tour , ce fut notre Sergent , à qui cette réponse prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il

n'avoit cru. Mais le matois sçavoit se retourner : & feignant une surprise extrême du procédé de *Jones*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aye ; & je cours risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon Officier. Tout ceci bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt *shellings* que j'en demande !

Vingt *shellings* ? interrompit *Jones*, vous me demandiez tout à l'heure vingt *Guinées* !

Moi ! répliqua le Sergent effrontément, en vérité, vous vous trompez..... ou je ne suis pas bien éveillé..... non, Monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt *shellings*, je vous assure ; l'extravagance seroit trop forte de ma part. Je sçais même que vous pourriez, pour le prix que je demande, trouver une plus belle épée, en apparence,... mais, je défie....

Jones l'interrompit ici , en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander , qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de sa demande : sur quoi , il tira une *guinée* de sa bourse , & le congédia , en lui souhaitant un bon voyage , & en l'assurant qu'il comptoit rejoindre la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worcestre*.

Dès que le Sergent fut parti , *Jones* se hâta de s'habiller de nouveau , & de sortir de sa chambre pour aller chercher son ennemi. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre ; mais , la crainte de passer pour un lâche , surtout en entrant dans le service , les rendoit sans effet.

Il étoit minuit sonné ; tout dormoit dans l'Hôtellerie , à la réserve de la sentinelle qui gardoit *Northerton*, lorsque notre Héros, après avoir ouvert doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit difficile d'imaginer une figure plus effrayante

te que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de sang ; son visage, grace aux copieuses saignées que le Chirurgien avoit jugées nécessaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide ; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour un turban : sa main droite étoit armée d'une épée nue, la gauche d'une chandelle : jamais spectre, en un mot, celui du sanglant *Banquo* * même, n'eut plus de droit de jeter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, vit approcher notre Héros, ses cheveux se dresserent d'horreur, ses genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha son coup de fusil en l'air, & tomba la face contre terre.

Jones, très-peu ému du danger qu'il venoit de courir, & sentant

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakspeare.



H. Gravelot. pin.

J. B. Pasquier. ex.



d'où partoît l'épouvante du Soldat , ne put s'empêcher de rire de sa chute , & pénétra sans obstacle , jusques dans la chambre de *Northerton* , où il trouva..... des bouteilles tout fraîchement vuides , & quelques restes d'un souper , mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à son idée , il appella diverses fois *Northerton* : mais ces cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle , pleinement convaincuë que le volontaire , mort de ses blessures , étoit revenu sur la terre pour tourmenter son meurtrier.

Sûr de l'évasion de son ennemi , désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre , craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût allarmé toute l'Auberge , notre Héros après avoir soufflé sa chandelle , crut qu'il étoit de sa prudence de regagner tout doucement & sa chambre & son lit.

Tout étoit effectivement en l'air dans la maison. *Jones* rentroit à

O. iiij

peine dans sa chambre , que le coridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde , moitié nud , moitié habillé , mais également curieux de sçavoir la cause du bruit effrayant qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat , toujours pénétré de la même terreur , n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine , qu'après avoir employé la force pour le relever , on parvint à lui faire articuler quelques mots..... Je l'ai vû , s'écrioit-il , je l'ai vû !.... tout couvert de sang..... vomissant le feu par la bouche & par les narines.... oui , je le jure sur mon ame ! j'ai vû le jeune volontaire tué d'hier... Il est entré chez *Northerton* , il l'a pris à la gorge.... Le tonnerre a grondé : ils ont disparus tous deux!

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier , reprenant par degrés ses sens , répondit à toutes les interrogations de l'assemblée , intérieurement aussi épouvantée que lui ; &

ajoutoit , à chaque réponse , de nouvelles ombres au Tableau, lorsque l'Hôteſſe & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raiſons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'hiſtoire en doute ; l'autre , quoique très-honnête homme, & même très-religieux , ne croyoit point aux *eſprits*. Il avoit quitté Jones depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit laiffé ne faiſoit rien craindre pour ſa vie : matiere à deux ſoupçons également vraifemblables ; le Grenadier s'étoit endormi , & avoit fait un mauvais rêve ; où il avoit été gagné par argent , pour laiſſer échapper le priſonnier. Dans les deux cas , la ſentinelle étoit également coupable , & méritoit d'être punie. Le Lieutenant , affermi dans cette idée , ordonna , par proviſion , que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laiffé évader l'Enſeigne , & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

Pour ne pas laisser plus longtemps en compromis la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton*.

Quoique passablement pervers dans sa morale, cet Officier étoit d'une très-jolie figure; l'Hôtesse l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui: elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites de sang froid sur la violence de son action, & sur les suites qu'elle pourroit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison: l'Hôtesse redoubla ses craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit point de la vie de son malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuisine: il fut convenu entr'eux, qu'à certain signal que feroit l'Hôtesse, le prisonnier grimperoit jusqu'au haut de sa cheminée, & descendroit par l'autre dans la cuisine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout son monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet acte de pitié de la part de l'Hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils! voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, ou pernicioeux à la société!... un instant, s'il vous plaît. Certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Histoire, peut encore concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du trésor de la Compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours, entre le Ca-

pitaine & le Lieutenant ; il avoit montré cet argent à l'Hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains , pour gage de son retour auprès d'elle : pouvoit-on résister à de tels procédés ?

Quoiqu'il en soit , tout étoit tranquille dans l'Hôtellerie ; l'Hôtesse & le Lieutenant seul , qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, étoient occupés à vuidier une jatte de *Punch* , * lorsqu'on entendit sonner vivement de la chambre de *Jones*. Grande surprise pour les domestiques , qui fermement le croyoient encore mort ; grande dispute entre eux , à qui iroit , ou plutôt à qui n'iroit pas sçavoir ce qu'il vouloit !.... les cris de l'Hôtesse , les menaces du Lieutenant prévalurent enfin , ils y monterent tous ensemble ; & ne firent pas peu de plaisir , en rapportant à cet honnête Officier , que

* Sorte de boisson forte , très-usitée en Angleterre , composée d'eau-de-vie , d'eau commune , de sucre , & de jus de citron &c.

Le défunt qui paroissoit se très-bien porter, le supplioit de vouloir bien monter un instant chez lui avant son départ.

L'Officier y vola ; & s'étant assis à côté du lit du malade , lui raconta tout ce qui étoit arrivé la nuit dans la maison , & apprit à *Jones* la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Jones alors crut devoir lui découvrir la vérité de tout , en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier , qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron , répondit le bon Lieutenant ; & je ferois tenté de l'en punir. Mais , qui peut répondre de soi-même en de telles occasions ? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons , c'est toujours quelque chose qu'il reste à ces drôles-là , quelque idée de Religion. Je vous promets qu'il sera libre en partant..... mais , j'entends battre la générale. Adieu , mon ami ; embrassez-moi encore une fois , guérissez-vous , foyez

tranquille ; si vous ne pouvez mieux faire , laissez votre vangeance au Ciel ; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots , le Lieutenant partit , & Jones tâcha de se rendormir.

Fin du Tome premier.



T A B L E

DES CHAPITRES

Du premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut,
quant à présent, pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caraçtère de M. Alworthy, &
de Miss Brigitte Alworthy sa
sœur, pag. 1

CHAPITRE II.

Etrange événement pour M. Alwor-
thy. Caraçtère de Debora Wil-
kins, 5

CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de

Miss Brigitte Alworthy , 10

CHAPITRE IV.

Découvertes de Debora. Combien il est dangereux , pour les jeunes filles , de vouloir devenir trop sçavantes , 16

CHAPITRE V.

Matieres graves , où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire , si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur , 22

CHAPITRE VI.

Moins instructif , & moins ennuyeux peut-être que le précédent , 27

CHAPITRE VII.

Sujet de surprise pour le Lecteur , 30

CHAPITRE VIII.

L'hospitalité de M. Alworthy. Caractère crayonnés de deux freres , un Médecin , & un Capitaine , 33

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables , 40

CHAPITRE X.

Matières prévûes , 43

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre , 45

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premières années après le mariage du Capitaine *Blifil* avec *Miss Brigitte Alworthy*.

CHAPITRE PREMIER.

DÉlicateſſe du Capitaine , au ſujet des Bâtards. Grandes découvertes de *Debora Wilkins* , 50

CHAPITRE II.

Suite du précédent , 52

CHAPITRE III.

Changement de Scène , 64

CHAPITRE IV.

Recette infallible pour regagner l'affection d'une épouse , même dans les cas les plus désespérés , 67

LIVRE TROISIÈME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. *Alworthy* , dans le cours de deux années : c'est-à-dire , depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans , jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

P*eu de choses , mais nécessaires ,* 71

CHAPITRE II.

Caractère de M. Square le Philosophe , & de M. Tuakum le Puritain , 80

CHAPITRE III.

*Apologie nécessaire pour l'Auteur.
Incident trivial, qui peut-être en
a aussi besoin,* 83

CHAPITRE IV.

Opinions diverses, 87

CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé, 93

CHAPITRE VI.

*Où l'Auteur lui-même paroît sur la
Scène,* 96

CHAPITRE VII.

*Evénement peu important, qui fait
pourtant mieux augurer de Tom
Jones,* 100

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul,
103

CHAPITRE IX.

*Dans lequel Messieurs Blifil & Jones
paroissent dans un jour opposé,*
105

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de Sophie Western. *Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeler à cause de ses suites importantes,* 109

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts, 116

CHAPITRE III.

Motifs de l'indifférence de Jones pour Sophie, 127

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre, 134

CHAPITRE V.

Combat, 137

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre Supple. Effets qu'elles produisent, 141

CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un ,

144

CHAPITRE VIII.

*Plus de choses , & plus claires , mais
partant de la même source ,*

151

CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon ,

155

CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de
Sophie avec sa femme de chambre ,*

161

LIVRE CINQUIÈME.

*Contenant l'espace d'un peu plus
de six mois.*

CHAPITRE PREMIER.

*V*isites faites à Jones. Pâturage
pour ceux qui ont un cœur ,

171

CHAPITRE II.

Second service pour les mêmes gens ,

176

CHAPITRE III.

Grand incident , 185

CHAPITRE IV.

Premieres approches , 191

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy , 197

CHAPITRE VI.

Fête interrompuë , 202

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause ! 206

LIVRE SIXIÉME.

Contenant l'espace d'environ trois
semaines.

CHAPITRE PREMIER.

C *Araëtère de Madame Western.*
Finesse de son discernement ,
213

CHAPITRE II.

Matieres curieuses , 219

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore , 226

CHAPITRE IV.

Scène touchante , 233

CHAPITRE V.

Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit ,
240

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles , 246

CHAPITRE VII.

Lettres tendres , 250

CHAPITRE VIII.

Conduite de Sophie , qui ne sera approuvée que par celles de son sexe capables de penser comme elle ,
260

LIVRE SEPTIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

*M*onologue de Tom Jones ; 267

CHAPITRE II.

Querelles de famille , 271

CHAPITRE III.

Etrange résolution de Sophie. Stratagème de Mlle Honora , 279

CHAPITRE IV.

Altercations , 285

CHAPITRE V.

Matieres diverses , peut-être assez naturelles , mais ignobles , 290

CHAPITRE VI.

Réveil de Jones , 298

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire , 301

CHAPITRE VIII.

Grande Avanture , 308

CHAPITRE IX.

Conclusion , 322*Fin de la Table du I. Vol.*

To No 650

10

100 10 20

000 10 10